This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 400841

1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

GIFT OF

E
14
.M5

COLLECTION

DE

RÉSUMÉS HISTORIQUES.

DE L'IMPRIMERIE DE VICTOR CABUCHET,
RUE DU BOULOI, N° 4.

RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE

DES

ÉTABLISSEMENS EUROPÉENS

DANS LES INDES OCCIDENTALES,

DEPUIS LE PREMIER VOYAGE DE CHRISTOPHE COLOMB
JUSQU'A NOS JOURS;

PAR A.-J. MERAULT.

PARIS,
LECOINTE ET DUREY, LIBRAIRES,
QUAI DES AUGUSTINS, N. 49.
1826.

Bibl. Regia Hunebergi 8°. 20. 31.

RÉSUMÉ

DE L'HISTOIRE

DES ÉTABLISSEMENS EUROPÉENS DANS LES INDES OCCIDENTALES.

CHAPITRE PREMIER.

Voyages. — Découvertes. — Établissemens. — Conquête du Mexique.

TANDIS que les Portugais, poussant 1467.
leurs découvertes sur les côtes occidentales de l'Afrique, cherchaient à pénétrer dans les mers de l'Inde, en faisant le tour du vaste continent qui semblait s'opposer à leurs désirs, les Espagnols osaient, sur la foi d'un étranger, traverser l'Océan Atlantique, espérant, par cette route nouvelle, arriver plus promptement dans les contrées dont les richesses et les productions excitaient l'am-

bition de tous les peuples, et dont le commerce exclusif avait enrichi les Vénitiens. L'auteur d'une entreprise si hardie était Christophe Colomb. Cet homme, d'un courage et d'une fermeté que rien ne pouvait ébranler, capable de méditations profondes, et avide de nouvelles découvertes, était né, en 1447, au château de Cucaro, dans le Mont-Férat, près des confins de l'État de Gènes. Adonné dès sa jeunesse à la navigation, il joignait à une grande expérience, toutes les connaissances du temps sur l'astronomie, la géométrie, et l'art de dessiner les cartes marines. Ayant étudié avec soin les ouvrages des anciens, il avait comparé leurs connaissances géographiques avec celles que l'on devait à Marc-Paul. Ses

cet unique but. Il communiqua ses idées à Gènes, sa patrie, qui rejeta ses propositions comme des fables; il ne fut pas accueilli plus favorablement par le Portugal, où il vivait, ni par l'Angleterre même, qu'il devait trouver disposée à toutes les entreprises maritimes. Ces refus multipliés ne le rebutèrent pas; il porta ses vues et ses projets à Isabelle.

Les ministres de cette princesse regar- 1492.
dèrent d'abord comme un visionnaire un homme qui voulait découvrir un nouveau monde, et ce ne fut qu'après avoir lutté, sans se décourager, pendant plus de cinq ans, contre l'obstination des préjugés, l'orgueil du faux savoir, les petitesses de l'avarice, et les délais de la paresse, que Colomb obtint enfin trois petits navires et quatre-vingt-dix hommes. Sur cette faible escadre, dont l'armement ne coûtait pas 100,000 francs, il mit à la voile le 3 août, avec le titre d'amiral, et de vice-roi des îles et des terres qu'il découvrirait, et arriva aux Canaries, où il s'était proposé de relâcher; il y fit radouber ses vaisseaux, renouvela ses provisions, et reprit la mer le 6 sep-

embre, dirigeant sa route vers l'occi-
dent, où il se promettait de faire des
découvertes.

Bientôt ses équipages, épouvantés de
l'immense étendue des mers qui les sé-
paraient de leur patrie, commencèrent
à s'effrayer. Ils murmuraient, et les plus
mutins proposèrent à plusieurs reprises
de jeter l'auteur de leur danger dans les
flots. Les plus zélés partisans de Colomb
commençaient eux-mêmes à perdre cou-
rage, et la révolte devint si générale que,
n'espérant plus rien de la sévérité ni de
la douceur, Colomb prit le parti de faire
aux plus emportés une proposition qui
suspendit aussitôt leur fureur. Il leur pro-
mit solennellement que si dans trois jours
on ne voyait pas la terre, il abandonne-

fraîches. Enfin, le 12 octobre, à la pointe du jour, on reconnut une île longue d'environ vingt lieues, plate et remplie d'herbes. Colomb la nomma San-Salvador et en prit possession au nom d'Isabelle. C'est une des îles Lucayes ou de Bahama; elle est plus connue sous le nom de Guanahani que les naturels lui donnèrent.

Les habitans, à la vue des vaisseaux, et de ces hommes si différens d'eux, furent d'abord effrayés et prirent la fuite. Les Espagnols en arrêtèrent quelques-uns, qu'ils renvoyèrent après les avoir comblés de caresses et de présens; il n'en fallut pas davantage pour rassurer toute la nation. Ces peuples vinrent sans armes sur le rivage, plusieurs entrèrent dans les vaisseaux; ils examinaient tout avec admiration. Les matelots que Colomb envoyait à la découverte étaient fêtés dans toutes les habitations, c'était de l'or que cherchaient les Espagnols, ils en virent. Plusieurs sauvages portaient des ornemens de ce riche métal; ils en donnèrent à leurs nouveaux hôtes, on leur demanda d'où ils tiraient ces pa-

rures, ils montrèrent le côté du sud. Colomb se détermina donc à faire voile dans cette direction. Après avoir reconnu quelques îles d'une médiocre étendue, l'amiral aborda au nord d'une grande île que les insulaires appelaient Haïti, et qu'il nomma *Hispaniola* : elle a porté depuis le nom de Saint-Domingue. Il y fut conduit par quelques sauvages des autres îles qui l'avaient suivi sans défiance, et qui lui avaient fait entendre que c'était là le pays qui leur fournissait ce métal dont les Espagnols étaient si avides.

teaux, des sonnettes, et ils donnaient de l'or et des vivres.

On traça sur le terrain le plan d'un petit fort qui fut appelé, *Navidad*, de la Nativité. On creusa un fossé profond, on éleva des remparts fortifiés de palissades, et on y plaça quelques canons. Colomb y laissa trente-neuf Castillans, et après avoir reconnu la plus grande partie de l'île, il fit voile pour l'Espagne.

Le 15 mars, l'amiral arriva au port 1493.
de Palos, sept mois et onze jours après son départ de ce même lieu. Il se rendit par terre à Barcelonne, où était la Cour. Son voyage fut un véritable triomphe. La noblesse et le peuple allèrent au-devant de lui et le suivirent en foule jusqu'aux pieds de Ferdinand et d'Isabelle, qui lui firent l'accueil le plus flatteur et lui prodiguèrent les plus grands honneurs; mais ce qui satisfit davantage cet esprit actif et entreprenant, toujours occupé de son important projet, ce fut l'ordre d'équiper promptement une flotte avec laquelle il pût non-seulement s'assurer la possession des pays qu'il avait déjà décou-

:c dix-sept vaisseaux bien pourvu
ıtes les choses nécessaires pour
yage, et pour les colonies qu'o
›posait d'établir.

C'est à cette époque qu'Alexandre
nna cette fameuse *bulle de déma*
n sollicitée par Ferdinand et Isab
lle qui leur accordait l'investitur
ıt ce qu'ils pourraient découvri
quérir à l'occident des îles Açore
ı laissait au roi de Portugal t
ı découvertes et conquêtes fait
›rient des mêmes îles, comme s
›ntife d'Italie avait le droit d
propriété du sol aux naturels
ıys pour la transporter à des étra
ɜnus des extrémités de la terre
conduite d'un homme de génie,

qu'on croyait pouvoir réussir sous ce climat humide et chaud, avec les animaux domestiques de l'ancien hémisphère dont le nouveau n'avait pas un seul, Colomb ne trouva que des ruines et des cadavres où il avait laissé des fortifications et des Espagnols.

Pendant que les gens de la flotte pleuraient sur ces tristes restes, on vit arriver un chef de l'île avec une suite assez nombreuse. Colomb reçut de lui les détails de ce qui était arrivé. Les gens du fort avaient provoqué leur ruine par leur orgueil, par leur licence et leur tyrannie. Quoique l'amiral n'ajoutât pas une foi entière au récit que lui avait fait l'Indien, il sentit cependant que le moment n'était pas favorable pour rechercher sa conduite avec sévérité, et il sut persuader à ceux qui avaient moins de modération que lui qu'il était de la bonne politique de renvoyer la vengeance à un autre temps. Un fort, honoré du nom d'Isabelle, fut construit au bord de l'Océan, et celui de Saint-Thomas sur les montagnes de Cibao, où les insulaires ramassaient dans des torrens la plus grande partie de l'or

beaucoup furent faits prisonnier
faits en esclavage, le reste per
ce moment tout espoir de résister
à des hommes qu'ils regardaient
invincibles, L'amiral employa
dix mois à faire des courses qui
rent de répandre la terreur dan
les parties de l'île. Il imposa un
sur chaque Indien âgé de plus
treze ans. Tous ceux qui habitai
le voisinage des mines étaient
payer, par tête, de trois mois
mois, une petite mesure d'or,
les autres devaient fournir vi
livres de coton.

6. Le travail, l'attention, et la pré
qu'imposait aux Indiens l'oblig

solurent de les vaincre par la famine, puisqu'ils ne le pouvaient par la force des armes. En conséquence de ce plan, ils suspendirent toute culture, ne semèrent point de maïs, arrachèrent toutes les racines de manioc qui étaient plantées, et se retirant dans les parties les plus inaccessibles de leurs montagnes, ils abandonnèrent la plaine inculte à leurs ennemis. Guacanahari même qu'on avait cessé de ménager, suivit l'exemple des fugitifs. Cette résolution désespérée ne produisit qu'une partie de l'effet qu'ils en attendaient. Les conquérans d'Hispaniola furent à la vérité réduits aux dernières extrémités, mais ils reçurent à propos des secours d'Europe, et les malheureux Indiens, poursuivis sans cesse par des ennemis affamés, réduits à se tenir cachés dans des cavernes et dans les lieux les plus inaccessibles, furent les victimes de leur mauvaise politique; plus d'un tiers périt en peu de mois par la faim, les maladies, et les armes des Castillans.

Pendant que Colomb jetait ainsi les fondemens de la grandeur espagnole dans le Nouveau-Monde, on rendait de lui

put bien ...
plaintes, mais les discordes tira
cipalement leur source des pass
en fermentation par un ciel a
trop peu réprimées par une au
affermie. Les factions même fi
tourner leurs armes les unes
autres : elles se firent ouver
guerre.

Durant le cours de ces div
miral était en Espagne ; il a
son frère Barthelemy pour
l'île pendant son absence. I
ce qu'il avait fait de grand,
ce qu'il se proposait d'exécu
lui regagnèrent assez aisém
fiance d'Isabelle. L'on traça l
gouvernement régulier qui
... Saint Domin

sur l'autre hémisphère. Des hommes habiles dans l'exploitation des mines furent choisis avec beaucoup de soin; et le fisc se chargea de leur solde, de leur entretien pour plusieurs années. Outre cela, l'amiral eut la permission d'emmener cinq cents Colons à ses propres frais.

Jusque-là, ces dispositions étaient sages et convenables à l'objet qu'on avait en vue; mais comme on prévoyait qu'il serait difficile de trouver beaucoup de personnes de bonne volonté pour aller s'établir à Saint-Domingue, Colomb proposa d'y transporter et de faire travailler aux mines les malfaiteurs que l'on condamnait aux galères, ou même à la mort, lorsque les crimes dont ils étaient convaincus n'étaient pas d'une nature atroce. Ces mesures, qui étaient propres à introduire la plus grande corruption dans la colonie, reçurent le sceau de l'autorité royale le 22 juin, à Médina-del-Campo.

Les malfaiteurs qui suivaient Colomb, joints aux aventuriers qui infestaient Saint-Domingue, formèrent un peuple

x moyens de les gagner. Plusieurs
nt inutilement tentés. Enfin, l'on in
na d'attacher aux terres que recev
aque Espagnol, un nombre plus
oins considérable d'insulaires qui
aient tout leur temps, toutes le
eurs à des maîtres sans humanité
ns prévoyance. Cet acte de faible
ndit une tranquillité apparente à
olonie, mais sans concilier à l'am
affection de ceux qui en profitaie
et habile navigateur, loin de jouir
onneurs et de la tranquillité que
taient de si grands services, ava
ombattre tous les obstacles et à de
r tous les dégoûts que pouvaient
isciter l'envie et la malveillance
ens qui étaient sous ses ordres, et

plus injuste, le plus avide, le plus féroce de tous ceux qui étaient passés en Amérique, arrivé à Saint-Domingue, dépouilla Colomb de ses biens, de ses honneurs, de son autorité, et l'envoya en Europe chargé de fers.

L'indignation publique avertit les souverains que l'univers attendait la punition d'un si grand outrage. Pour concilier les bienséances avec leurs préventions, Isabelle et Ferdinand rappelèrent l'agent qui avait si cruellement abusé du pouvoir qu'ils lui avaient commis, mais ils ne renvoyèrent pas à son poste celui qui en avait été la victime. Plutôt que de languir dans l'oisiveté, Colomb se détermina à faire comme aventurier un quatrième voyage pour continuer la découverte du Nouveau-Monde. Après avoir éprouvé mille difficultés de la part des hommes qui auraient dû avoir pour lui le plus grand respect et avoir été en proie aux caprices des élémens, il revint dans sa patrie, où il reçut la nouvelle du plus fâcheux événement qu'il pût craindre, Isabelle venait de mourir et il ne restait plus personne

t de indente et de succès, épuisé
fatigues et affaibli par les infirmi
étaient le fruit de ses travaux, (
nb finit sa vie à Valladolid, le
i 1506, dans la cinquante-neuvièr
née de son âge.

Les malheurs de l'Amérique avai
mmencé avec sa découverte. Mal
n humanité et ses lumières, Colo
multiplia lui-même, en attachant
néricains aux champs qu'il distribu
ses soldats. Bovadilla suivit le mê
m pour se rendre agréable. Ovar
i lui succéda rompit tous ces liens
n l'ordre qu'il en avait reçu d'Isabe
repos fut la première jouissance
diens devenus maîtres de leurs acti
suite de cette inaction fut une
qui leur devint funeste ainsi

traignit, pendant un certain temps par jour, à creuser les mines ou à travailler à la terre, leur allouant cependant une petite somme pour le prix de leur travail. La religion et la politique furent les deux voiles dont se couvrit cet affreux système. Quelques commotions suivirent cet arrangement; mais elles furent arrêtées par la perfidie ou étouffées dans le sang. Lorsque la servitude fut imperturbablement établie, les mines donnèrent un produit fixe. La couronne en avait d'abord la moitié, elle se réduisit dans la suite au tiers, et fut enfin obligée de se borner au cinquième.

Cependant les naturels de l'île sur les- 1507.
quels les Espagnols avaient compté pour leur succès ou même pour leur subsistance, se détruisaient avec tant de rapidité, que l'extinction de la race entière paraissait inévitable. En moins de six ans, soixante mille familles américaines se trouvèrent réduites à quatorze mille. Il fallut aller chercher sur le continent et dans les îles voisines d'autres sauvages pour les remplacer. Mais comme ils furent exposés aux mêmes fatigues et aux

Avant que la ruine des [illegible]
eût été consommée, quelques a
riers espagnols avaient formé de
blissemens moins considérables à
maïque, à Porto-Rico, à Cuba.
quès, fondateur de ce dernier, d
que sa colonie partageât avec ce
Saint-Domingue l'avantage de fai
découvertes dans le continent; plu
Castillans de considération, pass
pour la fortune ou pour la gloire
trèrent volontiers dans ses desseins.
çois Hernandès Cordova se charg
la conduite de l'entreprise. Acc
gné de 110 hommes déterminés, il
barqua le 8 février sur trois petits
mens à Saint-Jago; ils cinglè
l'ouest; débarquèrent successiven
Yucatan, à Campèche; furent re

l'expédition mourut peu de jours après des suites de ses blessures.

Velasquès conçut une si haute idée de l'Yucatan, sur le témoignage de deux jeunes Américains que Cordova avait amenés, et plus encore à la vue des objets précieux qu'on avait enlevés de leurs temples, qu'il projeta aussitôt une nouvelle expédition. Il arma à ses dépens quatre navires sur lesquels il mit deux cent quarante Espagnols et quelques insulaires de son gouvernement. Il en confia le commandement à Jean de Grijalva, jeune homme d'un mérite et d'un courage reconnus. Les Espagnols mirent à la voile de Saint-Jago le 8 avril. Ils commencè- 1518.
rent par vérifier ce qu'avaient publié les aventuriers qui les avaient précédés, poussèrent ensuite leur navigation jusqu'à la rivière de Panuco, et aperçurent partout des traces certaines de civilisation. Souvent ils débarquèrent; quelquefois on les attaqua vivement, quelquefois on les reçut avec respect. Dans plusieurs occasions ils purent échanger quelques bagatelles d'Europe contre de l'or et des bijoux d'un travail curieux. Content des

sclaves. La plus célèbre de ces fem
e nommait Marina. Frappé de sa fig
t de ses grâces le général espagnol
donna son cœur. Bientôt elle put lui
vir d'interprète, et, de l'aveu de tou
historiens, elle eut une influence p
cipale dans tout ce qu'on entreprit co
le Mexique.

Cet empire obéissait à Montezuma l
que les Espagnols y abordèrent. Le so
rain ne tarda pas à être averti de l
rivée de ces étrangers. On devait
tendre qu'un prince que sa valeur
élevé au trône, dont les conquêtes av
étendu l'empire, qui avait des ar
nombreuses et aguerries ferait attaqu
attaquerait lui-même une poignée
étrangers qui osaient piller et ravage

prisait ses sujets, il opprimait ses tributaires. L'arrivée des Espagnols ne put rendre de l'énergie à cette âme avilie et corrompue : il s'amusa à négocier au lieu de combattre, et donna à ses ennemis le temps de faire tous leurs préparatifs. Cortès à qui ces lenteurs convenaient parfaitement, n'oubliait rien pour les perpétuer. Ses discours étaient d'un ami, il recevait avec les plus grands égards les envoyés de Montezuma, acceptait leurs présens et leur en offrait pour leur maître; mais à toutes les instances que l'on faisait pour presser son rembarquement, il répondait toujours qu'étant venu de la part du plus grand monarque de l'Orient pour communiquer au puissant souverain du Mexique des secrets d'une haute importance, il ne pouvait partir sans avoir eu audience. La fermeté avec laquelle Cortès persistait dans sa résolution devait nécessairement conduire la négociation à une prompte issue, et on s'attendait à une rupture ouverte. Mais alors ses préparatifs étaient finis et il avait acquis toutes les connaissances nécessaires. Résolu à vaincre ou à périr, il brûla ses

ontières du pays de Tlascala. Les h
ns de cette province, peuples be
ueux, étaient ennemis implacables
Mexicains, qui voulaient les soumett
eur domination. Cortès, quoique
struit du caractère guerrier de cette
tion, se flatta que son intention conn
de délivrer les Indiens de la tyrannie
Montezuma, et la haine que les Tlas
lans eux-mêmes portaient aux Mexica
pourraient les engager à le bien recev
mais le projet de Cortès, de faire un
site à Montezuma dans sa capitale,
faisait croire, malgré toutes les
testations de l'étranger, qu'il recher
l'amitié d'un monarque objet de
haine et de leur crainte. Le zèle in
dent qu'il avait montré sur sa rou

lesquels les armes et la tactique des Européens triomphèrent. Les Tlascalans, vaincus, se reconnurent vassaux de la couronne de Castille, s'engagèrent à secourir Cortès dans toutes ses expéditions, et lui donnèrent six mille soldats pour conduire et appuyer les Espagnols.

Avec ce secours, Cortès s'avançait vers Mexico, à travers un pays abondant, arrosé, couvert de bois, de champs cultivés, de villages et de jardins.

Montezuma, que ses incertitudes, et peut-être la crainte de commettre son ancienne gloire, avaient empêché d'attaquer les Espagnols à leur arrivée, et dont tous les mouvemens s'étaient réduits à détourner Cortès du dessein de venir dans sa capitale, voyant qu'il ne pouvait plus l'arrêter, prit le parti de l'y introduire lui-même. Mais tandis qu'il comblait à Mexico les Espagnols, de présens, d'égards, de caresses, ce prince, faible et irrésolu, employait contre eux la perfidie, et faisait attaquer la Véra-Cruz, colonie qu'ils avaient fondée dans le lieu où ils avaient débarqué, pour s'assurer une retraite, ou pour être à même

zuma, et lui déclara qu'il eût à le su
à se résoudre à périr. Ce prince, l
faiblesse égale à la témérité de se
mis, se mit entre leurs mains; il fut
obligé d'abandonner à leur vengea
généraux qui n'avaient agi que
ordres, et il mit le comble à son
sement, en rendant hommage de
ronne au roi d'Espagne.

Au milieu de ces succès, on ap
Narvaès venait d'arriver de Cul
huit cents fantassins, quatre-ving
vaux, douze pièces de canon, pou
dre le commandement de l'ar
pour exercer des vengeances. Ce
étaient envoyées par Velasquès,
tent qu'une expédition partie s
auspices, eût renoncé à toute liais

quante hommes dont il pût disposer, il marcha contre son rival, le combattit, le fit prisonnier, et obligea les vaincus à mettre bas les armes. Il les traita cependant en amis et en compatriotes, et leur donna le choix ou d'être renvoyés à Cuba, ou de s'attacher à sa fortune. Cette dernière offre fut acceptée par tous les soldats, qui se rangèrent aussitôt sous ses drapeaux, et avec eux il reprit, sans perdre un moment la route de Mexico, où il n'avait pu laisser que cinquante Espagnols qui, avec les Tlascalans, gardaient étroitement l'empereur.

Les Mexicains avaient souffert sans 1520.
résistance l'emprisonnement de leur roi, mais n'avaient pu voir avec indifférence le mépris que les Espagnols faisaient de leurs dieux; excités par leurs prêtres, ils avaient pris les armes, et Cortès, à son retour, trouva les siens assiégés dans le quartier où il les avait laissés. Le général n'y pénétra lui-même qu'après avoir surmonté beaucoup de difficultés, et quand il y fut parvenu le danger continuait encore. L'acharnement des naturels du pays était tel, qu'ils escaladaient les murailles,

des sorties ...
pas décisives. Chaque jour les Indi
venaient à la charge avec de nou
renforts : quoique la moitié de la v
réduite en cendres, leur ardeur ne
lentissait pas. Cortès sentit alors dan
sa force le danger où il se trouvait
restait une ressource. Montezuma p
calmer les Indiens par sa médiat
par son autorité ; il le fit paraître
murailles, avec tout l'appareil dt
A la vue de leur souverain, les
laissèrent tomber leurs armes et
rent le silence de l'indignation.
l'on entendit de toutes parts des n
res, des reproches et des menac
pierres et les flèches recommenc
voler, et Montézuma fut attei

plus nécessaire, que les Mexicains commençaient à changer de plan, et, au lieu de continuer leurs attaques, barricadaient les rues et rompaient les chaussées pour couper la communication avec le continent, et affamer un ennemi qu'ils ne pouvaient forcer.

On se mit en marche vers minuit. L'armée défilait en silence et en ordre sur une digue, lorsque son arrière-garde fut attaquée avec impétuosité par un corps nombreux et ses flancs par des canots distribués aux deux côtés de la chaussée. Si les Mexicains, qui avaient plus de forces qu'ils n'en pouvaient faire agir, eussent eu la précaution de jeter des troupes à l'extrémité des ponts qu'ils avaient sagement rompus, les Espagnols et leurs alliés auraient tous péri dans cette action sanglante. Leur bonheur voulut que leur ennemi ne sût pas profiter de tous ses avantages; et ils arrivèrent enfin sur les bords du lac après des dangers et des fatigues incroyables. L'armée avait perdu son artillerie, ses munitions, ses bagages, son butin, cinq ou six cents Espagnols, deux mille Tlascalans, et il

ne lui restait pas un soldat qui ne fût blessé. Il fallut pourtant se remettre en marche. Les Indiens poursuivirent avec acharnement ces tristes restes, les harcelèrent et les enveloppèrent enfin dans la vallée d'Otumba. Les Espagnols commençaient à perdre tout espoir. Leur général sans leur donner le temps de la réflexion, les mena à la charge. Les Mexicains se battirent avec la plus grande résolution, et Cortès était sur le point de succomber, lorsqu'il décida de la fortune de cette journée. Il avait entendu dire que dans une partie du Nouveau-Monde le sort des

Il n'avait perdu ni le dessein ni l'espérance de soumettre l'empire du Mexique; mais il avait fait un nouveau plan, il voulait se servir d'une partie des peuples pour assujétir l'autre; la disposition des esprits favorisait ce projet et donnait les moyens de l'exécuter.

Depuis six mois, Cortès faisait en silence tous ses préparatifs lorsqu'on le vit sortir de sa retraite, suivi de cinq cent quatre-vingt-dix Espagnols, de dix mille Tlascalans, de quelques autres Indiens, amenant quarante chevaux et traînant huit ou neuf pièces de campagne. Sa marche vers le centre des états Mexicains fut facile et rapide. Les petites nations qui auraient pu la retarder ou l'embarrasser, furent toutes aisément subjuguées, ou se donnèrent librement à lui. Plusieurs des peuplades qui occupaient les environs de la capitale de l'empire, furent aussi forcées de subir ses lois, ou s'y soumirent d'elles-mêmes.

Cortès préparait ainsi la prise de Mexi- 1521.
co lorsqu'une conspiration dirigée contre lui fut sur le point d'arrêter le cours de ses grands desseins. Mais la veille du jour

accoutumé à respecter, se rendit en
auprès de Cortès et lui découvrit
complot. Villefagna, moteur et c
l'entreprise, fut aussitôt arrêté, et c
il avoua facilement son crime, so
cès fut promptement terminé.
condamna à mort, et le jour sui
fut pendu à la porte de la maisor
était logé. Cortès feignit d'ignore
étaient ses complices, et ceux-ci per
par sa modération que les autres
rateurs n'étaient pas connus, s'effor
de détourner d'eux tous les soupç
redoublant de zèle et d'activité p
service.

Cependant, afin de ne pas don
troupes le temps de trop réfléchir

née de montagnes assez hautes, était bâtie dans quelques petites îles à l'extrémité d'un grand lac qui communiquait à plusieurs autres. On arrivait à cette capitale par trois chaussées plus ou moins longues, mais toutes larges et solidement construites. Il y avait des ouvertures de distances en distances par lesquelles les eaux communiquaient d'un côté à l'autre, et sur ces ouvertures des madriers recouverts de terre qui servaient de ponts. Du côté de l'est il n'y avait point de chaussée et l'on ne pouvait arriver à la ville qu'en canot.

Cortès se rendit maître de la navigation par le moyen des petits navires dont on avait préparé les matériaux à Tlascala, et fit attaquer les digues par Sandoval, par Alvarado et par Olid, à chacun desquels il avait donné un nombre égal de canons, d'Espagnols et d'Indiens auxiliaires.

Tout était disposé depuis long-temps pour une résistance opiniâtre. Les moyens de défense avaient été préparés par Quetlavaca, qui avait remplacé Montezuma son frère; mais la petite vérole, portée

dans ces contrées par un esclave de Narvaès, l'avait fait périr; et lorsque le siége commença, c'était Guatimosin qui tenait les rênes de l'empire.

Les actions de ce jeune prince furent toutes héroïques et toutes prudentes. Il disputa le terrain pied à pied. Cinquante mille hommes accourus de toutes les parties de l'empire à la défense de leur maître et de leurs dieux avaient péri par le fer ou par le feu. La famine faisait tous les jours des progrès inexprimables; des maladies contagieuses s'étaient jointes à tant de calamités, sans que sa fermeté

ment de la flotte et un brigantin s'empara du canot où était l'infortuné monarque.

Aussitôt que le sort du souverain fut connu la résistance des Mexicains cessa, et les Espagnols prirent possession de la partie de la ville qui n'était pas encore détruite.

La joie que ressentirent les Espagnols du succès de cette périlleuse entreprise fut bientôt calmée lorsqu'ils se virent frustrés des espérances chimériques qui les avaient engagés à braver tant de dangers. Au lieu de ces richesses immenses et inépuisables sur lesquelles ils comptaient, ils ne purent rassembler qu'un butin fort peu considérable. Guatimosin prévoyant sa destinée avait réuni toutes les richesses laissées par ses ancêtres, et les avait fait jeter dans le lac. Les plaintes et les murmures s'élevèrent d'abord contre Cortès et ses favoris, et ensuite contre Guatimosin, qui les irritait par un refus obstiné de découvrir le lieu où il avait, disait-on, caché ses trésors. La crainte de voir le mécontentement augmenter poussa Cortès à une action qui ternit la gloire de tout ce qu'il avait fait de grand jusque-là.

Sans égard pour le rang de Guatimosin, sans respect pour les vertus qu'avait déployées ce malheureux prince, il le fit mettre à la torture ainsi que son premier favori pour les forcer à découvrir l'endroit où l'on supposait qu'il avait caché les trésors de l'empire. Guatimosin supporta les tourmens avec le plus grand courage, et Cortès, honteux enfin de cette horrible scène, tira la victime des mains de ses bourreaux.

Le sort de la capitale entraîna celui de tout l'empire ; les provinces se soumirent les unes après les autres aux vain-

Ce ne fut cependant pas sans difficulté 1522.
que l'empire du Mexique fut réduit à former une colonie espagnole. Les Mexicains, poussés à bout par l'oppression, oublièrent souvent la supériorité des Espagnols, et coururent aux armes pour recouvrer leur liberté; mais la discipline et la valeur des Européens l'emportèrent partout. A chaque mouvement d'une province, le peuple était réduit en servitude, et les chefs mis à mort enduraïent les supplices les plus cruels. Guatimosin lui-même, soupçonné d'avoir formé le projet de secouer le joug et d'avoir excité ses anciens sujets à prendre les armes, fut pendu, sans forme de procès, par les ordres de Cortès. Les caciques de Tezenco et de Tacuba, les deux personnes les plus distinguées de l'empire éprouvèrent le même sort. Les Mexicains virent avec horreur et étonnement ce supplice honteux infligé à des personnes qu'ils respectaient présque à l'égal de leurs dieux; mais ils étaient hors d'état de se venger.

Cependant la fortune n'épargna guère 1525.
plus Cortès que les autres couquérans de l'Amérique; il fut rappelé en Europe sur

les anciennes accusations de ses ennemis, et obligé de se justifier. Il les confondit pour cette fois, et fut renvoyé avec de nouveaux titres, et l'ordre de faire de nouvelles découvertes. Celle de la Californie lui coûta la moitié de son bien; mais il n'en fut pas mieux traité à son retour: le crédit de ses ennemis l'emporta sur ses services; il se vit négligé de la cour et sans aucune considération. Il mourut le 2 décembre 1547, dans la soixante-deuxième année de son âge.

CHAPITRE II.

cond, de tout l'espace qui s'étend depuis ce golfe jusqu'au cap Gracias-à-Dios. Mais il était plus aisé de donner ces pays que de mettre en possession ceux à qui on les accordait. Les Indiens se refusèrent à toutes liaisons avec des étrangers avides qui menaçaient également leur vie et leur liberté. Des flèches empoisonnées pleuvaient sur eux de toutes parts, et donnaient une mort certaine à ceux qui en étaient blessés. Aux traits lancés par l'ennemi, se joignirent bientôt les maladies du climat, la famine et la peste : le peu qui avaient échappé à tant de calamités, et qui ne purent pas regagner Saint-Domingue, se réunirent à Sainte-Marie du Darien.

Ils y vivaient dans l'anarchie, lorsque Vasco-Nugnès de Balboa parut au milieu d'eux. Sa réputation et sa force prodigieuse le firent nommer pour chef. Jugeant qu'il devait se trouver plus d'or dans l'intérieur des terres que sur la côte, d'où des rapines répétées l'avaient arraché, il s'enfonça dans les montagnes. Là, soutenu par l'opiniâtreté de son caractère, poussé par l'insatiable cupidité de ses sol-

dats, aidé par les meutes de ces dogues qui avaient si bien servi les Espagnols dans toutes leurs conquêtes, Balboa parvint enfin à égorger les habitans du Darien, à les disperser et à les soumettre. Dans une de ses courses il apprit d'un jeune cacique, qu'à la distance de six journées de marche vers le sud, il découvrirait un autre océan, près duquel était une riche contrée où le métal qu'il cherchait avec tant d'ardeur était si commun, que les plus vils ustensiles en étaient faits. Balboa, empressé de connaître un pays dont la découverte devait être si avanta-

les hommes les plus accoutumés aux
ls, aux fatigues et aux privations, se
ıvèrent au terme de leurs espérances.
ı vue de la Mer Pacifique, qui se per-
: dans un horizon immense, Balboa,
ıé de toutes pièces à la manière de
cienne chevalerie, s'avance au mi-
des flots, et en présence de ses trou-
et d'une foule d'Indiens attirés par
ıpectacle, il prend possession de cet
ian au nom du roi d'Espagne. Il soumit
ıite quelques caciques voisins, et leva
eux un tribut en perles, en métaux et
ubsistances. Tous les témoignages se
irent pour confirmer ce qui avait été
'abord des richesses de l'empire, qui
ppelé *Pérou*, et les aventuriers qui
éditaient la conquête retournèrent
ırien, où ils devaient rassembler les
qu'exigeait une entreprise si diffi-
Balboa était digne de conduire ce
projet; mais, par un exemple de
justice si commune dans les cours,
ıs fut choisi pour le remplacer.
·eau commandant, également ja-
cruel, fit arrêter son prédéces-
lonna qu'on lui fit son procès,

et lui fit ensuite trancher la tête. Par se
ordres ou de son aveu, ses subalterne
pillèrent et ravagèrent tous les environs
et ce ne fut qu'après avoir détruit troi
1518. cents lieues de pays qu'il transféra la co-
lonie de Sainte-Marie sur les bords d
l'Océan Pacifique, dans un lieu qui reçu
le nom de *Panama*.

Quelques années s'écoulèrent sans qu
cet établissement pût remplir les haute
destinées auxquelles il était appelé; enfi
trois hommes, nés dans l'obscurité, en-
treprirent de renverser à leurs frais u
trône qui subsistait avec gloire depuis u

joignait la franchise et la générosité d'un soldat. Fernand de Luque était un prêtre; il avait amassé des richesses par toutes sortes de voies, et son ambition démesurée le faisait prétendre aux plus hauts emplois. Cette confédération, formée par l'avidité et l'ambition, fut confirmée par les cérémonies les plus solennelles de la religion. Luque célébra la messe, partagea l'hostie pour lui et ses deux associés; et un contrat qui avait pour objet le pillage et le meurtre, fut ratifié au nom du dieu de paix.

La force de leur premier armement ne répondit pas à la grandeur de l'entreprise. Pizarre partit de Panama avec un seul vaisseau de peu de port, cent douze hommes et quatre chevaux, vers le milieu de novembre. L'expédition ne fut pas 1524.
heureuse. Rarement Pizarre put aborder, et, dans le peu d'endroits où il lui fut possible de prendre terre, il ne voyait que des plaines inondées, que des forêts impénétrables, que quelques sauvages peu disposés à traiter avec lui. Almagro, qui lui menait un renfort de soixante-dix hommes, n'eut pas un spectacle plus consolant, et

perdit même un œil dans un combat très-vif qu'il lui fallut soutenir contre les Indiens. Plus de la moitié de ses intrépides Espagnols avaient péri par la faim, par les armes des sauvages ou par le climat, lorsque Pedro de Los-Rios, qui avait succédé à Pédrarias, envoya ordre à ceux qui avaient résisté à tant de fleaux, de rentrer sans délai dans la colonie. Tous obéirent, à l'exception de treize, qui, fidèles à leur chef, voulurent courir jusqu'à la fin sa fortune. Ils la trouvèrent d'abord plus contraire qu'elle ne l'avait encore été, puisqu'ils se virent réduits à

dans les derniers jours de 1527, avec de la poudre d'or, des vases faits de ce précieux métal, des Vigognes, et trois Péruviens destinés à servir tôt ou tard d'interprètes. 1527.

Ni les relations que fit Pizarre de l'opulence des pays qu'il avait découverts, ni ses plaintes amères sur le rappel de ses troupes dans un temps où elles lui étaient nécessaires pour former un établissement, ne purent engager le gouverneur à s'écarter de son premier plan; il soutint toujours que la colonie n'était pas en état d'envahir un si puissant empire. Le ministère, dont Pizarre lui-même alla réclamer l'appui en Europe, se montra plus facile. Il autorisa sans réserve la levée des hommes, l'achat des provisions, et il ajouta à cette liberté indéfinie toutes les faveurs que désirait Pizarre, et qui ne coûtaient rien au fisc.

Cependant, en réunissant tous leurs moyens, les trois associés ne purent armer que trois petits vaisseaux et lever cent quatre-vingts soldats, dont trente-six cavaliers; mais la confiance des Espagnols en leur supériorité était si grande,

que Pizarre, avec cette petite tro
n'hésita pas d'entreprendre la con
d'un grand empire. Il s'embarqua
1531. le mois de février 1531. La connais
qu'il avait acquise de ces mers lui fit
les calamités qui avaient traversé la
mière expédition, et il n'éprouva d'
malheur que celui d'être forcé p
vents contraires, de débarquer à
lieues du port où il s'était propose
border. Il fallut s'y rendre par terr
suivit la côte, qui était très-difficil
forçant les habitans à donner leu
vres, et en les dépouillant de l'or

il établit la première colonie espagnole du Pérou, à laquelle il donna le nom de Saint-Michel.

Lorsque les Espagnols abordèrent pour la première fois à la côte du Pérou, en 1526, Huayna Capac, le douzième monarque depuis la fondation de l'empire, était sur le trône; c'était un prince qui réunissait les talens militaires aux vertus pacifiques : il soumit le royaume de Quito, conquête qui doubla presque le pouvoir et l'étendue de l'empire. Il voulut résider dans la capitale de cette belle province, et, contre la loi ancienne et fondamentale de la monarchie, qui défendait de souiller le sang royal par aucune alliance étrangère, il épousa la fille du roi de Quito, qu'il avait vaincu; il en eut un fils nommé Atahualpa, à qui il laissa ce royaume à sa mort, qui eut lieu à Quito vers 1529. Huascar, son fils aîné par sa mère, qui était du sang royal, eut pour son partage le reste de ses états. La disposition d'Huyana Capac pour la succession à l'empire, parut si contraire à une loi regardée comme sacrée, qu'elle excita à Cusco un mécontentement géné-

ral. Huascar, encouragé par les dispositions de ses sujets, voulut que son frère renonçât au royaume de Quito, et le reconnût pour son souverain; mais Atahualpa, appuyé par les troupes de son père, éluda d'abord la demande de son frère, et marcha bientôt après contre lui à la tête d'une armée. La force des armes l'emporta sur l'autorité des lois. Atahualpa demeura victorieux; il fit périr tous les enfans du Soleil descendans de Manco Capac, et conserva la vie à son rival, fait prisonnier dans la bataille qui avait décidé du sort de l'empire. Son in-

prit d'abord l'importance de cette ouverture, et l'avantage qu'il pouvait en tirer.

Dans la confusion où était encore l'État, on ne songea pas à troubler la marche des Espagnols, qui se dirigeaient sur Caxamalca, petite ville à douze journées de distance de Saint-Michel, et où Atahualpa était campé avec une grande partie de ses troupes. Pizarre n'avait fait encore que peu de chemin, lorsqu'un officier dépêché par l'Inca vint à sa rencontre avec un riche présent de ce prince, qui lui offrait son amitié et le faisait assurer qu'il serait bien reçu à Caxamalca. Pizarre, se faisant passer pour l'ambassadeur d'un prince puissant, déclara qu'il s'avançait avec l'intention d'offrir à Atahualpa son secours contre ses ennemis, qui lui disputaient le trône. Cette déclaration dissipa les craintes de l'Inca, et le détermina à recevoir les Espagnols en amis. Atahualpa leur fit renouveler les assurances de son amitié, et leur envoya des présens plus riches encore que les premiers.

A son entrée dans Caxamalca, Pizarre

plaça ses troupes dans une position naturellement fortifiée, et dépêcha Fernand Soto et son frère Ferdinand au camp d'Atahualpa, éloigné de la ville d'environ une lieue; ils furent reçus avec les attentions de l'amitié la plus sincère, et Atahualpa leur promit qu'il irait dès le lendemain les visiter dans leurs quartiers.

Se préparer au combat sans laisser apercevoir le moindre appareil de guerre, fut la seule disposition que fit Pizarre pour recevoir le prince. Il mit sa cavalerie dans les jardins du palais, où elle

par Pizarre, lorsqu'un dominicain, nommé Vincent Valverde, s'avança, un crucifix à la main et son bréviaire dans l'autre; et, dans un long discours, il exposa inconsidérément tous les mystères et la doctrine de la religion chrétienne, dont toute l'éloquence humaine ne pouvait donner en si peu de temps une idée distincte à un Américain; le pressa d'embrasser ce culte, et lui proposa de se soumettre au roi d'Espagne, à qui le pape avait donné le Pérou. Atahualpa ne comprit presque rien à ce discours; seulement quelques points de la harangue de Valverde, plus faciles à saisir, le remplirent d'étonnement et d'indignation; il fit cependant une réponse modérée, et la termina en demandant à Valverde où il avait appris des choses si extraordinaires : *Dans ce livre*, dit le moine en lui présentant son bréviaire. l'Inca prit le livre, et, l'approchant de son oreille : « Ce que vous me donnez-là ne « parle pas et ne me dit rien », reprit-il en jetant avec dédain le livre à terre. Vincent se tourne alors vers les Espagnols, et leur crie : « Vengeance! chré-

tiens, la parole de Dieu est profanée; tuez-moi ces chiens d'infidèles! »

Pizarre donna le signal de l'attaque : aussitôt les canons et les mousquets commencèrent à tirer, les chevaux s'élancèrent, et l'infanterie tomba sur les Péruviens l'épée à la main. Les malheureux Américains, étonnés d'une attaque si soudaine, prirent la fuite de tous les côtés sans tenter de se défendre. Pizarre à la tête de sa troupe d'élite poussa droit à l'Inca, écarta tous ceux qui l'entouraient, fit le monarque prisonnier, et poursuivit le reste de la journée ce qui avait

sans hésiter des offres si séduisantes, et l'on tira une ligne sur les murs de la chambre pour marquer la hauteur à laquelle le trésor promis devait s'élever.

Atahualpa prit sur le champ des mesures pour remplir son engagement. Il envoya des messagers à Cusco, à Quito et dans tous les lieux où l'or était en plus grande abondance, et les chargea de rapporter directement à Caxamalca le prix qu'on mettait à sa rançon.

Pendant ce temps, Pizarre envoyait dans les provinces éloignées de petits détachemens, qui loin de trouver aucune résistance, furent partout reçus avec des témoignages de respect et de soumission. Il apprit aussi qu'Almagro était débarqué à Saint-Michel avec un renfort qui allait presque doubler ses forces.

Le monarque prisonnier ne vit pas sans inquiétude le pouvoir de ses ennemis s'accroître, surtout lorsqu'il fut informé que quelques Espagnols, marchant vers Cusco, avaient rendu visite à son frère Huascar dans le lieu où était le prisonnier; que ce prince leur avait représenté la justice de sa cause, et que pour les engager à pren-

dre sa défense, il leur avait promis une quantité d'or beaucoup plus considérable que celle qui avait été offerte pour la
1533. rançon de son frère. Atahualpa craignant que l'insatiable avidité des Espagnols ne les déterminât en faveur d'Huascar, se décida à faire étrangler un rival qui lui paraissait dangereux.

Cependant la plus grande partie de la rançon d'Atahualpa était amassée et dans peu rien n'y aurait manqué; mais ces amas d'or, sans cesse exposés aux regards des conquérans irritaient tellement leur cupidité, qu'il fut impossible d'en différer plus long-temps la distribution. On remit aux agens du fisc le quint que le gouvernement s'était réservé. Cent mille pesos ou 540,000 fr. furent mis à part pour le corps de troupes qu'Almagro venait d'amener, et qui était encore sur les côtes. Il resta un million cinq cent vingt-huit mille cinq cents pesos à partager entre Pizarre et ses compagnons.

Plusieurs soldats se voyant récompensés de leurs travaux au-delà de leurs espérances, demandèrent leur congé avec empressement. Pizarre leur accorda leur

demande sans difficulté, bien convaincu que la vue des richesses qu'ils rapportoient engagerait d'autres aventuriers plus pauvres et plus hardis à venir se ranger sous ses drapeaux, et en effet cette mesure lui procura bientôt de nombreux renforts.

Atahualpa avait donné son or; on s'était servi de son nom pour subjuguer l'esprit des peuples ; il ne pouvait plus être utile de le conserver : la haine et la jalousie se réunirent pour hâter sa mort. Mais pour donner quelque apparence de justice à une action si violente, et pour n'en être pas responsable seul aux yeux de son souverain, Pizarre se détermina à faire juger l'Inca selon toutes les formes usitées en Espagne dans les procès criminels, et cette comédie atroce eut les suites horribles qu'elle devait avoir.

Après la mort d'Atahualpa, les Espagnols parcoururent le Pérou pillant et ravageant tout; des armées nombreuses de Péruviens remportèrent d'abord quelques avantages sur un petit nombre de brigands répandus dans des régions im-

de cinq ou six mille, et alo
toute résistance. Ceux des Indi
étaient le plus attachés à leur
à leur gouvernement, à leur reli
réfugièrent au loin dans des m
inaccessibles. La plupart se so
aux lois du vainqueur.

Les Espagnols ne se virent pa
les maîtres de ce vaste empi
s'en disputèrent les dépouilles a
l'acharnement qu'ils avaient n
leurs premiers exploits. Les
de cette division avait été jeté
zarre lui-même, qui, dans son
Europe pour préparer une se
pédition dans la Mer du Su
fait donner par le ministère
supériorité sur Almagro. L

ces deux rivaux, altiers et avides. Une dispute qui s'éleva sur les limites de leurs gouvernemens respectifs, mit le comble à leur haine; et cette extrême aversion eut les suites les plus déplorables. Après quelques négociations de mauvaise foi du côté de Pizarre, on eut recours aux armes pour savoir lequel des deux concurrens régirait le Pérou entier. Le 6 avril, dans les plaines des salines, 1538. non loin de Cusco, le sort se décida contre Almagro, qui fut pris et décapité.

Ceux de ses partisans qui avaient échappé au carnage, se seraient volontiers réconciliés avec le parti vainqueur; mais Pizarre eut toujours pour eux un éloignement marqué, et ne laissait échapper aucune occasion de les persécuter ou de les humilier. Ces traitemens en conduisirent un grand nombre à Lima, dans la maison du fils de leur général; là ils concertèrent dans le silence la perte de leur oppresseur.

Un dimanche, vingt-sixième jour de juin, vers midi, temps de repos dans tous les pays chauds, Herrada et dix-huit des plus déterminés conjurés, sortent de

a maison d'Almagro, armés de toute
pièces, pénètrent sans difficulté dans l
palais de Pizarre. Le gouverneur, entour
de quelques amis, met l'épée à la main
mais percé d'un coup à la poitrine,
tombe mort aux pieds de ses assassins
Les conjurés, après avoir mené le jeun
Almagro en pompe dans la ville, assem
blèrent les magistrats et les principau
citoyens, qu'ils forcèrent de le recon
naître comme légitime successeur de so
père dans le gouvernement.

La hardiesse et le succès de cette con
uration, aussi bien que le nom et le
qualités populaires d'Almagro, attirè
rent sous ses drapeaux un grand nombr
de soldats, et il se trouva en peu de temp
à la tête de huit cents hommes des plu

comme il devait être chargé du gouvernement en cas que Pizarre ne fût plus, tous ceux qui n'étaient pas vendus au jeune Almagro s'empressèrent de le reconnaître. Il en forma une armée pleine de zèle pour la cause royale, et ne fit pas long-temps languir son impatience; il la mena à l'ennemi. Les deux armées combattirent à Chupas le 16 septembre, 1542. avec une opiniâtreté inexprimable; la victoire, après avoir long-temps balancé, se décida sur la fin du jour pour le parti du trône.

Vaca de Castro, dispensateur sévère de la justice par caractère, était d'ailleurs persuadé qu'il fallait des exemples d'une rigueur extraordinaire pour arrêter l'esprit de licence répandu parmi des militaires si éloignés du centre de l'autorité. Son premier soin fut de faire faire le procès à ses prisonniers; quarante furent condamnés à mort comme rebelles, et les autres bannis du Pérou. Almagro fut publiquement décapité à Cusco, et avec lui fut éteint l'esprit de parti qui avait jusque-là désolé le Pérou.

Ces scènes de violence et de sévérité

venaient de finir, lorsque Blasco Nunnez Vela arriva, en 1544, avec le nom et les pouvoirs de vice-roi. Il était porteur de lois et de règlemens, dont plusieurs, tels que les suivans, excitèrent une alarme universelle, et causèrent les plus violentes agitations.

Les *répartimientos*, ou concessions de terres, étant excessifs, les audiences royales devaient être autorisées à les réduire à une étendue modérée. Les Indiens devaient désormais être libres, exempts de tous travaux forcés. Toute personne ayant un emploi public, tout

tieux qui eût su les mettre en œuvre; aussi, dès que Nunnez voulut faire exécuter les ordres qu'il avait reçus en Espagne, il fut aussitôt dégradé, mis aux fers, et relégué dans une île déserte, d'où il ne devait sortir que pour être transféré dans la métropole.

Gonzalès Pizarre revenait alors d'une expédition difficile, qui l'avait conduit jusqu'à la rivière des Amazones, et l'avait occupé assez long-temps pour l'empêcher de jouer un rôle dans les révolutions qui s'étaient succédées si rapidement. L'anarchie qu'il trouva établie lui fit naître la pensée de se saisir de l'autorité. Son nom et ses forces ne permirent pas de la lui refuser; mais son usurpation fut scellée de tant d'atrocité, qu'on regretta Nunnez; il fut tiré de son exil, et ne tarda pas à se voir assez de forces pour tenir la campagne. Les troubles civils recommencèrent; la fureur fut extrême dans les deux partis; personne ne demandait ni ne faisait quartier. Après des succès long-temps variés, Pizarre, ayant réuni toutes ses forces, marcha contre le vice-roi, et engagea une

bataille générale. Le combat fut sanglant; mais les vétérans de l'usurpateur parvinrent à enfoncer les ennemis. Le vice-roi qui, par ses talens et son courage, avait long-temps tenu la victoire en suspens, tomba percé de coups, et la retraite de ses troupes devint une déroute générale. La tête de Nunnez fut coupée et placée au lieu des exécutions à Quito; tout se soumit au vainqueur.

Pizarre reprit le chemin de Lima, où il entra en triomphe. Ces honneurs tournèrent la tête d'un homme naturellement fier et borné; il parla et agit en des-

les lois sévères qui avaient rendu l'administration précédente odieuse. Cette démarche seule lui donna la flotte et les provinces des montagnes. Pizarre, qui se croyait entièrement maître du Pérou, fut bien étonné lorsqu'il apprit que deux ennemis redoutables s'avançaient contre lui, 1547.
l'un par terre et l'autre par mer; qu'une partie des provinces avait arboré l'étendard royal, et que la plupart de ses amis l'avaient abandonné. Cependant, enivré du succès qui avait jusque-là accompagné ses armes, et fier d'avoir encore plus de mille soldats sous ses ordres, il rejeta toutes les propositions qui lui furent faites par le président, et il se mit en marche pour Cusco. Les deux armées s'avan- 1548.
çaient l'une contre l'autre, et se rencontrèrent à quatre lieues de cette ville. L'action était près de commencer, lorsque plusieurs officiers, abandonnant Pizarre, allèrent se rendre au président. Leur défection frappa tout le reste d'étonnement; la défiance et la consternation se répandirent de rang en rang; quelques-uns se dérobèrent en silence, d'autres jetèrent bas leurs armes, le plus grand nombre

passa du côté des royalistes. Pizarre, abandonné de tous, se rendit à un des officiers de Gasca. Carvajal, cherchant à s'échapper, fut atteint et fait prisonnier.

Gasca ne souilla pas sa victoire par la cruauté. Pizarre, Cajarval et un petit nombre des rebelles les plus distingués furent seuls punis de mort. Bientôt la tranquillité fut rétablie, et le président, désirant de retourner à sa vie privée, commit le gouvernement du Pérou à l'audience royale, et fit voile pour l'Espagne. Il emportait avec lui treize cent mille pezos épargnés sur le revenu public, par son économie et le bon ordre de son administration, après avoir payé toutes les dépenses de la guerre.

Il fut reçu dans sa patrie avec l'admi-

ıe durée : le pays fut encore troublé par usieurs révoltes. Mais dans le cours de s querelles, plusieurs des aventuriers ns frein, que la cupidité avait attirés ıns le pays, périrent par les mains les ıs des autres; il ne resta à la fin au ·rou, que les gens paisibles, et l'auto-:é royale se trouva par degrés aussi soli-ment établie que dans aucune autre co-nie espagnole.

CHAPITRE III.

ablissemens des Espagnols dans les différentes provinces de l'Amérique. — Commerce des colonies avec la métropole.

Quoique le Mexique et le Pérou soient, ırmi les possessions de l'Espagne au ouveau-Monde, celles qui, à raison : leur état ancien et présent, ont attiré ıvantage l'attention de l'Europe, elle possédait d'autres domaines impor-ns, soit par leur étendue, soit par leurs oduits. L'Espagne devint maîtresse de

dans la vieille Espagne. Le
toutes ces expéditions ne nous c
la répétition des faits que n
déjà rapportés, nous nous co
de jeter un coup-d'œil sur les a
vinces espagnoles de l'Amér
nous n'avons pas encore parlé.
Cinaloa et de Sonora, qui s'é
long de la côte orientale de la
meille ou du golfe de Cali^co
bien que les immenses contrées
velle-Navarre et du Nouveau
à l'ouest et au nord, ne reco
point l'autorité de Montezum
de ses prédécesseurs; mais ell
avant la dernière révolution du
sous la direction du vice-roi
velle-Espagne. Ces vastes rég

la province de Sonora, une plaine de quatorze lieues d'étendue, où l'on trouva de l'or en grains, à la profondeur seulement de seize pouces, en morceaux si considérables, que quelques-uns pesaient jusqu'à neuf marcs, et en si grande quantité, qu'en peu de temps un petit nombre de travailleurs en recueillit mille marcs.

La Californie, péninsule située de l'autre côté de la Mer Vermeille, peu connue des anciens Mexicains, fut découverte par Cortès, dans l'année 1536. Elle fut d'abord peu fréquentée, quoique le climat de ce pays soit excellent. La pêche des perles sur les côtes peut être très-avantageuse, et elle contient des mines d'or qui paraissent fort riches.

A l'est de Mexico le Yucatan et le pays de Honduras, étaient compris dans le gouvernement de la Nouvelle-Espagne, quoique anciennement il ne paraisse pas qu'ils aient fait partie de l'empire du Mexique. Ces grandes provinces s'étendent depuis la baie de Campêche jusque par-delà le cap Gracias-à-Dios. Elles tirent particulièrement leur valeur du bois de teinture que produit leur terri-

de ce commerce, et tentèren
ver une partie aux Espagnol
aventuriers firent une premiè
au cap Catoche, situé au sud-
de Yucatan, et tirèrent un gra
la coupe des bois. Ils se portè
à l'île de Trist, dans la bai
pêche, et placèrent enfin leu
établissement dans la baie de
Les Espagnols, qui ne voyaie
une extrême inquiétude, le v
ces étrangers dangereux, tac
la voix des négociations et
celle des armes d'éloigner les
cette partie du continent d'
Leurs efforts ne furent pas d'
ronnés de succès; mais d'après

Costa-Rica et de Véragua, qui dépendaient aussi de la vice-royauté de la Nouvelle-Espagne, mais qui ont été si négligées par les Espagnols, et qui font si peu de commerce, qu'elles ne méritent guère notre attention.

La province la plus importante, qui dépendait de la vice-royauté du Pérou, était le Chili. Les Incas avaient établi leur domination sur quelques parties du nord de ce grand pays; mais dans tout le reste, le courage des naturels avait assuré leur indépendance. Les Espagnols, attirés par la renommée de ses richesses, tentèrent de bonne heure d'en faire la conquête sous les ordres de Diégo Almagro, en 1545. Après sa mort, Pédro de Valdivia reprit ce projet et eut beaucoup d'obstacles à surmonter; cependant il fonda plusieurs villes et obtint du président de la Gasca, en 1548, la confirmation du titre de gouverneur, qu'il avait reçu d'abord de François Pizarre. En 1551, tous les Américains du pays s'étant soulevés comme de concert, Valdivia marcha contre eux avec quelques troupes. La partie était trop inégale; il

:

ravoure e
llagra, sc
iens et sa
Peu à p
a côte, f
iqueuse c
ns les mo
issement
s été en p
eauté et d
du Chili
que. Quoi
n'y épro
leurs à ca
et parce
raîchi pa
té du sol
lu blé, du
e : les es
us belles

les spéculations commerciales basées sur ses richesses territoriales et industrielles, on peut prédire qu'il jouera un grand rôle dans les affaires de l'Amérique.

A l'est des Andes, les provinces du Tucuman et du Rio de la Plata bornent le Chili, et dépendaient aussi de la vice-royauté du Pérou. Ces régions immenses s'étendent du nord au sud, sur une longueur de plus de quatre cents lieues, et sur une largeur de plus de trois cent trente : on peut les diviser assez naturellement en deux parties, l'une au nord et l'autre au sud de la rivière de la Plata. La première comprend le Paraguay, les anciennes Missions des Jésuites et quelques autres districts; et la seconde, les gouvernemens de Tucuman et de Buénos-Ayres.

C'est par la rivière de la Plata que les Espagnols pénétrèrent dans cette partie de l'Amérique. Leurs premières tentatives pour s'y établir furent très-malheureuses. Jean Diaz de Solis, grand pilote de Castille, qui le premier découvrit ce fleuve et lui donna son nom, *périt par les flèches* des sauvages avec

le Brésil, [illegible]
Sébastien Cabot, qui avait fait
avec son père et ses frères, la d
de Terre-Neuve et d'une part
tinent voisin, pour Henri VII,
gleterre, employé depuis par la
de Castille, arriva, en 152
bouchure du fleuve qu'on nom
Rio de Solis, et parvint, au
plus grands dangers, jusqu'aux
Gabriel, auxquelles il donna c
qui commencent un peu au-
Buénos-Ayres. Dans les différ
tatives qu'il fit pour reconnaître
il fut plusieurs fois obligé d'en
mains avec les Américains,
un de ces combats, lui tuèrent
hommes et lui firent trois pris

d'argent, il donna au *Rio de Solis* le nom de *Rio de la Plata*, rivière de l'argent. Il ne tarda pas à retourner en Espagne, laissant quelques-uns des siens dans un lieu fortifié, que l'on appela la Tour de Cabot. Sept ou huit ans après, la cour d'Espagne, qui semblait avoir oublié cette expédition, pensa plus sérieusement que jamais à former un établissement sur le Rio de la Plata.

Don Pédro de Mendoza, grand échanson de l'empereur, fut nommé chef de cette entreprise, avec le titre d'Adelantade et gouverneur général de tous les pays qui seraient découverts jusqu'à la Mer du Sud. Les ordres furent donnés pour armer à Cadix une flotte de quatorze voiles. De si grands préparatifs, et le bruit des richesses du Rio de la Plata attirèrent un grand nombre d'aventuriers, parmi lesquels on comptait des personnes de la première distinction. La flotte mit à la voile dans le cours du mois d'août 1535, saison la plus propre pour ce voyage, et arriva sans accident au lieu de sa destination. L'Adelantade choisit pour l'emplacement de la nou-

de *Nuessa segnora de Buén*
parce que l'air y est très-sai
monde s'employa au travail,
les édifices furent assez nomb
servir de camp.

Les peuples du canton ne
sans inquiétude un établissemei
si près d'eux, et refusèrent c
La nécessité d'employer les a
en obtenir donna occasion à
combats, où les Espagnols f
maltraités; de trois cents ho
furent détachés sous Diégue de
à peine en revint-il quatre
périt lui-même avec plusieu
de distinction. Alors la dise
extrême à Buénos-Ayres, et

doza, qui était allé chercher des provisions au Brésil, revint sur un navire qui en était chargé; il fut suivi presque aussitôt de deux autres bâtimens qui amenaient toute la colonie de l'île de Sainte-Catherine, avec une grande abondance de provisions. La situation des Espagnols devint plus douce à Buénos-Ayres; cependant cette ville, née sous de si malheureux auspices, eut encore à lutter long-temps contre l'infortune; elle demeura même déserte plus de quarante ans, et l'ardeur des conquêtes, ou plutôt l'avidité de l'or qui entraînait les Espagnols au fond des terres, semblait leur avoir fait oublier qu'ils avaient besoin d'une retraite à l'entrée du fleuve pour les vaisseaux dont ils recevaient leurs troupes e tleurs munitions. De fréquens naufrages leur firent enfin ouvrir les yeux, et l'ordre vint de rétablir le port et la ville. Cette entreprise était devenue plus facile depuis les nouveaux établissemens qu'on avait faits dans les provinces intérieures, d'où l'on pouvait tirer des secours d'hommes pour tenir les barbares en respect. Ce fut en 1580

que don Juan Ortez de Zarate, alors gouverneur de la province, ayant commencé par soumettre ceux qui pouvaient s'opposer à son dessein, fit rebâtir la ville dans le même lieu où don Pédro Mendoza l'avait placée, et changea son premier nom de Notre-Dame en celui de la Trinité de Buénos-Ayres. En peu de temps cette ville compta plus de 60,000 habitans, et devint le centre du commerce du Pérou avec l'Espagne. Elle a, par sa situation et par la bonté de l'air qu'on y respire, tout ce qui peut rendre une colonie florissante. La fertilité du territoire autour de la ville répond à

portés de l'ancien monde se sont multipliés à un degré presque incroyable; cet avantage a mis les habitans en état d'entretenir, avec l'Europe et le Pérou, un commerce considérable de bestiaux, de chevaux, de mules, de cuirs et de pelleteries.

Le Paraguay est situé entre le Brésil, le Pérou, le Chili et les provinces-unies de Buénos-Ayres; c'est un pays humide à cause des lacs et des rivières considérables qui le couvrent. Ses forêts abondent en bois précieux, en gomme, etc.; mais la plus riche production de cette contrée est l'herbe du Paraguay. Le Pérou et le Chili en consommaient annuellement vingt-cinq mille quintaux, qui leur coûtaient près de deux millions de livres. Cette herbe, dans laquelle les Espagnols et les autres habitans de l'Amérique méridionale trouvent tant d'agrément, et à laquelle ils attribuent un si grand nombre de vertus, qui est d'un usage général dans le Nouveau-Monde; est cependant restée indifférente à l'Europe, qui n'en consomme point.

Cette vaste province fut long-temps

négligée par les Espagnols, qui n'y trouvaient point d'or, seul objet de leurs vœux les plus ardens; cependant, les Portugais, dans l'intention de faire des esclaves, attaquèrent, en 1631, et se trouvèrent dans l'obligation de détruire les douze ou treize peuplades formées dans la province de Guayra, limitrophe du Brésil. Les colons de Buénos-Ayres firent aussi, à différentes fois, des incursions dans le pays des Guaranis, et en firent périr un grand nombre. Enfin, on dévastait l'Amérique depuis un siècle, lorsque cette infatigable activité qui a fait remarquer les Jésuites dès leur ori-

Un succès plus ou moins grand couronna ces vues dans la Californie, chez les Moxos, parmi les Chiquites, sur l'Amazone et dans quelques autres contrées ; cependant aucune de ces institutions ne fut aussi bien consolidée que celle du Paraguay.

Cette domination, commencée en 1610, s'étendait depuis le Parana, qui se jette dans le Paraguay sous le vingtième degré de latitude méridionale, jusqu'à l'Uruguay, qui se perd dans le même fleuve vers le trente-quatrième degré de latitude ; elle contenait, en 1702, vingt-neuf peuplades, composées de 22,761 familles, qui avaient 89,491 têtes.

Les missionnaires qui les gouvernaient faisaient le commerce pour la nation ; ils envoyaient à Buénos-Ayres de la cire, du tabac, des cuirs, des cotons en nature et filés, principalement l'herbe du Paraguay dont nous avons déjà parlé : on recevait en échange des vases et des ornemens pour les temples, du fer, des armes, des quincailleries, quelques marchandises d'Europe que la colonie ne fabriquait pas, des métaux destinés au

adresse des Jésuites à commander
enveloppé ces objets, les besoins d
n'absorbaient pas le produit en
ces ventes, ce qui restait était d
au profit de ces *bons pères;* aussi
ils regardés comme une société d
chands qui, en prêchant l'abnégat
choses de la terre, n'étaient occu
d'un interêt sordide. Cependant
marchait à côté du mal. Lorsqu'e
les Missions du Paraguay sortir
mains des Jésuites, elles étaient a
à un point de civilisation certai
fort supérieur à tout ce qui existai
les indigènes du nouvel hémisphè
pouvoirs concentrés jusqu'alors d
mêmes mains furent partagés; u
auquel on donna trois lieutena

jours montré beaucoup d'attachement pour leur pays, de goût pour le travail, et une grande droiture dans leurs sentimens; et depuis leur révolution, la paix et la concorde n'ont pas cessé de régner parmi eux. Ils sont en général les plus instruits de l'Amérique méridionale, et prévirent, dès 1808, les conséquences que devaient avoir, pour les possessions ultra-marines de l'Espagne, les événemens de la métropole; ils jugèrent que bientôt ils ne pourraient plus en attendre ni secours ni protection, et voulant éviter chez eux les maux d'une révolution violente, ils convoquèrent une assemblée générale de notables; tous, au nombre de plus de mille, se prononcèrent en faveur d'une déclaration d'indépendance absolue. Il fut résolu, en même temps, de confier le gouvernement de l'état à celui qui réunirait le plus de connaissances. Le choix tomba sur le docteur Francia et M. Yégros, et on décida que ces deux citoyens administreraient conjointement l'état. Mais à l'élection suivante, le docteur Francia fut seul nommé chef du gouvernement, sous le titre de

partemens, sous les noms d'A
Villa-Réal, San-Jago, Conce
rugualia et Condolavia.

Le corps des représentans e
de sept membres, nommés
département. Dans les affaire
le corps des représentans rem
tions de conseil-d'état.

Pendant les quinze premi
il n'a été permis au Parag
communication extérieure q
était indispensablement néc
la crainte que des étranger
texte de faire le commerce,
sent à semer la discorde.

Depuis deux ans, pens
institutions et leur repos n
péril

prême, qui n'a eu d'autre occasion de les employer que lorsque Buénos-Ayres et Artigas, voulurent dans le temps attirer le Paraguay dans leur parti. Buénos-Ayres fut forcé de renoncer à son projet, et Artigas, vaincu, fut pris et renfermé dans un monastère, où il est depuis sept ou huit ans. Ainsi la guerre, qui a tant affligé les autres parties de l'Amérique méridionale, n'a presque pas troublé cette province, grâce au sage isolement où, depuis la révolution, elle s'est constamment tenue des pays dont elle est entourée.

Tous les autres territoires que possédait l'Espagne dans le Nouveau-Monde, si l'on excepte les îles, pouvaient être compris sous deux grandes divisions. La première portait le nom de *Tierra-Firme*, Terre-Ferme, et s'étendait le long de l'Océan atlantique, depuis la frontière orientale de la Nouvelle-Espagne jusqu'à l'embouchure de l'Orénoque. La seconde s'appelait nouveau royaume de Grenade, et occupait les parties intérieures.

A l'est de Veragua, la dernière des

polation n'avait fait aucun pr
le Darien, à cause de l'ins
l'air, et parce qu'il ne cont
mine considérable. Il eût peut
été abandonné, sans la bon
de Porto-Bello sur la Mer
d'un côté, et sans le hâvre
de l'autre. Cette dernière vi
nue une place importante :
de l'air a arrêté l'accroissem
Bello.

Les provinces de Carth
Sainte-Marthe sont à l'est d
Darien. Le pays est monta
mais les vallées y sont moi
bien arrosées et très-ferti
Hereda le soumit à l'Espagn
tire en plus grande importa

lez-vous pour leur retour en Espagne, levint bientôt une des plus belles, des plus peuplées et des plus riches de l'Amérique.

La province contiguë à Sainte-Marthe, en allant à l'est, fut visitée pour la première fois, dans l'année 1499, par Alphonse d'Ojeda, qui lui donna le nom de *Venezuela* ou petite Venise, parce que les habitans plaçaient leurs habitations sur des pieux, pour se garantir des eaux stagnantes qui couvraient les plaines. Les Espagnols firent quelques tentatives pour s'y établir, mais sans succès, et ce ne fut que plus tard, lorsque les aventuriers allemands nommés Velsers, eurent abandonné ce pays dévasté par leurs brigandages, que les premiers possesseurs revinrent y former un établissement.

Les provinces de Caracas et de Cumana étaient les dernières de cette côte qui appartenaient aux Espagnols; nous aurons occasion d'en parler par la suite.

Le nouveau royaume de Grenade est un pays tout-à-fait méditerrané et d'une grande étendue. Les rois d'Espagne en sont devenus maîtres vers l'an 1536, par

alors a Quito, -
cond y entra par Sainte-Mart
du nord. Comme les Indie
partie étaient mieux civilisé
des nations de l'Amérique, si
cepte les Mexicains et les Pé
se défendirent avec beaucoup
tion et de conduite ; mais l'h
constance de Benalcazar et
surmontèrent tous les obstacl
dangers, et ajoutèrent cett
toutes celles de l'Espagne d
méridionale du Nouveau-M

Ce pays est si élevé au-de
de la mer, que, quoiqu'il
de la ligne, le climat en es
Ses vallées sont très-fertile
parties élevées on trouve d

rissantes et peuplées, et la population s'y accroît encore de jour en jour.

Dès que les différentes provinces de l'Amérique furent soumises à la domination de l'Espagne, l'exploitation des mines fut presque le seul moyen de s'enrichir qui se présenta aux aventuriers qui venaient de les conquérir. Ils négligèrent absolument toutes les provinces du continent où ils ne trouvaient pas des mines d'or ou d'argent, et se jetèrent avec avidité dans le Mexique et dans le Pérou, où l'énorme quantité de ces métaux précieux devait les récompenser de leurs efforts par une source inépuisable de richesses.

Cependant, quoique les mines fussent le principal objet de l'attention des Espagnols, et que les métaux qu'ils en tiraient formassent l'article le plus important de leur commerce, les contrées fertiles qu'ils possédaient leur fournissaient d'autres marchandises assez rares et assez précieuses pour fixer les regards.

La cochenille est une production particulière à la Nouvelle-Espagne ; on ne trouve le quinquina qu'au Pérou : l'indigo

de Guatimala est d'une qualité supérieur
à celui de toutes les autres contrées d
'Amérique. Le cacao, quoiqu'il ne soi
pas un fruit particulier aux colonies es
pagnoles, y est d'une qualité si supé
rieure, que cette marchandise est deve
nue un des objets de commerce les plu
mportans. Le tabac de Cuba, le sucre d
a Nouvelle-Espagne, et quelques autre
denrées de différentes espèces, peuven
être mises au rang des productions natu
relles d'Amérique qui enrichissaient l
commerce de l'Espagne. Les animaux do
mestiques de l'Europe, et particulière
ment les bêtes à cornes, ont multiplié
dans les Indes occidentales, avec une ra
pidité qui passe toute vraisemblance. O
ne les tue proprement que pour leur
peaux et la quantité de cuirs que les co-

étaient des marchandises trop précieuses pour qu'on en remît le monopole en des mains particulières. La couronne voulut se conserver le droit de transporter une denrée si attrayante. Pour donner plus de sûreté aux chargemens précieux envoyés en Amérique, ainsi que pour prévenir plus facilement la fraude, le commerce de l'Espagne avec ses colonies se faisait par des flottes qui ne faisaient voile qu'avec de bonnes escortes. On équipait tous les ans ces flottes, qui consistaient en deux escadres; l'une distinguée par le nom de *galions*, l'autre par celui de *flotte*. Elles partaient autrefois de Séville; mais, depuis 1720, elles faisaient voile de Cadix, dont le port a été trouvé plus commode.

Les galions, destinés à fournir Terre-Ferme, le Pérou et le Chili de presque tous les articles de luxe ou de nécessité qu'on pouvait désirer, touchaient d'abord à Carthagène et ensuite à Porto-Bello. Le premier port était le rendez-vous des négocians de Sainte-Marthe, des Caraques, du nouveau royaume de Grenade, et de plusieurs autres provinces. Le se-

cond était le grand marché du riche commerce du Pérou et du Chili. Dans la saison où l'on attendait les galions, on transportait par mer, à Panama, le produit de toutes les mines de ces deux provinces et les autres marchandises de quelque importance, d'où elles étaient portées à travers l'isthme jusqu'à Porto-Bello, en partie à dos de mulet, en partie sur la rivière de Chagre. La flotte dirigeait sa course à Véra-Cruz. Les trésors et les marchandises de la Nouvelle-Espagne et des provinces qui en dépendaient, y étaient transportées de Los-Angelès, où

gleterre et la Hollande, par la supériorité de leur marine, avaient acquis assez d'empire sur mer pour couper toute communication entre l'Espagne et ses colonies. Afin de leur fournir les commodités de la vie, sans lesquelles elles ne pouvaient exister, et en échange desquelles elles devaient faire part de leurs trésors, l'Espagne fut obligée de se départir de la rigueur ordinaire de ses maximes, au point d'ouvrir le commerce du Pérou aux Français ses alliés. Les marchands de Saint-Malo, à qui Louis XIV accorda le privilége de ce commerce lucratif, l'entreprirent avec vigueur, et fournirent le Pérou des marchandises d'Europe à un prix plus modéré et en plus grande quantité que les Espagnols n'avaient fait jusqu'alors. Tous les objets d'importation arrivaient dans toutes les provinces de l'Amérique espagnole avec une si grande abondance, que, pour peu que la communication eût duré encore, c'en était fait des exportations de l'Espagne, et les colonies cessaient de dépendre de leur métropole. On se hâta de défendre de la manière la plus forte et la plus positive,

l'admission des vaisseaux étrangers dans les ports du Chili ; et l'on employa une escadre espagnole à chasser des mers du Sud ces intrus, dont le secours n'était plus nécessaire.

Cependant l'Espagne, à la fin de la guerre, terminée par le traité d'Utrecht, avait été en vain délivrée d'un des obstacles qui gênaient son commerce ; elle en éprouvait un autre qui ne lui paraissait guère moins dangereux. Philippe v, pour engager la reine Anne à conclure une paix également désirée par la France et par l'Espagne, accorda à la Grande-

donnèrent aux négocians de la Jamaïque et des autres colonies anglaises en liaison d'affaires avec le continent espagnol, tous les renseignemens nécessaires sur les besoins constans ou accidentels des provinces intérieures, de manière que le commerce de contrebande devint plus facile et plus étendu qu'il ne l'avait jamais été. De plus, au lieu d'un vaisseau de cinq cents tonneaux, que les Anglais devaient envoyer tous les ans à Porto-Bello, ils en employaient un de plus de neuf cents, et celui-ci était accompagné de deux ou trois bâtimens plus petits, qui, amarrés dans quelque crique voisine, fournissaient clandestinement de nouvelles marchandises pour remplacer celles qui étaient vendues. Les inspecteurs de la foire et les officiers de la douane, gagnés par des présens considérables, facilitaient la fraude, de sorte que presque tout le commerce de l'Amérique espagnole passait dans des mains étrangères. Les galions et la flotte elle-même ne servaient presque plus qu'à apporter en Europe les revenus du Roi, formés du quint des mines.

L'Espagne, pour mettre un terme à des usurpations si funestes à ses intérêts, arma des vaisseaux *garde-côtes*, qui, se portant dans les parages les plus fréquentés par les interlopes, en eurent bientôt diminué le nombre. Cependant les Anglais, qui, par la facilité avec laquelle ils exerçaient ce commerce, avaient fini par le regarder comme légitime, adressèrent à leur gouvernement des réclamations et des plaintes qui, justifiées ensuite par des actes de violence inexcusables de la part des capitaines des garde-côtes espagnols, engagèrent l'Angleterre

du commerce de l'Amérique. Ces vaisseaux étaient expédiés par des marchands de Séville et de Cadix, dans l'intervalle des saisons fixées pour le départ des galions et de la flotte; mais il leur fallait une permission du conseil des Indes, qui s'achetait chèrement. Bientôt le nombre des vaisseaux de registre augmenta tellement, que les galions, après avoir été employés pendant plus de deux siècles, furent définitivement supprimés en 1748. Quelques années après (1765), Charles III ouvrit à tous ses sujets en Espagne le commerce des îles du Vent, Cuba, Hispaniola, Porto-Rico, la Marguerite et la Trinité, ne les astreignant, sans autre formalité, qu'à un simple acquit de la douane du lieu d'où ils partiraient, et ne leur imposant qu'un droit de six pour cent à la sortie d'Espagne; il leur laissa le choix du port où ils croiraient, à leur retour, trouver la vente la plus avantageuse de leur cargaison, en payant les droits ordinaires : cette mesure fut bientôt après étendue à la Louisiane et aux provinces de Yucatan et de Campêche.

La sagesse de cette innovation se ma-

nifesta promptement par ses effets, et le commerce de l'Espagne avec ses colonies devint, en peu d'années, plus florissant qu'il ne l'avait jamais été.

Avant de finir ce tableau du commerce de l'Espagne en Amérique, il est nécessaire de parler d'une de ses branches qui, quoique détachée, était de quelqu'importance. Philippe II, dès le commencement de son règne, forma le projet de fonder une colonie dans les îles Philippines, qu'on avait négligées depuis leur découverte, et il y envoya un armement de la Nouvelle-Espagne. On choisit Manille,

lurent enfin une forme régulière. Tous les ans il partait d'Acapulco un ou deux vaisseaux qui pouvaient porter jusqu'à 500,000 pesos d'argent, mais qui avaient rarement à bord d'autres objets de quelque valeur. Ils rapportaient en échange des épices, des drogues, des porcelaines de la Chine et du Japon, des toiles de coton et d'autres toiles des Indes, des mousselines, des soieries et tous les divers objets précieux que l'Orient produit ou qu'il doit à l'industrie de ses habitans. Pendant long-temps le Pérou eut part à ce commerce, mais à la fin les Péruviens en ont été exclus par les édits les plus rigoureux, et toutes les marchandises de l'Orient furent réservées pour la consommation de la Nouvelle-Espagne.

CHAPITRE IV.

État des colonies espagnoles du continent, en 1810. — Les provinces de Terre-Ferme, La Plata, Chili, Pérou, Mexique, Guatimala se rendent indépendantes de l'Espagne, et se constituent en république.

1810. Depuis long-temps les colonies espagnoles de l'Amérique jouissaient d'une profonde tranquillité. Plusieurs attaques dirigées contre elles, à différentes époques, par les Anglais, leur avaient bien causé

les gouverner, faisaient naître depuis plusieurs années des idées d'indépendance qui fermentaient de toutes parts. Le Gouvernement espagnol en était bien instruit, mais son manque d'énergie le portait à dissimuler un mouvement qu'il ne se sentait pas capable de réprimer. Il fallait une occasion favorable pour lever l'étendard de la révolte, la situation précaire de l'Espagne en 1810 la fournit aux colons américains.

Immédiatement après l'entrée des armées françaises dans l'Andalousie, et la dispersion de la junte centrale d'Aranjuez, il se manifesta une grande fermentation dans toute l'Amérique espagnole. Un parti attaché à la cause de l'ancienne maison régnante accusait les autorités constituées d'être secrètement portées pour le nouveau roi ; un autre parti désirait rendre les colonies indépendantes. Tous les deux réclamaient le libre commerce avec les nations étrangères, afin que les colonies qui ne trouvaient plus de débouchés suffisans dans la mère-patrie pussent se défaire de leurs marchandises. Unis sous ce point de vue, tous les Espa-

le révoqua le 27 juin de la m

Cette démarche équivoqu
ressentimens des colons, et
audace. Les amis de l'ind
sous le masque de l'intérêt c
soufflaient de toutes parts le
tement contre les vice-rois et
neurs, qui passaient pour ad
junte, et qui perdaient suc
toute popularité. Les partisan
de Cadix ne voulaient qu
provinciales; les républicains
à ce but en apparence, bie
faire une seconde révolutio
mêmes juntes. Telle était
générale des esprits; mais le
d'autres circonstances appo

TERRE-FERME.

A Caracas, une junte provinciale établie le 19 avril 1810, gouvernait au nom de Ferdinand, mais méconnaissait l'autorité de la junte de Cadix. Celle-ci, irritée, déclara les gouvernans de Caracas traîtres à la patrie, et les ports de cette province en état de blocus. Un homme de loi nommé Cortavarria fut envoyé pour exécuter ce décret; il fixa prudemment sa résidence à Porto-Rico, d'où il lançait des arrêtés et des proclamations contre les gouvernans de Caracas, qui répondaient de même. Cependant l'homme de loi réussit à armer quelques corsaires qui firent peu de mal aux habitans de Caracas, mais qui, avec les injurieuses déclamations de Cortavarria, contribuèrent à exaspérer l'esprit de ce peuple. Enfin, le 2 mars, un congrès général s'assembla 1811.
à Caracas, et commença par proclamer sa fidélité à la monarchie espagnole, mais en déclarant qu'elle était entièrement indépendante de la junte de Cadix. Les républicains répandirent peu-à-peu leurs

principes, et, dans l'espace de quatre mois, ils parvinrent à gagner la majorité dans le congrès, qui, le 5 juillet, sous les auspices de Miranda, se déclara indépendant de la couronne d'Espagne, et forma la république fédérée de Venezuela. Les individus contraires à ce nouveau système se réunirent à Valencia et dans d'autres villes de l'intérieur, d'où ils se préparèrent à faire la guerre au parti républicain.

Dans la Nouvelle-Grenade, les mêmes causes de mécontentement amenèrent des effets semblables. Le vice-roi, homme très-rusé, fit semblant de céder, accorda

gitime, et la province de la Nouvelle-Grenade indépendante, sous le titre de *royaume de Condinamarca*, ancien nom du pays; le parti aristocratique, composé des principaux habitans, ayant jugé prudent de conserver une ombre de roi. Les républicains appuyés par ceux de Caracas commencèrent alors à faire une tentative pour établir une république pure et simple.

Miranda, qui, dans les mouvemens dont la ville de Caracas avait été le centre, lors de la déclaration de l'indépendance, avait montré beaucoup d'énergie à la tête des républicains, ayant réuni environ cinq mille hommes, marcha contre Valencia. La ville, défendue par un grand nombre d'Européens, fit une longue résistance, mais fut enfin obligée de capituler, et les républicains y entrèrent en vainqueurs. Simon Bolivar, dont le nom est devenu si célèbre, comme libérateur de sa patrie, se distingua au siége de cette ville, et fut un de ceux qui contribuèrent le plus puissamment à sa reddition.

Cependant l'esprit d'indépendance faisait de rapides progrès; les provinces de

Carthagène et de Truxillo s'étaient réunies à la confédération, et des proclamations, répandues avec profusion, invitaient toutes les villes à secouer le joug de la métropole. La plus grande union régnait entre les provinces qui avaient accédé à la confédération, et la vigilance du gouvernement maintenait la tranquillité partout, malgré les tentatives de ceux qui avaient intérêt à renverser l'ordre établi. A la vérité les provinces du Coro, de Sainte-Marthe et de la Guyana, avaient refusé de se soumettre au nouvel ordre de choses; mais la république de Vene-

fice de la liberté. Dans une circonstance si critique, il pensa que la puissance, plus concentrée, deviendrait plus active; et confiant les destinées de la république au général Miranda, le 26 avril, il le nomma dictateur, avec les pouvoirs les plus étendus. Le danger devenait de plus en plus menaçant; les troupes de la république étaient pressées de toutes parts. Miranda, à la tête de son corps d'armée, désespérant de pouvoir soutenir plus longtemps les efforts des ennemis, demanda un armistice au général Monteverde, qui commandait l'armée royale. Un accommodement suivit bientôt, et Miranda, déposant les armes avec ses compagnons, se soumit aux ennemis; mais ceux-ci, violant leurs promesses, ne tardèrent pas à le mettre en jugement, et cet homme, qui s'était annoncé comme le soutien de la cause de l'indépendance, exhiba, pour sa défense, une commission du gouvernement anglais, préférant la honte de se déclarer l'agent secret d'une puissance étrangère, à la mort glorieuse qui l'attendait comme défenseur des droits de sa patrie. Ce traître, mis en

liberté, partit pour Porto-Rico, d'où il se rendit en Espagne auprès de la régence, abandonnant pour jamais le sol de la liberté, qu'il avait trop long-temps souillé de sa présence.

1813. L'armée royale, par suite de la trahison de Miranda, se trouvait maîtresse de Caracas, de Varinas, de Cumana, de Barcelone et de Porto-Cabello. Malgré l'échec qu'ils venaient d'éprouver, les indépendans ne perdirent pas courage. L'armée de Santa-Fé, forte de douze mille hommes, profitant de l'éloignement du général Monteverde, s'empara du Coro

nouveaux renforts qu'il devait recevoir de la Havane. Malheureusement de si grands avantages étaient plus que compensés par les pertes qu'éprouvaient les indépendans dans la Nouvelle-Grenade et le Popayan.

Le général insurgé, don Antonio de 1814.
Nareno, qui commandait l'armée du midi, voulant couvrir Popayan, menacée par les royalistes, avait pris position à quelque distance de cette ville. Moralès, dont les forces étaient bien supérieures, serra de si près les troupes indépendantes, que Nareno, se voyant forcé d'en venir aux mains, livra une bataille qu'il évitait depuis long-temps; son armée fut taillée en pièces, perdit toute son artillerie, et lui-même fut fait prisonnier. La ville, privée de défenseurs, fut obligée de capituler. Bientôt, poursuivant ses avantages, Moralès marcha sur Santa-Fé, et rétablit l'autorité du roi dans la Nouvelle-Grenade, excepté pourtant dans la capitale.

Les affaires n'étaient pas en meilleur 1815.
état dans le Venezuéla. Les royalistes ayant reçu des renforts, avaient repris l'offensive. Valencia était prise; de san-

glans combats se livraient chaque jour avec un acharnement sans exemple, et les indépendans, mal armés et manquant de munitions, avaient souvent du désavantage. La guerre civile continuait cependant avec fureur; tous ceux qui étaient pris les armes à la main, par le parti contraire, étaient aussitôt mis à mort, et le détail des cruautés qui se commettaient de part et d'autre fait frémir d'horreur.

La flotte qui avait apporté dix mille hommes d'Europe, sous les ordres de Morillo, se tenait à l'ancre à quelques lieues de Carthagène, et bloquait le port

de munitions, fussent parvenus à pénétrer dans le port, cependant la ville ne pouvait pas encore tenir long-temps; lorsque, le 6 décembre, les habitans révoltés déclarèrent au général Bermudez, commandant de la ville, qu'ils préféraient courir le danger d'être fusillés par les Espagnols plutôt que de périr par la faim. Bermudez, ne pouvant conserver Carthagène, prit les précautions nécessaires pour sauver ceux qui avaient tout à redouter de la fureur des Espagnols. Ayant fait enclouer les canons, il évacua secrètement les deux forts pendant la nuit; et le 7, embarquant tout son monde sur onze schooners qui étaient dans le port, il parvint à tromper la vigilance des bâtimens qui en bloquaient l'entrée, et à mettre en sûreté ceux qui l'avaient suivi.

La reddition de Carthagène, seule place forte qui restait aux insurgés, fut pour eux un coup d'autant plus funeste, qu'il les privait d'un point central d'où ils pouvaient diriger leurs opérations. De ce moment ils agirent sans accord, se joignant aux différens chefs qui leur plai-

saient davantage, et chaque commandant se conduisant selon les circonstances. Le général Bolivar, l'ame du parti patriote, se sauva, avec ses aides-de-camp et plusieurs officiers, à la Jamaïque. Quand sa fuite fut connue, les royalistes envoyèrent un vaisseau à sa poursuite, et promirent une récompense de 50,000 dollars à celui qui le tuerait. Un de ses domestiques, nègre, tenté par l'appas d'une somme si considérable, assassina un de ses aides-de-camp à sa place par erreur. C'était pour la troisième fois que l'on attentait à la vie de Bolivar de la part des Es-

sur ceux, non-seulement qui avaient pris le parti des indépendans, mais même sur les personnes qui étaient soupçonnées de leur être favorables. Tant de cruauté, loin d'être utile à sa cause, anima tellement les esprits, qu'à l'approche de ses détachemens, les habitans brûlaient eux-mêmes leurs maisons et s'enfuyaient dans les montagnes. Bientôt la famine et les maladies firent de si grands ravages dans ses troupes, qu'il se vit contraint de les renfermer dans les villes dont il était maître.

L'armée indépendante, quoique battue près de Santa-Fé, était loin d'avoir perdu courage. Recrutée de ceux qui avaient éprouvé les vexations sans nombre des troupes espagnoles, elle attaquait les détachemens de Morillo, harcelait sans cesse son armée, et bientôt elle le força à se retirer dans le Venezuéla, où il établit son quartier-général à Ocana.

Avant de sortir de Carthagène, Morillo, qui sentait de quelle utilité serait pour son parti la possession de l'île de la Marguerite, qui avait depuis long-temps déclaré son indépendance, mais dont plusieurs places

triote de l'île, s'avança à la tête c
indépendantes, et battit com
l'expédition espagnole, qui lai
cinq cents morts sur le champ c

Pendant ce temps, Bolivar a
dans l'île d'Haïti les restes de
dispersés par la chute de Carth
braves républicains, embarque
cadre de l'amiral indépendant I
maient une expédition bien cap
ter avec avantage contre les re
les royalistes avaient reçus d'Es
la Havane. Plusieurs bâtimens
qui bloquaient l'île Marguerite,
bés au pouvoir de la flotte de B
tèrent à trente-cinq le nombre
de guerre qui devaient effectue

au fil de l'épée. Bientôt la ville de l'Assomption, capitale de l'île, fut évacuée par la garnison espagnole, et Bolivar, se trouvant maître de tous les points fortifiés de la Marguerite, proclama de nouveau l'indépendance du pays, et se prépara à partir pour le continent.

L'escadre ayant mis à la voile le 25 de mai, alla jeter l'ancre devant la haute batterie de Santa-Rosa à Carupano. Le lendemain Bolivar fit sommer la ville de se rendre, et, sur la réponse négative du commandant, il fit débarquer les troupes sous les ordres du major général Marino. Après une attaque très-vive par terre et par mer, la ville se rendit, et l'ennemi se trouva obligé de se retirer, abandonnant toute la ligne de Cariaco à Guiria. Quelques jours après, cette dernière ville tomba également entre les mains des indépendans. Bolivar, poursuivant ses avantages, s'avança dans le pays, et bientôt Valencia, Maracaya et plusieurs autres villes furent en son pouvoir. Par suite de ses succès, l'armée patriote, forte de cinq mille quatre cents combattans, marchait sur Caracas, tandis que deux mille

insurgés s'avançaient sur cette place par un autre côté. Tout semblait favoriser la cause de l'indépendance, lorsqu'une mesure prématurée, prise par Bolivar, ruina toutes ses espérances et le força d'abandonner pour quelque temps une patrie qui méconnaissait ses ordres.

En entrant dans la province de Caracas, Bolivar, dans l'intention de grossir son armée et d'écraser plus facilement le parti royaliste, avait répandu une proclamation, dans laquelle il promettait la liberté à tous les noirs des habitations qui viendraient joindre ses drapeaux. Les co-

temps la cause des indépendans, prit le commandement des restes de l'armée battue, et tenta de pénétrer de force dans les plaines. Il y eut à combattre un petit corps de troupes royalistes qu'il enfonça facilement; mais le major Quero qui les commandait, ayant reçu du renfort, suivit Mac-Gregor, le força au combat, et, dans une action très-vive, lui fit éprouver de grandes pertes; cependant l'inondation du pays ayant empêché le major Quero de poursuivre plus long-temps les insurgés, ils opérèrent leur jonction sur les derrières de Caracas.

Les troupes indépendantes, faute d'armes et de munitions convenables, obligées de soutenir une guerre de partisans, ne pouvaient faire que des coups de mains, sans jamais avoir d'affaires décisives. L'amiral Brion venait de débarquer sur la côte de Paragua une grande quantité d'armes et de munitions de toute espèce. Les indépendans, mieux armés et en plus grand nombre, firent alors les opérations nécessaires pour se concentrer et attaquer l'avant-garde royale aux ordres du général Lopez, qui couvrait Barcelonne. Le 19

fut dispersé. Lopez, se trouv
d'état de couvrir Barcelonne
habitans de cette ville, et se
che pour rejoindre le général
de Cumana; la ville fut en
évacuée par les habitans r
tomba bientôt au pouvoi
queur.

A la suite de cet avantag
raux Mac-Gregor, Piar, Bern
rino marchèrent sur l'armée
mandée par Moralès, qui s'
pour dégager Cumana. Aprè
très-long et très-obstiné, l
furent défaits, perdirent le
leur artillerie, et laissèrent un
bre de prisonniers entre les m
nemis. Les vain-

Morillo, dans l'intention de couvrir Caracas, menacé par des forces supérieures, s'avança vers cette ville à la tête d'une armée de cinq mille hommes. A peine avait-il quitté la Nouvelle-Grenade, que le pays, devenu libre par l'absence des troupes royales, proclama de nouveau son indépendance.

Cependant les généraux indépendans, peu d'accord sur le plan de campagne qu'ils devaient suivre, et sentant que les talens connus du général Bolivar leur seraient d'un grand secours dans la grande œuvre de la délivrance de leur patrie, envoyèrent au Port-au-Prince, où il se trouvait, un vaisseau pour l'inviter à venir se mettre à leur tête, et reprendre le commandement général. Bolivar, animé par le désir d'être utile à ses compatriotes, n'hésita pas, et reprit une autorité qu'il n'avait quittée que pour éviter une guerre civile. Aussitôt il rassembla des troupes, acheta une grande quantité de fusils et d'armes de toute espèce, et arriva à l'île de la Marguerite vers la fin de décembre, sur l'escadre de l'amiral Brion. De là, faisant voile pour le con-

il fut reçu à Barcelonne avec le
rand enthousiasme.
peine le général Bolivar se vit-il de
eau à la tête des forces militaires
enezuéla, qu'il invita, par une pro-
nation, les habitans à nommer des
utés pour former un congrès qu'il
voqua dans l'île de la Marguerite,
nt toutes les places fortes étaient au
uvoir des insurgés.

Pendant ce temps, il pressait, avec
oute l'activité de son caractère, les
préparatifs d'une guerre dont le résul-
tat définitif devait être ou la liberté
ou l'asservissement total de sa patri
Après plusieurs combats, dans lesque
les indépendans eurent presque toujo
l'avantage, l'armée espagnole sous
illo se trouva tellem
plus qu

sous la présidence du général Marino, en l'absence de Bolivar. On rétablit le gouvernement fédéral et la constitution que les provinces-unies du Venezuéla s'étaient donnés quand elles déclarèrent la première fois leur indépendance : on nomma un pouvoir exécutif, dont le général Bolivar et don Fernando Toro furent déclarés les chefs, et on confirma le décret de Bolivar, par lequel, la campagne précédente, il avait proclamé la liberté des esclaves, et établi des peines contre ceux qui le violeraient.

D'après les avantages que les indépendans avaient remportés sur les royalistes, il semblait que la cause de la liberté, marchant de succès en succès, allait atteindre le but désiré, l'expulsion des Espagnols de toute la province de Terre-Ferme, lorsque la mésintelligence qui éclata entre les chefs patriotes, et les renforts que Morillo reçut de la métropole, vinrent retarder son triomphe; mais quoique l'armée, divisée elle-même par les dissensions qui agitaient ses chefs, ne pût agir en corps et avec ensemble, cependant la guerre d'escar-

mouche continuait toujours, et chaque ville, chaque village proclamait son indépendance aussitôt qu'il cessait d'être comprimé par la présence des troupes
1818. royales. Celles-ci, par suite des succès des indépendans, avaient été obligées d'évacuer la Nouvelle-Grenade, ne conservant qu'une faible garnison dans la capitale. Les habitans, qui depuis longtemps désiraient faire partie intégrante de la république de Venezuéla, envoyèrent des députés au congrès de cet état pour demander la réunion des deux pays. Cette assemblée, après avoir délibéré sur

porté, Bolivar, en qualité de président, prit la parole au nom de l'assemblée, et prononça un discours dont voici un fragment; il respire le patriotisme le plus pur :

« La réunion de la Nouvelle-Grenade « et du Venezuéla en un seul état a été « le vœu uniforme de tous les habitans « et du gouvernement des deux républi- « ques. Le sort de la guerre a formé cette « fusion que tous les Colombiens dési- « raient au fond du cœur; nous sommes « réunis de fait : ce peuple de frères vous « a confié ses intérêts, ses droits, ses des- « tinées. Lorsque je considère la réunion « de cette immense contrée, mon âme « s'élève à la hauteur qu'exige la pers- « pective de ce tableau colossal; mon « imagination s'élance dans l'avenir : je « vois la splendeur de ces vastes régions, « qui ont reçu de nous une existence nou- « velle; c'est ici que sera le centre de « l'univers, au milieu de ces océans que « la nature semblait avoir séparés, et « que notre patrie rapproche l'un de « l'autre par de longs et vastes canaux.

« *Oui, notre* patrie deviendra l'entre-

« pôt, le point de réunion et de départ
« du commerce universel de la famille
« humaine; elle enverra dans toutes les
« parties du globe ces riches métaux que
« recèlent nos montagnes d'or et d'ar-
« gent; ces plantes divines qui rendent
« la vie et la santé aux habitans de l'an-
« cien univers; elle communiquera des
« secrets inestimables aux savans, éton-
« nés d'apprendre que la masse de nos
« lumières est plus grande que celle des
« richesses dont le ciel nous a comblés.
« Je la vois, cette patrie adorée, assise
« sur le trône de la liberté; le sceptre

les capitales de ces départemens sont Caracas, Quito et Santa-Fé de Bogota; et que le congrès général s'assemblerait le 1er janvier 1821 dans la ville de Rosario Cucuta, sa convocation devant être annoncée par le président de la république le 1er janvier 1820.

Cependant il restait encore sur le terri- 1820.
toire de la république deux armées espagnoles, l'une sur les côtes de la Mer des Caraïbes, et l'autre vers la Mer Pacifique, dans la province de Quito. La première, commandée par La Torre, successeur de Morillo, qui était passé en Espagne, fut bientôt détruite par Bolivar, à la tête de la brave armée républicaine, à l'exception de quelques centaines d'hommes qui se jetèrent dans Porto-Cabello. L'autre ne tarda pas à éprouver le même sort. L'infatigable Bolivar se transporta avec rapidité dans la Nouvelle-Grenade, joignit les Espagnols, les battit complètement, fit mettre bas les armes à ceux que le fer avait épargnés, et entra dans Quito, Riobamba et Cuença, seules villes de ce côté qui fussent entre les mains des troupes royales. Le général en chef des

Espagnols, Cruz-Murgeon, perdit la vie dans la bataille.

1821. Les communications, souvent interrompues par les armées belligérantes, avaient empêché la réunion des membres du congrès dans la ville de Cuença, à l'époque fixée par Bolivar. Celui-ci sentant l'urgence de la convocation de cette illustre assemblée, qui devait établir la république sur des bases solides, nomma, le 4 avril, le brigadier général Antonio Marino vice-président de la république, avec l'ordre spécial d'installer le congrès et de lever tous les obstacles qui pourraient

sanctionnée par leur suffrage. Sa promulgation se fit à Caracas, le 1er janvier, 1822. peu de jours après la dissolution du congrès, qui avait terminé ses séances le 14 octobre 1821. Voici une légère notice sur cette constitution, qui est à peu près fondée sur les mêmes bases que celle des États-Unis.

Le pouvoir exécutif est entre les mains du président assisté d'un vice-président, et les lois émanent du sénat et de la chambre des représentans ou du congrès. Bolivar est nommé président et le général Santander vice-président.

On a aboli l'esclavage, en déclarant libres les enfans d'esclaves nés après la promulgation de la constitution, et l'on a trouvé le moyen d'émanciper graduellement la génération actuelle, en mettant de côté un fonds pour le rachat de sa liberté.

On a détruit tout vestige de l'inquisition dans le pays, et la constitution ne contient aucune exclusion ou restriction quelconque, au sujet des croyances religieuses.

Quant à la liberté de la presse, il est

permis à tout homme de publier ses pensées; mais on est responsable de l'abus de ce droit.

Les succès des armées patriotes sous les ordres de Bolivar allaient toujours croissans, et les troupes royales, battues de tous côtés, étaient forcées de se retirer dans les places fortes qu'elles possédaient encore. Panama venait de déclarer son indépendance. La province de Popayan suivit bientôt son exemple. Gabriel-Torrès, enfermé dans Carthagène, capitula, le 1er octobre, et fut transporté, avec ses troupes, à l'île de Cuba. Toute

juste titre, le *Libérateur de l'Amérique*. L'agriculture, l'industrie et les sciences y sont en honneur. Sous un gouvernement libre, elle justifiera dans peu les prédictions de son illustre président.

VICE-ROYAUTÉ DE LA PLATA.

Tout était favorable à une révolution 1810.
dans l'Amérique méridionale; aussi, dès que la proclamation d'indépendance de Caracas fut connue à Buénos-Ayres, la fermentation devint extrême, et tout le monde, les militaires mêmes, se montrèrent partisans de l'indépendance. On se rendit chez le vice-roi, qui, se voyant abandonné par l'armée, fut obligé de céder, et de remettre son autorité entre les mains du peuple. On nomma aussitôt une junte de sept membres, et la présidence fut confiée à don Cornulio Saavédra, homme très-populaire, et colonel d'un régiment composé de natifs de Buénos-Ayres, appelé corps des Patricios. Bientôt après, un corps de mille hommes fut levé pour contribuer au maintien de la tranquillité tant intérieure qu'extérieure.

de reconnaître la nouvelle junt
gré plusieurs révoltes qui s'étaie
dans son sein, elle continuait à
dèle à la métropole.

Toute la province de la Plat
coué le joug de l'Espagne; la
de Cordoue résistait encore : l
Buénos-Ayres fit marcher d
contre elle, pour la forcer à se
au nouvel ordre de choses. Le
s'emparèrent de la ville, sans
sistance. Son gouverneur, ai
général Liniers qui y comm
quelques-uns de ses adhérens,
dans l'intérieur, mais furent p
pris et envoyés comme prison
capitale. La junte instruisit leur

de laquelle toute cette partie de la vice-royauté reconnut l'autorité de la junte. 27 nov.
On détacha aussitôt six cents hommes vers la Paz. Le gouverneur, qui avait voulu faire quelque resistance, fut obligé de prendre la fuite, et le *cabildo* (municipalité) de la Paz reconnut la junte et envoya une députation à Potosi.

Pendant ce temps, une expédition partie de Buénos-Ayres marchait vers le Paraguay, sous les ordres de don Manuel Belgrano, pour engager le peuple de ce pays à proclamer son indépendance et à faire partie de l'union des provinces de la Plata; mais, battue par les Paraguayens, elle fut obligée de rétrograder.

Le vice-roi de la Plata, don Clavier de 1811.
Elio, était à Monte-Vidéo avec toutes les forces espagnoles, menaçant d'employer les armes pour soumettre les indépendans; il avait même fait paraître 20 mars.
une déclaration de guerre en forme contre Buénos-Ayres et ses dépendances, lorsqu'une insurrection générale, à l'est du Rio de la Plata, contre Monte-Vidéo, vint paralyser ses moyens, en réduisant sa puissance à la possession de la ville et

d'une quarantaine de lieues de pays envi-
ronnans. Bientôt la désertion se mit dans
son armée, et plusieurs officiers distingués
l'abandonnèrent.

La junte de Buénos-Ayres, pendant le
danger imminent qui la menaçait, avai
fait une levée d'hommes depuis seize a
jusqu'à quarante-cinq; le général Be
grano, qui, au retour de son expéditi
du Paraguay, avait complété son co
d'armée, se dirigeait sur Monte-Vi
pour en faire le siége, et quatorze
hommes, embarqués sur la flotte d
dépendans, n'attendaient qu'un ve
vorable pour aller renforcer l'arm
blocus, lorsque les forces navales d
te-Vidéo parurent devant Buénos
rées à le bombarder. En eff
illet, quelques

Enfin, les parties belligérantes reconnaissant que la guerre qu'elles se faisaient était, en ce qui regardait leurs finances respectives, inutile dans ses effets et désastreuse dans ses conséquences, résolurent de s'entendre, pour terminer leurs différends; mais, quelques points, sur lesquels on ne put être d'accord, firent rompre les négociations, et les deux villes restèrent en état d'hostilité.

Cependant Élio, qui craignait l'esprit d'indépendance répandu à Monte-Vidéo, et les forces de Buénos-Ayres, avait demandé du secours aux Portugais du Brésil; le général don Diégo de Souza s'était avancé à la tête de huit mille hommes, et paraissait devoir combiner ses mouvemens avec les forces de Monte-Vidéo et celles de Goyeneche, général espagnol du Bas-Pérou, qui s'approchait de Buénos-Ayres. Les troupes portugaises s'étaient arrêtées à Maldonado; l'armée indépendante, pour ne pas se trouver entre deux feux, avait effectué sa retraite sur le village de Saint-Joseph, et tout semblait présager une action décisive, lorsque le général Élio fut rappelé par la junte de Cadix.

se joindre
été coupé
ée d'indé-
de la pro-
ée des Co-
emparée du
eurs actions
elles Goye-
é de grandes
ors d'état de

igas, républi-
e la portion de
de la Plata,
à la tête des-
ttaquer les Por-
nte-Vidéo. Plu-
ient déjà eu lieu
nises, et Artigas
nge.
ses étaient en cet
tale, des troubles
es provinces occi-
ant perdu la plus
autorité, et l'anar-
nsieurs districts qui
utrefois, le *cabildo*

avait ordonné sa dissolution, et en avait établi une nouvelle, qui n'était composée que de quatre personnes. Cordoue ne reconnaissait plus l'autorité de la capitale, et avait pris la résolution d'avoir son gouvernement particulier. Le corps des *Patricios*, qui auparavant faisait la principale force des indépendans, venait d'être dissout après avoir soutenu, le 7 décembre, un sanglant combat contre les milices de la ville. Le *cabildo*, qui avait fait nommer la nouvelle junte, voulait s'immiscer dans la conduite du gouvernement. On aurait pu croire que tant d'élémens de discorde devaient entraîner la ruine du parti de l'indépendance; mais le véritable amour de la patrie triomphe de toutes les difficultés.

Les projets ambitieux des Portugais, 1812.
en s'avançant au secours de Monte-Vidéo, n'étaient plus un mystère. Tout le monde connaissait les prétentions de la cour de Lisbonne à tout le pays situé à l'est et au nord de la rivière de la Plata, afin de donner de nouvelles limites à l'empire occidental de la maison de Bragance. *La junte de Buénos-Ayres* ayant envoyé

des commissaires auprès d'Artigas, afin de s'entendre avec lui à ce sujet, fit partir pour Rio Janéiro des députés qui devaient demander à la cour du Brésil qu'elle fît retirer ses troupes du territoire de la Plata, la menaçant d'une guerre en cas de refus. Le prince du Brésil, occupé alors d'autres intérêts, et ne voulant pas s'attirer sur les bras toutes les forces réunies de la Plata, donna des ordres en conséquence, et les troupes portugaises effectuèrent leur retraite sur le territoire Brésilien.

Pendant ces négociations, le général

devait avoir lieu le 9 juillet à deux heures du matin. Un des conjurés s'ouvrit imprudemment en présence d'un esclave, qui, obéissant à un sentiment d'humanité, fit part de ce qu'il avait entendu à une personne en qui il avait confiance, et de cette manière le gouvernement en fut instruit. Trois des conspirateurs furent d'abord fusillés et exposés aux regards du public; le traître Alzaga, chef de la conspiration, dès qu'il apprit cette nouvelle, tenta de s'échapper, mais ne tarda pas à tomber entre les mains de la justice, qui lui fit supporter la peine due à ses crimes. Le peuple courut aux armes, arrêta les criminels; et, avec une modération qui lui fait beaucoup d'honneur, les mit sous la main de la justice sans commettre aucun excès contre les personnes ou les propriétés des Espagnols européens.

Cependant, la situation périlleuse de l'armée du Pérou agitait les esprits, et tenait les citoyens de toutes les classes dans un état d'inquiétude pénible, lorsque le 5 octobre on reçut la nouvelle que l'armée, sous les ordres du général Bel-

suite de cette défaite, le g
1813. Goyeneche fut obligé de se
d'où, ayant demandé s
vice-roi de Lima, il l'obtin

La junte, débarrassée
dangereux, s'occupa auss
de délivrer Monte-Vidéo
des Espagnols. Les trou
avaient éprouvé plusieurs
férentes sorties faites par
avait reçu des renforts
division qui régnait parm
lisait tous les moyens d'a
fut réorganisée sur un
plusieurs régimens de mi
voyés, et l'amiral Brown
gine, reçut le command

et enduré la famine la plus affreuse, la ville, privée de l'espoir de recevoir des secours ni de l'intérieur du pays, ni de l'Europe, entra en négociation et se rendit le 20 juin. Plus de six mille fusils, environ six cents pièces de canon de tous calibres et un immense dépôt de munitions de toute espèce furent le résultat de cette prise, qui assure à jamais l'indépendance de cette partie de l'Amérique méridionale, puisqu'elle prive la métropole de la dernière place forte où elle pouvait débarquer et rafraîchir ses troupes venant d'Europe pour une expédition si importante.

Le gouvernement de Buénos-Ayres voulant reconnaître, dans une occasion aussi mémorable, les services qu'il devait à l'habileté de l'amiral Brown, lui fit don de 100,000 piastres, et honora son épouse d'un collier de 15,000 piastres. Bientôt après, la flotte, devenue moins utile à Buénos-Ayres par la chute de Monte-Vidéo, fit voile pour la Mer Pacifique, avec ordre de croiser sur les côtes du Chili et du Pérou, et de faciliter les opérations ultérieures qui devaient dé-

livrer ces pays de la domination espagnole.

1815. Sur ces entrefaites, on reçut à Buénos-Ayres la nouvelle que le roi Ferdinand, résolu de faire reconnaître son autorité dans l'Amérique, préparait à Cadix une expédition formidable. Loin d'être abattu ou intimidé par des préparatifs qui paraissaient spécialement destinés contre les provinces de la Plata, le gouvernement prit les mesures les plus énergiques pour faire face à l'ennemi, s'il avait la témérité de débarquer sur le sol de la liberté. Une levée en masse fut aussitôt

où l'on devait établir un dépôt militaire dans le cas où la retraite sur ce point deviendrait nécessaire ; et les citoyens, enflammés de l'amour de l'indépendance, étaient déterminés à tous les sacrifices, plutôt que de se soumettre à aucune armée européenne qui serait descendue sur leurs rivages.

Tous ces préparatifs étant terminés, afin de donner plus d'ensemble et de force aux opérations, plus de consistance à l'union des différentes provinces de la Plata, on forma le projet de réunir un congrès national, et des lettres de convocation furent envoyées dans les villes principales.

Le congrès s'étant réuni à Tucuman, 1816.
dans les premiers jours du mois de mars, s'occupa d'abord de la nomination du chef suprême du gouvernement de Buénos-Ayres, et son choix tomba sur le général Puyrredon, connu par sa prudence et son énergie, et dont le dévouement à la cause nationale avait jusqu'alors paru sincère. Le 9 juillet, le congrès ayant déclaré que les provinces de Rio de la Plata formaient un gouvernement libre et indé-

suls qui se trouv...
le lendemain, on la procla...
ville, au milieu des démonstration
plus bruyantes de la joie la plus
Quelque temps après, le congrès déc
qu'à l'avenir il tiendrait ses séances
la ville de Buénos-Ayres, afin de con
trer davantage le pouvoir et de mett
gouvernement à même d'agir sans d
dans tous les cas d'urgence. Cette mes
qui paraissait prise dans des vues d
gesse, mécontenta cependant bea
les autres provinces, qui, toutes
tendaient posséder dans leur sein la
sentation nationale.

Le gouvernement de Buénos-
au milieu des immenses prépar
l'offense qu'il faisait, ne pensait

tème défensif, contre toute attaque étrangère sur le territoire de la Plata. Les ministres portugais paraissant difficiles à persuader, les deux commissaires mirent en avant les propositions qu'ils étaient chargés de faire, et qui consistaient à fournir à S. M. T. F. les moyens de prendre possession de Monte-Vidéo, et d'incorporer à ses domaines cette place importante et une assez grande étendue de pays aux environs. Une fois Monte-Vidéo occupé par les troupes portugaises, il serait impossible, dirent les commissaires, de remonter le fleuve, ni de s'établir en aucun point des provinces qu'il arrose; et si les ennemis éprouvaient, sur la rive gauche comme sur la rive droite, une forte résistance, ils renonceraient, sans doute, bientôt à leur projet.

Les commissaires assurèrent que les habitans de la rive droite se faisaient forts d'empêcher que leur territoire ne fût entamé, et firent entrevoir que si S. M. T. F. voulait épouser la cause de Buénos-Ayres, *elle acquerrait des droits certains à la reconnaissance des provinces unies, et que dans un temps peu éloigné peut-être,*

projet que Puyrredon avait
cour du Brésil, lorsqu'il fut nom
teur suprême de Buénos-Ayres,
former cette république en une m
constitutionnelle, à la tête de l
désirait placer un prince de la m
Bragance. Enfin, les agens de P
firent de telle sorte, qu'ils ame
gouvernement du Bresil à con
celui de Buénos-Ayres un traité
vertu duquel, *huit jours après*
des deux princesses de Portugal
épouser le roi Ferdinand et son
armée portugaise fut envoyée
1817. Vidéo, dont elle s'empara le
malgré les efforts d'Artigas,
pour arrêter les Portugais, ma
cavalerie nombreuse les harce

rope, qui firent adresser à ce sujet, par leurs ministres, une note au cabinet de Rio Janéiro. Le gouvernement de Buénos-Ayres, instruit de cette démarche des cours européennes, et craignant que S. M. T. F. ne fût entraînée à remettre Monte-Vidéo à l'Espagne, fit, de son côté, des représentations, et menaça le gouvernement du Brésil de s'associer avec Artigas pour lui faire la guerre, s'il rompait la convention conclue. Le cabinet du Brésil, qui avait tout à craindre de la part de la population noire, si les indépendans pénétraient sur son territoire, et qui n'était même pas très-assuré de la fidélité des créoles, préféra rompre les négociations avec l'Espagne et maintenir son alliance avec Buénos-Ayres.

Cependant la république était sourdement agitée, depuis plusieurs années, par deux partis qui, tout en voulant établir d'une manière fixe et solide le système de l'indépendance absolue et de la liberté, ne pouvaient parvenir à s'entendre sur les moyens de fonder ce système. L'un de ces partis, que Puyrredon dirigeait, prétendait que le bonheur et le re-

pos de la nation ne pouvaient s'obtenir pour long-temps, qu'en adoptant un gouvernement héréditaire ; l'autre ne voulut jamais comprendre que la véritable liberté peut exister hors d'un gouvernement électif. L'opposition entre ces deux partis ne s'était encore manifestée que par l'exil de quelques individus qui, gardant moins de mesure que les autres dans l'expression de leurs sentimens en public, avaient inspiré plus de craintes aux partisans de l'hérédité qui tenaient le pouvoir.

Les alarmes causées par les armemens de Cadix avaient fait sentir à tous les ci-

de circonstances pour établir une royauté, en profitèrent eux-mêmes.

Les fédéralistes, c'est-à-dire les habitans de la rive orientale de la Plata, et les provinces de Santa-Fé et d'Entre-Rios, séparés depuis long-temps de Buénos-Ayres, dont le système de gouvernement ne leur avait pas convenu, ayant été informés des projets anti-républicains des Puyrredoniens, sentirent la nécessité de s'y opposer sans plus de retard; ils formèrent, en conséquence, une armée respectable, dont ils donnèrent le commandement général à Ramirez, chef du gouvernement d'Entre-Rios, et la dirigèrent, au mois de Novembre, vers Buénos- 1819.
Ayres. Puyrredon en fut alarmé, il réunit, de son côté, une armée et mit à sa tête le général Rondeau. Celui-ci, s'étant avancé contre les fédéralistes, leur livra bataille et fut mis en déroute, à Cépéda, le
1er février. Dès cet instant, tout changea 1820.
de face. Le congrès fut dissous, le *cabildo* fut investi momentanément du pouvoir souverain et reçut peu après des dépêches des généraux Artigas et Ramirez, dans lesquelles ces deux chefs proposaient au

du Brésil et [illegible]
contre la liberté de l'Amériq[illegible]
nale. Ces patriotiques proposition[illegible]
rent accueillies avec empressement [illegible]
le *cabildo* qui y répondit convenam[illegible]
ment.

Cependant les chefs de l'armée [illegible]
rale firent réflexion que le *cabildo* [illegible]
le même que celui qui existait du t[illegible]
de l'influence de Puyrredon; que, [illegible]
être, il n'avait pas toute la confian[illegible]
peuple, et qu'un traité conclu av[illegible]
n'offrirait pas une garantie certa[illegible]
durée. Ils répondirent dans ce se[illegible]
corps et lui témoignèrent le dési[illegible]
peuple, convoqué en assemblée g[illegible]
nommât un gouvernement dé[illegible]
[illegible]mplacement de l'ancien.

[illegible]de, quoique for[illegible]

peuple; en conséquence, le 16 février, tous les citoyens furent réunis pour procéder à l'élection d'un nouveau gouvernement; le peuple, rentré en cette circonstance dans la plénitude de ses droits souverains, nomma douze représentans pris dans son sein, auxquels il conféra l'exercice de tous ses pouvoirs, en les chargeant spécialement de conclure, dans le plus bref délai possible, une paix honorable avec les provinces confédérées. Ces représentans choisirent don Manuel de Sarratea pour gouverneur de la province, et ratifièrent la nomination des membres actuels du *cabildo*, aux sentimens desquels il fut ainsi rendu hommage une seconde fois par leurs concitoyens.

Cela fait, le nouveau gouverneur se rendit lui-même auprès des deux gouverneurs des provinces d'Entre-Rios et de Santa-Fé, don Francisco Ramirez et don Stanislas Lopez, commandans des armées fédérales combinées. Comme les parties contractantes n'avaient d'autre but que de rétablir entre elles la bonne harmonie, qu'elles stipulaient sans ressentiment,

laient qu'une égalité parfaite d
avantages et les charges du gouver
qu'il était question d'établir, le
ciateurs furent bientôt d'accord
23 février ils conclurent à la chap
Pilar, un traité de paix qui porta
autres choses :

1° Que toutes les provinces d
cienne vice-royauté de Buénos-A
formeront en une confédération
gouvernement central ; 2° qu'elle
niront les secours nécessaires en h
et en argent pour délivrer la riv
tale des dangers dont les Portugai
nacent ; 3° que les membres du
gouvernement de Buénos-Ayres
mis en jugement pour tous les

mieux assurer d'ailleurs la tranquillité publique par la punition des traîtres; 4° qu'une copie de ce traité sera envoyée au général Artigas, avec invitation d'y accéder d'une manière formelle et authentique.

Le traité fut ratifié par la junte des représentans de Buénos-Ayres le 24 du même mois, et publié par ordre de don Hilarion de la Quintana, remplissant les fonctions de gouverneur pendant l'absence de don Manuel de Sarratea. La ville fut illuminée trois nuits de suite; un *Te Deum* fut chanté, et l'artillerie ou les orchestres ne cessèrent de se faire entendre pendant le même temps. Buénos-Ayres vit avec la joie la plus vive arriver dans son sein, le 25 février, les trois négociateurs de la paix, qui venaient y mettre la dernière main en convenant des bases du gouvernement fédéral qui devait être établi en vertu du traité. Ramirez et Lopez ne tardèrent pas à rejoindre leurs troupes pour les ramener dans leurs provinces respectives.

La paix paraissait être solidement établie par le traité del Pilar, et il semblait

qu'aucun obstacle ne pouvait désormais entraver la marche du gouvernement fédéral; cependant de nouveaux troubles, excités par les passions et l'ambition des différens chefs qui avaient successivement eu le pouvoir suprême, vinrent encore agiter Buénos-Ayres pendant plus d'un an, et ce ne fut que sous le gouvernement ferme, sage et éclairé de Rodriguez que la tranquillité fut rétablie. A la vérité, depuis ce temps, la province de Buénos-Ayres eut à craindre et à réprimer quelquefois les incursions des Indiens; mais ces attaques momentanées n'empêchèrent pas le gouvernement de marcher d'un pas assuré dans

s'avança hardiment dans la même carrière, déposa son gouverneur, nomma à sa place le comte don Mathéo Toro, natif de la ville de Mendosa, et institua une junte composée des personnes les plus marquantes du pays, qui fut aussitôt déclaré indépendant de la métropole. Cette revolution, si prompte et si facile, se fit sans effusion de sang et presque sans secousse, tant c'était une opinion généralement reçue en Amérique, que la mère-patrie, tombée dans l'avilissement, ne pouvait plus faire valoir ses droits sur ses enfans.

Le Pérou propre ou la vice-royauté de Lima, était le seul qui fût resté inébranlablement fidèle au parti de la régence de Cadix. Cependant les germes de mécontentement ne manquaient pas; mais la sévérité excessive, on pourrait même dire la cruauté du gouverneur Abascal, les étouffèrent momentanément. Pour s'opposer avec plus d'efficacité à leur développement, Abascal avait envoyé dans le Bas-Pérou, sous les ordres de Goyeneche, un corps d'armée qui devait réprimer les mouvemens révolu-

[illegible] à [illegible] villes de [illegible]
[illegible] à marche [illegible] Portugal
[illegible] de Paz et l'amb[illegible]
[illegible] qui se tenait
[illegible] général [illegible]
[illegible] battu l'armée de Buénos-
s'être emparé des villes de Potos
[illegible] fut tout-à-coup arrêt
marche par les efforts réunis d
de Buénos-Ayres et de celles
cham-Bambinos, qui lui firent
un échec considérable et s'emp
défilé du Désaguadero, par le
vait nécessairement passer. Qu
lorts qu'il reçut de Lima lui
[illegible] de reprendre l'offe

fidélité de ses troupes, donna sa démis- 1812.
sion.

Pendant ce temps, l'armée de Buénos-Ayres ayant fait sa jonction avec celle du Chili, s'avança vers le Haut-Pérou se dirigeant sur Lima, sous les ordres du général Belgrano. Les troupes royales marchèrent à sa rencontre, furent entièrement défaites, et tout le pays s'étant 1814.
révolté, déclara son indépendance. Le vice-roi fut déposé, et l'on nomma une junte provisoire.

Les affaires n'étaient pas au Chili dans un état si prospère : des dissensions s'étaient élevées entre les Européens et les Américains, et l'anarchie commençait à y déployer ses fureurs, lorsqu'en 1813, Abascal ayant envoyé une armée dans ce pays, parvint aisément à y pénétrer et à y établir l'autorité de la junte de Cadix. Les circonstances lui étaient favorables. Les Chiliens, persuadés que la métropole allait jouir d'un gouvernement juste et éclairé, tourmentés d'ailleurs par l'esprit de faction qui agitait toutes les classes de la société, ne tendaient qu'à jouir du repos, sous la garantie d'une constitution

de Lima furent obligées de se r
les places fortes, ne pouvant r
population qui les harcelait de
Les indépendans, s'étant réun
1815. formé une armée qui, trop
vérité pour établir l'indépe
Chili sans aucun secours étran
cependant déjà obtenu plusie
tages contre les troupes du Pér

Le général Pezuela, après la
avait occasioné le soulèvem
partie du Pérou, était rentré d
la tête de ses troupes, et s'étan
nombreux partisans de l'ancie
choses, il avait promptemen
une armée avec laquelle il se t
état de tenir la campagne. Le gé
deau, qui avait envoyé en

faire retraite et d'abandonner Potosi aux royalistes, ainsi qu'une grande quantité d'armes et de munitions.

Malgré les succès des royalistes dans le Haut-Pérou, l'esprit d'indépendance régnait toujours dans les différentes provinces, et n'attendait pour éclater de nouveau qu'une occasion favorable. Le gouvernement de Buénos-Ayres, qui ne pouvait voir sans inquiétude une porte ouverte aux troupes royales, par laquelle elles avaient la facilité de venir renverser l'édifice encore fragile de la liberté, se hâta d'ordonner de nouvelles levées pour renforcer l'armée du général Rondeau et défendre au moins les frontières du Haut-Pérou si on ne pouvait faire davantage pour le moment. Tout le monde sentait si bien l'importance de cette mesure, que cette opération ayant nécessité la levée d'une contribution de 300,000 piastres, elle fut remplie en quelques jours.

L'armée du général Rondeau, augmentée des renforts qu'on venait de lui envoyer, se mit en mouvement, et attaqua sur différens points celle de Pezuela

ment à se replier [illegible]

1816. Cependant l'amiral Brown [illegible]
venu, en doublant le cap Hor[illegible]
sur les côtes du Pérou et du C[illegible]
avait établi sa croisière, afin d'i[illegible]
les navires espagnols qui por[illegible]
royalistes des armes, des m[illegible]
des renforts de troupes. Il en
capturé plusieurs richement
avait même pris sur l'un d'[illegible]
veau gouverneur de Guayaq[illegible]
s'avançant avec son escadre
vière de Puna pour attaque[illegible]
importante, la chaloupe su[illegible]
était monté échoua, et il
sonnier. Quelque temps [illegible]
échangé pour le gouverneur
[illegible] à bord de la flotte.

dérable, n'attendait, pour franchir cette barrière imposante, que l'envoi de quinze cents fusils de Buénos-Ayres, et une saison plus favorable. Le Chili le considérait comme un libérateur, et l'armée indépendante du pays ne fondait que sur lui l'espérance de chasser les royalistes de toutes les places qu'ils occupaient. Le gouverneur Mario, effrayé des symptômes d'insurrection qui se manifestaient à Saint-Jago, fit mettre en arrestation les principaux habitans, et poussa même la sévérité jusqu'à défendre au peuple d'avoir des armes et de porter des bâtons, punissant de mort ceux qui contrevenaient à ses ordres. Mais le moment approchait où toutes ces rigueurs allaient devenir inutiles. Vers la mi-janvier, le 1817.
général Saint-Martin traversa les Andes à la tête d'un corps de cinq mille hommes des troupes de Buénos-Ayres, et le 12 février, ayant rencontré l'ennemi près de Chabuco, il lui fit éprouver une défaite complète qui entraîna la ruine du pouvoir espagnol dans cette partie intéressante du continent de l'Amérique méridionale. Un nouveau gouvernement fut

Chili de cet événement qui le
la liberté.

Cependant les restes de l'arr
liste, et les Espagnols qui avaie
chapper de Valparaiso et des a
ties de la côte, s'étaient réfugié
de Chiloë, d'où, après avoir re
fort de Lima, ils étaient débar
de la Conception, l'un des poin
méridionaux du Chili, et s'étai
à Talcahuano et autres place
construites dans l'origine pour
échec les Indiens Arancanas su
de la rivière Biobio. L'intention
verneur étant de déloger les roy
ce point avant de tenter la déliv
Pérou, le commandant Herras

tifier leur position, dans laquelle ils purent attendre en sûreté des renforts de Lima, qu'ils ne tardèrent pas à recevoir.

La bonne intelligence étant rétablie entre les deux rivaux, un corps de quatre mille hommes s'avança sur Talcahuano et en forma le blocus par terre; mais, comme le gouvernement du Chili manquait, sur ce point, des forces navales nécessaires pour intercepter les communications par mer, le général Osorio arriva bientôt de Lima à Talcahuano à la tête de trois mille deux cents hommes pour en faire lever le siége. Ayant effectué son débarquement dans la baie de la Concep- 1818.
tion, il passa la garnison en revue, et commença la campagne le premier mars. Attiré et trompé par l'apparence de faiblesse du géneral Saint-Martin, il s'avança inconsidérément à plus de quatre-vingts lieues de l'endroit où il avait fait son débarquement; alors, attaqué à son tour par toutes les forces réunies des indépendans, il éprouva un échec tel, qu'il put, avec bien de la peine, regagner Talcahuano avec un corps de mille hommes

obligé de capituler, et il ne resta plu
cette partie, que le port de Valdi
pouvoir des Espagnols.

119. Le Chili était délivré, mais le
reconnaissait encore l'autorité de
tropole. Depuis long-temps le gou
ment du Chili, qui sentait le besoi
force navale imposante, avait
avec les États-Unis de l'Améri
nord pour l'achat de plusieurs
propres à être armés en guerre,
pris des arrangemens avec lord Co
pour qu'il acceptât le comman
d'une flotte destinée à protéger les
faciliter l'attaque des villes mariti
Pérou, et à transporter les troup
de leur éviter un trajet immense p

Bientôt, faisant voile pour Valdivia, 1820.
l'amiral Cochrane se rendit maître de cette ville, dont les forts étaient armés de soixante-dix pièces de canon, et il surprit dans le port la frégate espagnole *Los Dolores*, qui fit peu de résistance.

De son côté, le général Saint-Martin ayant rassemblé ses troupes à Valparaiso, s'embarqua avec elles sur la flotte de lord Cochrane, ayant à bord une immense quantité d'armes de toute espèce, pour armer les patriotes qui voudraient se joindre à l'armée. La descente se fit à Pisco, ville située à quarante lieues de Lima: dès que la nouvelle en fut parvenue dans les différentes provinces du Pérou, chacun employa les moyens qui étaient en son pouvoir, afin de soutenir son parti; les propriétaires fonciers donnèrent la liberté à leurs esclaves, à condition qu'ils prendraient les armes et se joindraient à l'armée royale; la province de Guyaquil et celle de Quito se déclarèrent indépendantes. Saint-Martin marcha immédiatement sur Lima et la flotte bloqua Callao.

Les troupes royalistes, sous les ordres 1821.
du vice-roi Pezuela, s'avancèrent au-de-

se venger de cette défaite, qu
rent à la faute du vice-roi P
destituèrent, et nommèrent
général La Serna, homme au
tueux qu'inhabile. Après plu
où les troupes royales eurent
désavantage, et un armisti
jours qui n'eut aucun résult
pressée de toutes parts, s
10 juillet, et le 15 proclama
dance, sans que la tranquil
1822. ait été troublée. Le général
promulgua ensuite une cons
visoire, en attendant l'inst
congrès national, qui s'assem
peu de temps après. Bientôt
de Callao, clef du port de L
dit aux indépendans, et la

Lima, des troubles sérieux agitaient la république du Chili. Le gouverneur suprême O'Higgins était forcé de donner sa démission, et le général Freyre, son antagoniste, prenait la direction des affaires, mais tout rentra promptement dans l'ordre. Un gouvernement provisoire fut établi jusqu'à la réunion du congrès, qui eut lieu quatre mois après.

Cependant, les affaires du Pérou étaient loin de conserver un aspect favorable; pendant que le général Saint-Martin et son armée s'étaient éloignés de Lima, le général Canterac, à la tête de la plus grande partie de l'armée royale, s'était mis en mouvement dans la direction de cette capitale, quoique le général Sucre fût arrivé, avec une division de troupes colombiennes d'environ quatre mille hommes.

On redoutait les suites de l'entreprise hardie de Canterac, qui s'avançait à la tête de sept à huit mille hommes. Désespérant de pouvoir défendre Lima, on songea d'abord à envoyer par mer une expédition commandée par le général Santa Cruz vers Aréquipa, dans le dessein

d'obliger Canterac à revenir sur ses pas, ou de pénétrer, par ses derrières, dans les pays qu'il avait dégarnis de troupes; on prit, en même temps, la décision de transporter provisoirement le gouvernement à Callao, si Canterac continuait son mouvement sur Lima : ce mouvement ayant en effet continué, la translation eut lieu; ensuite, par un arrêté du congrès du 19 juin, le gouvernement fut transporté à Truxillo et mis sous la protection du général Sucre, à qui un pouvoir extraordinaire fut confié. Par un autre arrêté du 22 du même mois, il fut statué

cret portait qu'il devait quitter le territoire péruvien et être conduit dans le pays que le général Sucre désignerait. Le 25, le congrès ayant été informé que don Jose de la Riva Aguero persistait formellement dans son refus d'obéir au décret du 23, se déclara en permanence, jusqu'à ce que le décret fût exécuté. L'entrée de Canterac dans Lima augmenta encore la mésintelligence, les deux partis s'accusant mutuellement de cet événement malheureux. Lorsque Canterac eut évacué Lima, ce qui eut lieu le 16 juillet, le congrès vint y siéger de nouveau, refusant de reconnaître l'autorité de la Riva Aguero, qui était resté à Truxillo, à la tête d'un conseil de douze membres qu'il avait institué, et dont il s'était fait nommer président.

Les choses étaient en cet état, lorsque Bolivar arriva à Lima avec une armée de sept mille hommes. Le général Sucre cessa aussitôt les fonctions de chef militaire suprême, et elles furent confiées à Bolivar, avec une autorité dictatoriale. De plus, le congrès, désirant mettre un terme à la révolte de la Riva Aguero, autorisa

tait et qui [illegible]
armées républicaines. Boliva
employé tous les moyens d
voyant que la Riva Aguero p
sa révolte, et ayant découve
tre correspondait avec le
donna ordre au général Sucr
sur Truxillo. Les troupes
raissant disposées à l'aban
1824. rendit à discrétion. Bientôt
bérateur ayant concentré s
blit son quartier-général à
il s'avança à marche forc
à la tête de sept mille hom
il rencontra l'ennemi,
ment et le força à la retr
Canterac ayant été gri
pendant l'action, ses trou

ayant à leur tête le général Rodil, tout le corps de l'armée royale déposa les armes. Cette défaite, en affaiblissant l'espérance des partisans de la Vieille-Espagne, relâcha les liens de la discipline, et chaque général voulant agir pour son compte et selon ses vues d'ambition, de jalousie ou de haine, à dater de ce moment il n'y eut plus d'union dans les plans de l'armée royale. Le commandement des troupes libératrices fut confié au général Sucre, avec ordre d'observer les mouvemens de l'ennemi, et Bolivar partit pour Panama, afin d'organiser les renforts qu'il devait recevoir de la Colombie.

L'année suivante, le 22 janvier, les 1825.
forces espagnoles s'étant réunies dans les plaines de Guamanguilla, afin de faire un mouvement sur Lima, en profitant de l'absence de Bolivar, le général Sucre les attaqua avec la plus grande impétuosité et les culbuta entièrement. La Serna, qui les commandait, fut blessé et pris, ainsi que le général Valdès et tout l'état-major. Canterac, qui était sur une hauteur à la tête de deux mille cinq cents hommes, voyant la ruine totale de l'armée, se

dessent, se soumettraient [illegible]
ratrice, ainsi que les places qu
raient occuper.

Cette victoire délivra le P
présence de tous les Espagnols
cette époque la tranquillité
blique péruvienne ne fut plus

MEXIQUE.

La même commotion poli
tait fait sentir dans les diff
vinces de la domination es
tarda pas à se propager jusqu
qui déclara son indépendan
1810. vers la fin d'octobre; mais
difficile qu'un accord parfai
[illegible] contrée. Bientô

lores, dans la province de Guanajuato, et se répandit avec une rapidité inconcevable. Les principaux chefs étaient des curés, des gens de loi et même des officiers de la couronne. Plusieurs régimens de milice se joignirent à eux, et leurs forces s'accrurent bientôt jusqu'à trente et quarante mille hommes, et davantage. L'arrivée de Vénégas, sa valeur, et, il faut le dire, sa cruauté, comprimèrent pour quelque temps l'insurrection; mais elle ne se montra ensuite que plus redoutable. Après la prise de Guanajuato et de Valladolid, l'armée des insurgés s'avança, au nombre de quarante mille hommes, sur Mexico, où ils avaient de nombreux partisans; mais Vénégas, au lieu de s'éloigner de la capitale et de risquer une bataille, disposa une partie de ses troupes de manière à contenir les mécontens de la ville, en même temps qu'il engagea l'archevêque à fulminer une bulle d'excommunication contre ceux qui se souleveraient. Il occupa ensuite un camp retranché que les insurgés n'osèrent attaquer, n'ayant point de chef entreprenant et habile : s'étant retirés, ils furent suivis par Vénégas. Les

principaux chefs furent surpris, le 21
1811. mars, à Saltillo, et le 20 avril l'élite de leurs forces fut battue à Queratero. Depuis ce succès, Vénégas se crut maître du pays; mais tout-à-coup les mécontens reprirent les armes, et, faisant la guerre en partisans, ils harcelèrent de tous côtés l'armée du vice-roi. Plusieurs conspirations successivement découvertes éclatèrent contre lui, et il ne se passait pas de jour que Mexico ne vît périr sur l'échafaud quelques-uns de ses citoyens.

La junte de Cadix, instruite de la si-

les esprits, les irritait tous les jours davantage, et l'insurrection faisait les plus grands progrès. Le prêtre Morélos, commandant principal des indépendans, et son collègue Ryon, chacun à la tête de forces considérables, parcouraient le pays attaquant les troupes royales, interceptant toutes les communications, levant des contributions, et faisant peser sur ces malheureuses contrées tous les fléaux, suite nécessaire de la guerre d'extermination. Toutes les villes du Mexique occupées par les partisans de l'ancien gouvernement, étaient comme autant de prisons dont on ne pouvait s'écarter sans courir risque d'être tué. Mexico même, quoique le point de réunion des plus grandes forces qui fussent à la disposition de la Vieille-Espagne, n'était pas une exception à cette règle. La guerre se faisait avec une telle fureur, que de sept régimens débarqués à la Véra-Cruz, à peine restait-il de quoi en composer trois six mois après. 1813.

Malgré des succès si brillans, il était impossible que les indépendans, mal armés, presque sans aucune discipline et

de l'Espagne. —
plus distingués furent pris et fusi
périrent sur le champ de bataille,
armées dispersées furent, pend
de dix ans, réduites à se battre en g
interceptant les convois, harcela
nemi, exerçant des vengeances,
vrant de carnage et de deuil l
cette patrie qu'ils désiraient renc
reuse et indépendante.

1821. Les mouvemens révolutionna
cepté dans quelques provinces int
paraissaient même calmés dep
long-temps, lorsque, dans les
jours de mar, un colonel de
royale nommé Iturbide, dés
tout son corps, alla se réunir au
surgés Guerrero, et proclama

aux Mexicains, 1° de créer une junte provisoire, composée par moitié d'Européens et d'Américains; 2° de convoquer, sans retard, les cortès, pour rédiger une constitution, dont le premier article porterait création d'une monarchie nationale et héréditaire; 3° d'appeler au trône du Mexique, sous le titre d'Empereur, un prince de la famille royale d'Espagne, etc.

Cette proclamation séduisit la masse du peuple et beaucoup de petits détachemens de troupes disséminés dans les petites villes. Malgré les efforts du vice-roi et du corps des officiers généraux, l'insurrection devint universelle; plusieurs provinces déclarèrent leur indépendance, et la cause des partisans de l'ancien ordre de choses fut perdue sans ressource.

Sur ces entrefaites, un nouveau vice-roi, O'Donoju, arriva d'Espagne, et voyant que tout était désespéré, il conclut à Cordoue un traité avec les indépendans, par lequel il reconnaissait l'indépendance du Mexique, sous un prince de la famille royale d'Espagne: peu de temps après, les troupes de Mexico se soumirent, ainsi que celles de la Véra-Cruz, à l'exception

d'un petit corps de trois cent cinquante hommes, qui se retira avec le commandant de la place Davila, dans le fort de Saint-Jean d'Ulloa, pour attendre des ordres ultérieurs de Madrid, s'il lui était possible d'en recevoir avant d'être forcé de se rendre, et de tout le Mexique, il ne resta que ce seul point au pouvoir de l'ancienne Espagne.

Le 27 septembre, les généraux Iturbide et O'Donoju firent leur entrée dans Mexico, à la tête de deux fortes divisions de l'armée et aux acclamations universelles du peuple; un congrès fut convoqué, et un

leurs casernes, le proclamèrent également. Pendant ce temps, quelques hommes du peuple ameutés sur la place, faisaient retentir les cris de *meure le congrès! vive l'Empereur!* Le 19 à minuit, les membres de la régence, qui étaient présens, s'assemblèrent chez l'empereur. Le 20 au matin, il fit une proclamation au peuple, et il y eut pendant la journée, des courses de taureaux pour fêter l'empereur, qui fut constamment entouré de ses troupes. A midi, accompagné de son état-major, il se rendit au congrès, dont la salle était entourée de gens armés et les tribunes pleines d'un peuple séditieux..... La population traîna son carrosse au milieu des plus bruyantes acclamations. De cent quarante députés qui composaient le congrès quatre-vingt-deux seulement furent présens, et sur ces quatre-vingt-deux il n'y en eut que soixante-sept qui votèrent en faveur de son élévation à l'empire, sous la condition qu'il accepterait la constitution que lui présenterait le congrès. Le nouvel empereur fut couronné le 21 juillet, et prit le nom d'Augustin.

nombre de sociétés secrètes, où l
bérait sur les moyens de s'affra
nouveau joug imposé à la natio
que toutes ces sociétés corresp
entre elles, et leur union parut s
dable à l'empereur, qu'il ordon
conseil d'état de lui proposer des
de répression promptes et effic
ordre fut exécuté sur-le-champ
seil d'état remit à l'empereur
de décret qui suspendait la lib
presse, la liberté individuelle,
nisait l'espionage le plus avili
qui créait des tribunaux compos
litaires et de magistrats dévou
punir de la manière la plus ter
seulement les ennemis déclaré

universelle, que sur beaucoup de points on courut aussitôt aux armes; dès ce moment, Iturbide eut à songer à se défendre au lieu de penser à sévir. Il commença par dissoudre le congrès national, mesure violente qui irrita ceux-là même qui avaient paru jusqu'alors ne pas vouloir abandonner ses intérêts; elle lui aliéna aussi une grande partie de son armée.

Guadaloupe-Vittoria, un des premiers généraux qui avaient combattu au Mexique pour la cause de la liberté et de l'indépendance, et celui qui avait rendu le plus de services à cette cause, fut aussi, dans cette occasion, un des premiers qui se souleva contre Iturbide. Il établit dans l'intérieur le théâtre de ses opérations, d'où donnant bientôt la main à plusieurs autres chefs des patriotes, il se trouva en position de résister avec avantage aux troupes qu'Iturbide envoya contre lui, et de se former ensuite une armée qui lui permit de prendre l'offensive.

Iturbide se vit alors obligé de concentrer ses forces sur les points les plus importans, particulièrement à Mexico, à la Puebla, à Valladolid, à Véra-Cruz, etc. A mesure

qu'elles se retiraient des postes qu'elles occupaient, l'insurrection y éclatait, et bientôt l'autorité impériale n'exista plus que dans les lieux où se trouvait l'armée.

Dans cette situation, la lutte aurait pu se prolonger quelque temps encore, si les généraux fussent restés fidèles; mais indignés, comme le reste de la nation, de ce que l'empereur n'avait point tenu ses sermens, l'ayant vu s'acheminer à grands pas vers un despotisme intolérable, sans respecter même la représentation nationale, ils ne crurent pas se parjurer en désertant la cause d'un parjure.

voyant son abdication, à lui demander qu'on lui permît de se rendre en pays étranger, avec sa famille et ce qu'il possédait personnellement.

Enfin, l'armée patriote étant arrivée près de la capitale, le congrès s'assembla le 29 mars, et il décréta le lendemain la formation d'un pouvoir exécutif suprême composé de trois membres, dont chacun présiderait à son tour pendant un mois; le 31, il élut, à la presque totalité des suffrages, membres de ce pouvoir exécutif, les généraux Guadeloupe-Vittoria, Bravo et Negrette, qui prêtèrent serment entre ses mains le 1er avril, jour où l'armée libératrice fit son entrée dans Mexico. Le congrès alloua à Iturbide, sa vie durant, une pension annuelle de 25,000 dollars, payables à Mexico, pourvu qu'il résidât dans une province quelconque d'Italie, et après sa mort, une de 8,000 dollars à sa famille.

Quelques jours après, l'ex-empereur s'embarqua pour Livourne sur un bâtiment anglais, quittant ainsi en proscrit une patrie dont il avait trahi les plus chers intérêts, et où il devait bientôt

tout rentre
par les soins du pouvoir exécu
congrès put s'occuper de la nouve
stitution, qui fut terminée vers l
l'année. Voici les principaux po
cette constitution :

La nation mexicaine se comp
provinces comprises dans le territ
l'ancienne vice-royauté appelé
velle-Espagne, dans celui de la
nerie générale de Yucatan, et de
des juridictions générales de l'e
l'ouest.

La nation mexicaine est sou
et la souveraineté réside essent
dans la nation. La religion de
et sera toujours la religion cath
maine; l'exercice de toute aut

Durango et le Nouveau-Mexique; Coahuila, le Nouveau-Léon, le Texas et le Nouveau-Santander; Mexico, Mechoacan, Oajaca, Pueblo-de-los-Angelos, Tlascala, Queretaro, San-Lui-Potosi, Tobasco, la Véra-Cruz, Xablisco, Yucatan et Los-Zacatecas.

Le pouvoir suprême de la confédération se divise en pouvoir législatif, exécutif et judiciaire, et la législature en un sénat et une chambre de représentans. Chaque état doit avoir deux sénateurs; le nombre des représentans varie selon la population; le pouvoir exécutif doit être confié, pendant un temps limité, à un citoyen qui portera le titre de Président de la confédération mexicaine.

Pendant que l'on organisait la nouvelle république, des commissaires étaient arrivés d'Espagne; ils avaient reconnu l'indépendance du Mexique, et négociaient avec le gouvernement pour obtenir des conditions favorables à la mère-patrie dans ses relations futures avec l'union mexicaine, lorsque, par une mauvaise foi qu'aucun intérêt politique ne peut colorer, le château de Saint-Jean-d'Ulloa,

resté, comme nous l'avons dit, sous l'autorité de l'Espagne, commença à bombarder la Véra-Cruz, dont il est voisin. Aussitôt les négociations furent interrompues; les commissaires et les Espagnols restés dans le pays reçurent l'ordre de partir sous le plus bref délai; la guerre fut formellement déclarée à l'Espagne; on transporta le commerce de la Véra-Cruz dans le port d'Alvarado, et le château de Saint-Jean-d'Ulloa fut mis en état de blocus par une escadre composée de bâtimens mexicains et colombiens.

se passe, ordonne l'arrestation des coupables et en fait fusiller plusieurs.

Cependant Iturbide, connaissant les dispositions de son parti, avait quitté l'Italie, s'était rendu en Angleterre, d'où, s'embarquant sur un brick (*le Spring*) frété par ses ordres, il se rendit sur les côtes du Mexique. Le congrès, instruit de toutes ses démarches, avait formé un cordon de troupes sous les ordres du général de la Garza, pour se saisir de sa personne en quelque point qu'il débarquât. *Le Spring* arriva à la hauteur de la barre du port de Soto-la-Marina, le 17 juillet. On annonça qu'il avait à bord le colonel Charles de Beneski et un de ses compagnons, venus au Mexique pour commercer avec le gouvernement d'après un projet de colonisation, ayant, à cet effet, des pouvoirs de trois capitalistes irlandais négocians à Londres. Le lendemain, Beneski se présenta chez le commandant Philip de la Garza; celui-ci l'interrogea sur don Augustin Iturbide, ainsi que sur ses projets dans le pays: Beneski ayant donné l'assurance, d'une manière qui paraissait sincère, qu'au moment de son départ Itur-

11 mai 1824.

Unis de l'Amérique com...
pose de sept états seulement ; l
sont Chiapa , Costa-Rica , N
Honduras, San-Salvador, Gua
Quesaltenango. Ces états sont
districts ou départemens, et cha
a sa constitution, sa législature
armée et son gouvernement p
Leur organisation politique e
ment calquée sur celle des état
rés du Mexique, qui ont pris p
celle des États-Unis de l'Amé
tentrionale ; il en est à peu pr
pour la constitution fédérale.
tion, composée d'environ un
cent mille âmes, habite un
plus beaux et les plus fertile
...sition géograp

sa splendeur un édifice qui leur avait coûté tant de peines à élever, ont fait mutuellement des alliances offensives et défensives, et une espèce de pacte de famille par lequel elles s'engagent à venir au secours de celle qui serait attaquée par l'Espagne ou par une puissance européenne quelconque, et, afin de régler d'une manière authentique les conditions et les lois de cette confédération en faveur de l'indépendance, elles ont arrêté que tous les états américains, autrefois soumis à l'Europe, enverraient à Panama des députés pour établir un congrès général qui statuerait sur les moyens de repousser toute espèce d'aggression attentatoire à l'indépendance américaine, et assurer la tranquillité intérieure de chaque état. L'empereur don Pedre, à l'invitation du libérateur Bolivar, doit aussi envoyer un député à cette illustre assemblée, pour représenter les intérêts du Brésil. C'est ainsi que les états du Nouveau-Monde, réunis d'intention dans la grande cause de l'indépendance, vont élever contre l'ambition européenne une barrière qu'elle ne doit plus espérer de franchir.

Établissement des Portugais au Br
Hollandais s'emparent d'une parti
lonie ; ils en sont chassés par Fern
— Expédition de Dugay-Trouin.
se déclare indépendant et forme u
paré. — La Guyane défrichée par
les Hollandais, les Espagnols et l

Après avoir parlé des prov
gnoles dans le continent d'
nous devons revenir sur nos p
de l'établissement des Portu
Brésil. Cette vaste et fertile
s'étend depuis le quatrième
minutes nord jusqu'au trent
degré quarante minutes sud
trente-septième degré vingt-

Le zèle ne fut pas d'abord fort ardent pour y établir des colonies : on se contenta d'en apporter du bois de teinture, dont le pays tira son nom de *Brésil*, car la partie découverte par Cabral s'appela d'abord *Véra-Cruz*. Les Indes Orientales attiraient alors toute l'attention des Portugais ; les vertus militaires y trouvaient de l'exercice, et les armes étaient une voie presque assurée de fortune, au lieu qu'au Brésil il fallait se partager sans cesse entre la nécessité de se défendre et celle de défricher par un travail assidu des terres, à la vérité très-fertiles, mais qui demandaient néanmoins de la culture pour fournir aux besoins des habitans. Les Brésiliens sauvages, implacables ennemis des Portugais, les attaquaient toutes les fois qu'ils trouvaient une occasion favorable, et, s'ils en rencontraient un à l'écart, ils ne manquaient point de le massacrer et d'en préparer un horrible festin. Malgré tant de difficultés, le pays ne laissa pas de se peupler d'Européens. Jean III, 1531.
roi de Portugal, divisa le Brésil en neuf capitaineries héréditaires, et pour satisfaire l'ambition de quelques seigneurs, il

formes [illegible]
serait le plus convenable [illegible]
le droit de faire des concessions
poser des lois. Quelques ann
sentant le tort qu'il s'était port
des concessions sans bornes ,
d'y remédier. Tous les pouvo
aux chefs des capitaineries f
qués , et il envoya Thomas
Brésil , avec le titre de *gouv*
ral. Six vaisseaux bien équi
de six cents volontaires, qui
damnés , et un grand nom
composaient cette flotte. L
verneur avait ordre , non-
tablir l'administration co
plan qu'on lui avait don
de bâtir une ville dans l
[illegible] pensant [illegible]

Quoique le pape eût partagé entre deux 1555.
nations toute l'Amérique méridionale, les autres puissances ne pouvaient voir sans envie cette singulière concession. Les Français, moins attachés aux idées ultramontaines, furent les premiers qui portèrent leurs vues vers le Brésil. Villegagnon obtint de Henri II la permission d'aller fonder une colonie dans le Nouveau-Monde. Secrètement attaché aux opinions nouvelles du protestantisme, il mena avec lui une foule de sectaires, sous la protection du fameux amiral de Coligny, dont il donna le nom à un fort qu'il bâtit dans une petite île sur la côte du Brésil, où depuis on a élevé la ville de Rio Janéiro; mais Villegagnon gagné, dit-on, par le cardinal de Lorraine, revint au catholicisme, et persécuta tellement les malheureux qu'il avait d'abord protégés, qu'il les força de partir, et fit perdre ainsi à la France une possession qui promettait de devenir florissante. Ce
ne fut cependant qu'après s'être défendus 1564.
pendant une année entière, que les Français furent forcés d'évacuer entièrement le pays. Les Portugais ne tardèrent pas à

profiter de leur avantage, et fondèrent, dans l'emplacement qu'elle occupe aujourd'hui, la ville de Saint-Sébastien, plus connue sous le nom de Rio Janéiro.

583. Quoique le Brésil eût suivi le sort du Portugal, et qu'il fût tombé sous la domination espagnole, il ne suivit pas la politique de la métropole, et resta quelque temps en paix avec l'Angleterre, dont le commerce lui était nécessaire. La différence des opinions religieuses finit cependant par faire naître la discorde entre les deux nations, et la guerre fut déclarée.

cer une colonie ; après s'être assurés d'un accueil favorable de la part des sauvages, ils firent partir une expédition sous la direction de la Ravardière, de Rasilly et de Harley : leur intention était d'établir d'abord des relations de commerce, et de former ensuite un établissement agricole. Ces côtes étaient alors si peu fréquentées par les Portugais, qu'ils n'eurent connaissance de la tentative faite par les Français que deux ans après. Ils envoyèrent des troupes sous la conduite de Jeronimo d'Albuquerque, pour attaquer le fort que nous avions élevé dans l'île : après une assez belle défense, le fort capitula, et la flotte dont on s'était servi pour transporter l'expédition quitta les côtes du Brésil. Les Hollandais, qui avaient 1616.
calculé à peu près en même temps que les Français, combien il serait avantageux à leur commerce d'avoir un établissement dans cette partie de l'Amérique, y portèrent aussi leur industrie ; mais ils furent bientôt expulsés par les Portugais.

La Hollande, respectée de l'Europe, 1621.
étendait sa domination en Asie, et pensait sérieusement à s'établir dans le Nouveau-

avait d'abord arrêté les progrès de l'ennemi; il l'avait fatigué par des escarmouches continuelles, puis enfermé et bloqué dans San-Salvador. Réduits par la faim et la misère, les Hollandais forcèrent leur gouverneur de se rendre aux troupes que
5. la flotte avait débarquées en arrivant : ils furent tous conduits en Europe, sous la condition qu'ils ne porteraient plus les armes contre l'Espagne ou ses colonies.

Les succès que la Compagnie avait sur mer la consolèrent de ces pertes, et la mirent bientôt en état de renouveler ses hostilités contre le Brésil. La capitainerie de

Toutefois, sentant qu'il ne pourrait obtenir aucun résultat décisif s'il ne se trouvait à la tête de forces plus imposantes, il résolut de demander du secours à la métropole. On apprit en même temps en Espagne qu'un armement considérable se préparait en Hollande contre le Brésil. Le comte Olivarès, qui craignait pour les galions du Mexique, n'hésita pas d'envoyer du secours à la flotte qui devait partir de la Nouvelle-Espagne, destinant une partie de cet armement commandé par Antonio Oquendo, à porter quelques troupes réglées dans les provinces attaquées de l'Amérique portugaise. Quand Oquendo arriva devant Fernambuco, il trouva l'amiral Patry prêt à le recevoir; mais après un combat des plus opiniâtres, les Castillans furent vainqueurs, et le brave amiral hollandais se précipita dans les flots pour ne pas survivre à sa défaite. Le reste de l'escadre hollandaise rentra au Récif, et Oquendo effectua le débarquement de ses troupes, montant à sept cents hommes. Les Hollandais, effrayés de leur première défaite, brûlèrent Olinda, et ne 1631.
furent pas sans se repentir ensuite de leur

ronnés de succès,
revers, un traître, le mulât
leur réservait quelques succès
conseils, les Hollandais s'em
l'île d'Itamaraca et y commi
1633. horribles excès. Vers cette épo
landais reçurent un renfort d
hommes, et la cour d'Espagn
cents soldats et quelques muni
un bien faible secours dans le
ces présentes.

Conduits par le général S
Hollandais s'emparèrent bi
pitainerie de Rio Grande; l
tal, situé à peu de distan
tomba aussi en leur pouvoi
cet avantage au génie e
Mathias d'Albuq

Parahyba, de celle d'Itamaraca, ainsi que de Rio Grande du Nord.

Le brave Mathias d'Albuquerque opposait toujours la plus noble résistance aux efforts des ennemis; mais le petit nombre de ses troupes ne lui donnait que la possibilité de retarder l'entière soumission du Brésil. Artisjoski, général polonais au service de la Hollande, attaqua la forteresse royale, et au bout de trois mois la força de capituler. Bientôt après, Porto-Calvo et le fort Nazareth, dernier boulevard des Portugais, furent obligés de se rendre aux vainqueurs.

Mathias d'Albuquerque, en sa qualité de Portugais, déplaisait au comte Olivarès, et il fut remplacé par un général espagnol, don Luiz de Roxas y Borgia, qui, peu de temps après son arrivée, périt dans une bataille où Cameran et Rebello sauvèrent les débris de l'armée; après cette défaite, le commandement tomba entre les mains de Bagnolo.

Les Hollandais, qui commençaient à concevoir l'espérance de posséder bientôt un des plus beaux pays de la terre, résolurent de poursuivre avec ardeur l'accom-

plissement de leur projet. Ils envoyèrent Maurice de Nassau, cousin du stathouder, pour prendre le commandement des troupes en Amérique. Il trouva de la discipline dans les soldats, de l'expérience dans les chefs, de la volonté dans tous les cœurs, et il se mit en campagne. Les Portugais lui opposèrent leurs capitaines les plus habiles, les plus aimés; tous ces chefs se donnèrent de grands mouvemens pour couvrir les possessions dont on leur avait confié la défense. Leurs efforts furent inutiles : les Hollandais achevèrent de se rendre maîtres de toutes les côtes qui s'étendent depuis San-Salvador jus-

Vers ce temps, le Portugal s'affranchit 1640.
de la domination espagnole, et le duc de Bragance prit les rênes du gouvernement sous le nom de Jean IV. A peine fut-il sur le trône qu'il lia ses intérêts et ses ressentimens à ceux des Anglais, des Français et de tous les ennemis de l'Espagne. Il conclut en particulier, avec les Provinces-Unies, une alliance offensive et défensive pour l'Europe; et une trève de dix ans pour les Indes orientales et occidentales. Nassau fut aussitôt rappelé avec la plus grande partie des troupes, et le gouvernement des possessions hollandaises, au Brésil, fut confié à un conseil composé de trois marchands. En peu de temps ils changèrent l'administration du Brésil, et soumirent tout à leurs vues étroites; des exactions de toute espèce, et l'intolérance religieuse exaspérèrent les esprits et hâtèrent le moment de la révolution.

Les colons les plus hardis s'unirent; 1645.
leur projet était de massacrer dans une fête, au milieu de la capitale de Fernambuco, tous les Hollandais qui avaient part au gouvernement, et de faire ensuite main-basse sur le peuple, qui était sans

on parce qu'il se croyait sans
Le complot fut découvert; mais
i y étaient entrés eurent le temps
ettre en sûreté.
chef était ce Fernandez Vicira,
jà s'était couvert de gloire lors de
quête. Malgré le revers qu'on ve-
'éprouver, son nom, ses vertus et
ojets assemblèrent autour de lui les
iens, les soldats portugais, les co-
mêmes; il leur inspira sa confiance,
activité, son courage; il remporta
ieurs avantages considérables; il press
nemi et ne lui laissa pas le temps d
econnaître. Il éprouva cependant que
s disgrâces, mais elles ne servire
à faire briller dans tout son éclat
meté de son âme et l'élévation de s
Il redoubla ses efforts, rep

même favorisé, sous main, ceux qui avaient commencé les hostilités. Mais, avertie qu'il se faisait en Hollande des armemens considérables, et craignant d'être engagée dans une guerre qu'elle croyait devoir éviter, elle voulut de bonne-foi mettre fin aux hostilités du Brésil.

Vicira, qui, pour terminer ce qu'il avait entrepris, n'avait que son argent, son crédit et son talent, ne délibéra pas seulement s'il obéirait; mais dans la crainte de voir se ralentir l'ardeur de ses compagnons, il résolut de précipiter les événemens. Ils continuèrent à lui être si favorables, qu'avec le secours de Baretto, de Vidal et de quelques autres Portugais qui voulaient et qui savaient servir leur patrie, il consomma la ruine des Hollandais. Le général Sigismond fut obligé de rendre le port du Récif et la ville d'Olinda, avec tous les forts qui en dépendaient; toutes les autres provinces furent évacuées, et le Brésil se vit délivré à ja- 1654.
mais de la domination étrangère.

Jean IV apprit avec joie qu'il venait de recouvrer le plus bel apanage de sa couronne, et reconnut noblement les services

de celui qui avait commencé la gue
qui avait su la soutenir. Mais le ti
libérateur du Brésil donné à Vicir
ses compatriotes, fut la récompe
plus digne de son mérite.

La paix que les Provinces-Unies s
rent quelques mois après avec l'A
terre, paraissait devoir les mett
état de recouvrer l'importante poss
qu'elles avaient perdue; mais un
particulier termina les divisions des
puissances, assura la propriété du
entier au Portugal, qui s'engagea d
côté à payer aux Provinces-Unies
millions en argent ou en marchandi

Les Portugais ne se virent pas p
délivrés par une convention solide,
ennemi qui les avait si souvent hum
qu'ils s'occupèrent du soin de donn

bles, ou bien à la surface des montagnes. L'affluence des aventuriers aux environs des mines devint si considérable, que l'on fut contraint de fonder une petite ville qui reçut le nom de Villa-Rica; mais ses habitans ne restèrent pas paisibles possesseurs de leurs richesses, d'autres explorateurs arrivèrent, la division se mit parmi les deux partis, et la terre fut rougie du sang des Européens. Antonio d'Albuquerque, chargé de ramener la paix au milieu de ces hommes avides, parvint à apaiser les troubles, et ordonna qu'un cinquième de tout l'or qu'on trouverait serait versé dans le trésor royal, c'est ce qui fut depuis désigné sous le nom de *quint*.

Vers cette époque, le Portugal ayant abandonné l'alliance de la France, s'était 1711.
jeté dans les bras de l'Angleterre, pensant que cette puissance, dont la marine commençait à devenir formidable, pourrait lui être d'une utilité plus directe. Le capitaine Duclerc, qui avait osé attaquer la capitale du Brésil, sans pouvoir réussir, avait été massacré avec une partie de ses soldats au moment où il posait les armes; les moins malheureux avaient subi une

de débarq...
mais sa cruauté fit trouver des
à tant d'infortunés.

Dugay-Trouin, avec quinze
armés aux frais d'une compagn
gocians, et montés par des sol
çais, arrive devant Rio Janéirc
d'instans il fait taire le feu de
défendaient l'entrée de la baie
de l'île des Chèvres (1), y élève
ries pour battre la ville en brè
joignant l'humanité à la plus ha
il désire éviter aux habitans l
qui les menacent, et il écrit au
général. Il lui demandait rais
tentat commis sur la personne
et exigeait qu'on mît à sa dis
assassins, pour les punir selo

La réponse de don Francisco n'était nullement satisfaisante ; il ne consentait à rien de ce qu'on exigeait de lui, et finissait en protestant qu'il saurait mourir à son poste.

Alors Dugay-Trouin donna lui-même le signal de l'attaque, et la place fut prise au milieu des détonations de toutes les batteries et du bruit de la foudre, rendu plus terrible par les nombreux échos de la baie : car un orage, survenu tout-à-coup, semblait s'être joint aux Français pour frapper de terreur les malheureux habitans. Dugay-Trouin, maître de la ville, fit tous ses efforts pour arrêter le pillage et rétablir le bon ordre. Après un faible engagement, des menaces et de nouvelles démonstrations hostiles, Dugay-Trouin obtint du gouverneur intimidé qu'il rachetât la ville. Sa rançon fut portée à 1,525,000 francs : plus de cent caisses de sucre, et des approvisionnemens considérables devaient aussi être fournis dans la quinzaine. La contribution fut payée, et l'on permit alors aux négocians de racheter les marchandises dont les Français s'étaient emparés. On estima la perte des

Portugais à près de 27 millions; mais la fertilité du territoire, et le profit que l'on retirait des mines, eurent bientôt fait disparaître les traces de ces malheureux événemens. La paix d'Utrecht réconcilia le Portugal avec la France; le commerce du Brésil prit une nouvelle activité, ses limites mêmes s'étendirent. Le revenu
1730. des mines était si considérable, que la première flotille qui sortit du bourg de Guyaba, escortait un trésor de plus de 22,000 livres d'or. L'année suivante, il sortit de Mato-Grosso 25,000,600 livres d'or qui arrivèrent à Saint-Paul. Depuis 1728 jusqu'à 1734, le quint produisit au

bal, ce ministre célèbre qui gouvernait alors le Portugal, transféra le siége du gouvernement de San-Salvador à Rio Janéiro, et qu'il porta plusieurs ordonnances en faveur des malheureux indi- 1755.
gènes, qui dès-lors furent regardés comme entièrement libres.

Malgré les explorations continuelles des aventuriers, ce ne fut qu'au hazard, en 1729, qu'on dut la découverte des premiers diamans (1). Le district où l'on en trouve, connu sous le nom de Serro-do-Frio, occupe une étendue de seize lieues du nord ou sud, sur huit de large de l'est à l'ouest, et il est entouré de montagnes escarpées qui semblent le dérober aux regards des hommes. Les précautions les plus minutieuses sont prises pour que les diamans trouvés par les particuliers ne puissent point sortir du district de Tejuco, et les individus saisis en contravention sont soumis à des châtimens très-rigoureux. Le célèbre diamant de la couronne

(1) Le diamant est presque toujours enveloppé d'une croûte ferrugineuse, et sa forme ainsi que sa couleur le rendent difficile à distinguer des caillous parmi lesquels il se trouve.

e Portugal fut trouvé dans le ruis
'Abayté, par trois malfaiteurs cond
és au bannissement. Sa grosseur par
rodigieuse, qu'on douta quelque te
e son identité : il fut envoyé à Lisbo
ù il causa le plus vif étonnement.
oi accorda la grâce aux trois crimin
ui eurent la permission de rentrer
es lieux habités.

Pendant plusieurs années le Brésil
ans un calme profond ; l'agricultur
es progrès, lents à la vérité, mais
uffisaient pour élever la colonie à
ertain degré de prospérité. Les expl
ions se continuaient, et par conséq
ussi la destruction des tribus sauv
u'on n'avait pu subjuguer. La diffic
e pénétrer dans cette belle contrée
ue l'on manque souvent de relation

A la rupture du traité d'Amiens, le régent de Portugal obtint, moyennant une somme considérable, la facilité de garder la neutralité entre l'Angleterre et la France; mais l'ambitieux Napoléon ne lui permit pas de rester long-temps dans cette situation, et l'armée française ayant commencé à envahir pour la seconde fois son royaume, le régent, de l'avis de son conseil, se résolut à chercher un asile en Amérique contre les prétentions des deux puissances. Le prince fit voile avec sa fa- 1807.
mille pour le Brésil, et fixa sa résidence à Rio Janéiro. Dès le principe, il s'éleva 1808.
une espèce de rivalité entre les Européens et les anciens habitans. Cependant, vers cette époque, le commerce reçut une nouvelle impulsion de la part des Anglais, qui fournirent les produits de leurs manufactures avec une grande abondance.

Le Brésil fut élevé au rang de royaume, 1815.
et ce changement dut lui faire prendre un tout autre aspect que celui qu'il offrait n'étant qu'une colonie. Il possédait un territoire assez considérable pour ne pas vouloir s'agrandir au dépens des puis-

fermis dans Monte-Vidéo.
tendient à conserver la col
Sacramento. Pendant plusi
guerre fut sans résultat ; e
liens reprirent la ville qui
formen leurs limites naturel

Le Brésil se trouvait de
années dans une tranquil
lorsqu'une révolution, qu
principe d'abus des privilè
réservées uniquement à
classe d'habitans, en plus en
dre de l'administration, vi
sentir au gouvernement qui
disait pas aux abus existant
se trouverait bientôt plus gri
promise.

former un état séparé et de le constituer en république ; mais il n'avait pris aucune des précautions nécessaires pour soutenir un tel projet, et il ne songea même à organiser une armée, qu'au moment où celle du parti contraire allait marcher contre lui. Une flotte partit de la capitale et vint relâcher à San-Salvador pour bloquer le port de Fernambuco ; en même temps une armée de terre s'avança pour attaquer la ville. Quand les deux armées 1817.
furent en présence, Martins fit tous ses efforts pour animer les siens, mais il ne put jamais leur donner assez d'énergie pour se défendre ; quelques coups tirés au hasard par les habitans de Bahia suffirent pour mettre l'armée des insurgés en déroute ; Martins, qui avait reçu plusieurs blessures, fut fait prisonnier ; quelques-uns de ses amis se donnèrent la mort. Ce chef inhabile ayant été conduit à San-Salvador pour y être jugé, fut condamné à être fusillé, ainsi que plusieurs ecclésiastiques qui avaient pris part à ses projets.

On aurait pu croire que le gouvernement, éclairé par la révolution de Fernambuco, s'occuperait à détruire les abus

[illegible]
[illegible] me [illegible]
[illegible] même [illegible] qui en
[illegible] l'ed
[illegible] du gouvernement et d
[illegible], que la consé
[illegible] administration et d'
[illegible] fondée sur l'égalité des

1828. Les choses demeuraient
d'incertitude qui ne pouva
temps, et qui n'attendait
sion pour prendre une dire
née. Cette impulsion vint
révolution de Porto eut l
invitèrent Jean VI à reve
Avant le départ de ce mo
don Pedro fut nommé rég
il en trouva bientôt dan

rique voulaient jurer la constitution, avant même qu'elle fût parvenue officiellement à Rio Janéiro. Le régent prit la résolution de consulter la nation qu'il gouvernait; mais il s'établit une telle dissidence d'opinion que l'assemblée délibérative se sépara sans rien décider.

Des provinces entières adoptèrent les vues des différens membres les plus influens du gouvernement. San-Salvador se sépara de Rio-Janéiro pour se réunir à la métropole. Fernambuco semblait vouloir agir d'après ses anciens principes d'indépendance. Le désordre était extrême, et paraissait difficile à apaiser.

Le régent sentit la nécessité de ramener à lui tous les esprits par sa conduite privée, et il fit pour cela tout ce qui était en son pouvoir.

Cependant la cour était arrivée à Lisbonne, et l'esprit de la noblesse, exerçant alors son influence, on voulut dominer le Brésil qu'on avait d'abord ménagé. La nouvelle constitution, à laquelle les députés américains avaient refusé leur sanction, déplut aux Brésiliens; la haine qu'on portait à un parti s'accrut encore

1822. pole. Le prince était rappel
on lui offrit la couronne et
Brésil forma dès-lors un en
dant. Il est certain que, si
adopté un système oppos
suivit, le Brésil n'eût pas mc
indépendance, et la maiso
eût perdu toute influence e

Dès que la séparation d
mes eut été proclamée, i
ment plus d'accord dans
du gouvernement; on s'oc
liorations dont on sentait t
sité, et la marine, qui était
abandon absolu, commenç

Lors de la proclamation
dance, Bahia ne se réunit

Le blocus se poursuivit avec activité sous le commandement du colonel Joaquim da Sylva Lima, et lord Cochrane dirigea les forces de mer. Bientôt les habitans furent réduits à manquer des choses les plus indispensables, et le général Madeira s'aperçut que toute résistance deviendrait inutile; en conséquence, il fit les dispositions nécessaires pour échapper à la flotte de lord Cochrane. Avant de partir, ce commandant dévasta complétement la ville, ne respectant même pas les ornemens d'or et d'argent qui décoraient les églises; mais il avait si bien pris ses mesures que rien ne transpira, et que sa flotte, chargée des dépouilles de Bahia, échappa en grande partie aux poursuites de lord Cochrane, qui ne put s'emparer que de quelques bâtimens.

Cependant Rio Janéiro était loin d'être dans un état tranquille : une partie des troupes semblaient vouloir tourner contre l'empereur les forces qu'elles acquéraient de jour en jour; les députés cherchaient à diminuer le pouvoir impérial; don Pedro faisait tous ses efforts pour conserver celui qui lui avait été dévolu; il employa

de ces scènes de violence,
don Pedro triomphaient d
la capitale du Para, ainsi qu
Maranham, se soumettaien
1823. Lorsque toutes les capitai
sil eurent reconnu l'autor
reur, une nouvelle assembl
convoquée pour recevoir u
qu'on lui soumit d'abord, 1
être adoptée par la popula
rentes provinces. Des regis
verts à cet effet dans tou
1824. tales. Bientôt les suffrages fu
et l'empereur prêta serme
tution. Cet acte importan
pendant pas pour ramene
la tranquillité; les capitai

nion différente, et l'anarchie fut bientôt à son comble; ceux qui étaient nés en Europe furent massacrés, et quelques Français perdirent même la vie au milieu du tumulte.

A Fernambuco, Carvalho, qui avait acquis de l'influence, s'opposa complétement aux mesures de l'empereur, et résolut de défendre l'indépendance de la capitainerie par tous les moyens qui étaient en son pouvoir; mais malgré tous les préparatifs qu'il avait faits, il ne put résister aux forces que l'empereur avait dirigées contre lui, et, abandonnant Fernambuco, il se réfugia à bord d'un navire anglais. Quelque temps après, Ferreira, général des insurgés, évacua Olinda, et bientôt toutes les provinces de l'empire furent entièrement pacifiées.

Depuis ce moment la paix a régné dans 1825.
cette vaste partie de l'Amérique du Sud, et les prétentions de la cour du Brésil sur Monte-Vidéo et les provinces orientales de la Plata, quoique soutenues à main armée, n'ont pas sensiblement altéré la tranquillité générale, qui a été assurée d'une manière encore plus positive par la

[illegible] Malouinière, le zèle et
courante.

Si la riche contrée dont
de parler mérite, par son im
litique, de fixer les regards
d'états, la Guyane, par l
qu'elle a offertes à la cult
digne de l'attention du phil
physicien. Cette province e
nord par l'Orénoque; au
termine vers le fleuve des A
rivages sont baignés à l'est
à l'ouest se trouve la Nouv
Son territoire convient à pr
végétaux utiles propres à l'A
ridionale, et on y trouve d
fer extrêmement abondant
n'y a jamais découvert ces

ric-Vespuce en visitèrent les côtes, mais sans aucun projet de colonisation. Ce ne fut qu'en 1624 que vingt-six personnes 1624.
partirent de France pour aller former des défrichés dans ce pays inculte mais fertile; ils choisirent, sans que l'on en puisse déterminer la raison, le district de Sinnamari, que l'on a depuis presque entièrement abandonné. En 1630, de nou- 1630.
veaux colons vinrent s'établir à six lieues de là, dans l'emplacement de Conamama, où, à plusieurs époques, arrivèrent un certain nombre de cultivateurs. L'île de Cayenne, possédée par la peuplade des Arikarets, commença aussi à être cultivée par quelques Français qui s'étaient rendus maîtres de la côte de Rémire; mais la guerre et le manque d'approvisionnemens mirent le plus grand désordre dans la colonie, et l'empêchèrent de prospérer.

En 1652, il se forma une Compagnie 1652.
qui, par l'étendue de ses capitaux, paraissait devoir prendre un plus grand essor. On assembla dans Paris même sept à huit cents colons, qui furent embarqués sur la Seine pour descendre au Hâvre; mais tous les élémens de discorde se trou-

tastrop[illegible]
principaux intéressés assassiner[illegible]
néral, et mirent un des conju[illegible]
place. Arrivés dans la colonie, ils
duisirent avec la plus affreuse
Un d'entre eux fut pendu, tro
relégués dans une île déserte, d
rurent, et les autres continuè
livrer aux plus grands excès.
mandant de la citadelle désert
Hollandais avec une partie de s
Ceux qui avaient échappé à la
Galibis et à la famine, suite n
tous ces désordres, allèrent ch
ques secours auprès des Angla
taient établis sur la rivière d
et qui leur fournirent un ba
canots, sur lesquels ils gagn

fiter des travaux commencés par l'ancienne compagnie dans l'île de Cayenne. La prudence du chef, l'ordre qui régnait dans l'administration, firent réussir cette entreprise; et c'est de cette époque qu'il faut dater la véritable fondation de la ville. Elle acquit alors l'importance d'un bourg assez considérable, et devint le débouché des produits agricoles des plantations situées dans tous les lieux d'alentour.

La France commençant à prendre un grand intérêt à ses possessions en Amérique, on vit, en 1669, se former une 1669.
Compagnie des Indes occidentales, qui acquit par privilége la possession de la Guyane française. Mais bientôt les Hollandais et les Français, jaloux réciproquement de la prospérité de leur colonie à la Guyane, commencèrent à se faire la guerre.

Les Anglais, affaiblis par des divisions intérieures, avaient cédé leur établissement sur la rivière de Surinam à quelques colons partis de la Hollande. Ceux-ci, plus sages que leurs prédécesseurs, agirent de concert, et leur colonie était

mergées ne purent être cultivées : les malheureux colons, condamnés à l'inaction, à l'ennui, aux maladies contagieuses, à tous les désordres que produit l'oisiveté, finirent leur triste destinée dans les horreurs du désespoir, et il ne revint en Europe que deux mille hommes, dont la constitution robuste avait résisté à l'intempérie du climat et à toutes sortes de misères. L'impéritie du chef de l'expédition était si grande, qu'il ne sut même pas utiliser, dans l'île de Cayenne, ces hommes acclimatés, si propres à en augmenter la population et les richesses. L'é-

les différentes localités, il se rendit à Paramaribo pour prendre une exacte connaissance de l'administration, et surtout du système d'agriculture que les Hollandais y avaient adopté. Il avait obtenu la permission d'attacher au service de France un ingénieur habile nommé Guisan, et, sous sa direction, le gouverneur commença à s'occuper de chemins, de desséchemens et de canaux. Après le départ de M. Malouet, plusieurs administrateurs, qui se succédèrent assez rapidement, suivirent ses vues. MM. de Villebois et l'Es- 1788.
calier s'occupèrent à multiplier les arbres à épices que M. Poivre avait ravis aux Hollandais, et dont il avait enrichi la Guyane.

Les choses étaient en cet état lorsque la révolution survint; tout alors fut bientôt dans la confusion. De nombreuses victimes des désordres civils allèrent expirer dans les déserts de Sinamary, d'Aprouage et de Conamama. Plus tard, 1798.
de brillantes conquêtes semblèrent faire oublier les avantages que le commerce français pourrait retirer un jour de cette colonie; mais les Anglais, qui n'y pensaient pas sans crainte, offrirent leur se- 1809.

cours aux Portugais, et entrèrent sur nos possessions. Le gouverneur s'entant l'inutilité d'une longue résistance capitula, en stipulant que la colonie serait remise, non aux troupes britanniques, mais à celles de leurs alliés. Ainsi la Guyane française tomba entre les mains des Portugais. Une partie de son territoire nous a été remise
1814. en 1814 : on y cultive la canne à sucre, le café, le géroflier, le cacao, le rocou, le cannellier, le muscadier et le poivrier.

Quatre nations européennes se sont partagé la Guyane ; après avoir parlé de la partie occupée par les Français, nous allons jeter un coup-d'œil rapide sur les

françaises, dont une partie nous fut restituée, comme nous l'avons dit, par le traité de 1814. Malgré cette augmentation de territoire, aucun établissement commercial bien considérable n'a été formé, et une vingtaine de bourgs et quelques villages renferment toute la population soumise au gouvernement. La capitale, placée sur la rive orientale du Rio Negro, qui établit des communications entre le fleuve des Amazones et l'Orénoque, ne peut manquer de devenir d'une grande importance, en servant d'entrepôt pour les produits précieux que fournissent les forêts de ces contrées, tels que le cacao, le copahu et le myrte toute épice (*myrthus cariophillata*). Cette contrée, trop faiblement peuplée pour avoir un pouvoir direct sur les événemens politiques, suivra nécessairement la marche du Brésil, et surtout celle des capitaineries du nord.

Le territoire de la Guyane hollandaise fait maintenant partie des possessions anglaises, et s'étend depuis la rivière de Poumarou jusqu'au Marony; il comprend les districts de Surinam, de Démérary, d'Essequebo et de Berbice. Le sol est ex-

trêmement marécageux; mais, par les soins des anciens colons, il est devenu très-fertile. Il paraît que les premiers explorateurs de ce territoire furent une soixantaine d'Anglais, qui n'y firent qu'un
1634. séjour momentané; les Français leur succédèrent quelque temps après et commencèrent un fort qu'ils n'achevèrent point, étant trop affaiblis par leur guerre avec les indigènes pour former un établis-
1640. sement durable. Dix ans après, les Anglais revinrent, s'occupèrent d'agriculture, et formèrent environ cinquante sucreries
1667. dont les Hollandais s'emparèrent ensuite.

rives de la Sarameca. Attaqués par les troupes hollandaises, ils les repoussèrent avec perte, et bientôt portèrent la dévastation dans les habitations d'alentour. Le 1736.
gouverneur, ne pouvant employer des forces suffisantes pour les réduire, se vit contraint de leur adresser des propositions de paix. Comme elles assuraient leur in- 1749.
dépendance elles furent acceptées; mais trop turbulens pour jouir paisiblement de la liberté qu'ils avaient conquise, et leur nombre augmentant sans cesse, ces noirs dangereux portèrent ombrage au gouvernement, qui, afin de sauver la colonie d'une ruine inévitable, se vit obligé d'intervenir sérieusement. Des troupes furent envoyées d'Europe dans le dessein de réduire les insurgés. Le colonel Fourgeoud, homme bizarre et emporté, mais qui ne manquait ni de courage ni de talent, leur livra plusieurs batailles sanglantes. Enfin, repoussés de toutes parts et privés de munitions et des choses les plus nécessaires, ils furent entièrement exterminés. Mais malgré la tranquillité dont la colonie jouit assez constamment depuis cette époque, la secousse terrible

qui agita l'Europe a fait sentir ses effets jusque dans ces régions lointaines, et Surinam a beaucoup perdu de son importance. Quoique en 1804 la Guyane hollandaise, ainsi que les districts de Berbice et d'Esséquebo, soient passés sous la domination anglaise, ce changement n'a porté aucun notable dommage à ces établissemens, qui paraissent destinés à rester long-temps dans le même état de stagnation.

La Guyane espagnole s'étend le long du fleuve de l'Orénoque, et pourra dans la suite tirer de grands avantages de sa

CHAPITRE VI.

Établissemens des Européens aux Antilles. — Guerres qu'ils ont à soutenir entre eux et contre les Caraïbes. — Acquisition de la partie française de Saint-Domingue par Colbert. — Les Anglais s'emparent des Antilles françaises, au mépris de la neutralité promise. — Événemens qui se passent dans l'Archipel américain jusqu'à la paix de 1783.

En 1525, quarante marins, poussés par l'espoir de faire fortune et commandés par le capitaine Desnambuc, partirent de Dieppe sur un brigantin armé de quatre canons et de quelques pierriers. Attaqués par un galion espagnol entre les îles de Cuba et de la Jamaïque, ils perdirent vingt hommes, les autres gagnèrent l'île de Saint-Christophe, où ils se joignirent à plusieurs Français qui s'y étaient réfugiés à diverses époques, et vivaient en bonne intelligence avec les sauvages. 1525.

Un capitaine anglais, nommé War-

sentant la néce[illegible]
partagèrent l'île. Ils vécurent [illegible]
assez bonne intelligence avec les Caraïbes;
mais ceux-ci, ayant formé le projet de s
débarrasser de leurs hôtes, furent eux
mêmes surpris par les Anglais et
Français qui avaient eu connaissance
leur complot, et on en fit un grand
nage.

Après un séjour de huit mois, les
chefs ayant laissé les hommes néces
à la garde du fort qu'ils avaient con
chacun sur leur terrain, partiren
aller réclamer le secours de leur p

1627. Le cardinal de Richelieu autori
nambuc et du Rossey à créer un
pagnie, avec un privilége de co
pour vingt ans. Ils partirent de F
[illegible] avec cinq cen

un secours de quatre cents hommes, pleins de santé et bien pourvus.

Les deux chefs, après avoir fait divers réglemens dans leurs territoires respectifs, et s'être promis une assistance mutuelle, établirent un commerce de tabac avec les Hollandais, qui leur portaient en échange des vivres et des marchandises à un prix modéré.

La colonie anglaise prospérait à vue d'œil; elle fut bientôt en état de former un nouvel établissement dans l'île de Nièvres, un autre à la Barbude et à la Barbade : celle des Français végétait tristement, quoique du Rossey eût été chercher un autre renfort de cent cinquante engagés; ceux-ci, comme les premiers, avaient péri presque tous faute de soins et de prévoyance. Desnambuc, forcé de repasser en France pour y solliciter de nouveaux renforts, fut très-bien accueilli par Richelieu, qui le renvoya avec trois cents engagés sur l'escadre de M. de Cussac, qu'il expédiait contre l'armement espagnol destiné à détruire la colonie de Saint Christophe, en allant attaquer les établissemens hollandais dans le Brésil.

Pendant ce temps, les Anglais avaient profité de leur nombre pour dépouiller les Français; mais à l'arrivée de l'escadre,
1629. à la fin d'août 1629, ils furent forcés de se renfermer dans les limites fixées par le traité de partage de 1627. M. de Cussac, dans l'attente de l'expédition espagnole, prit possession de l'île de Saint-Eustache, y fit bâtir un fort où il déposa quelques hommes, et ne voyant pas arriver l'expédition, alla croiser dans le golfe du Mexique. Saint-Christophe commençait à
1630. jouir de la tranquillité, lorsque en 1630, Frédéric de Tolède, commandant une

trèrent dans leurs possessions, et, voulant rester seuls les maîtres de l'île, ils attaquèrent un vaisseau français qui se présenta. Ils furent néanmoins battus, et sur ces entrefaites, Desnambuc étant arrivé d'Antigue avec quatre cents hommes, ce commandant força les Anglais à se conformer au traité de partage.

La partie française de Saint-Christophe commençait à prospérer, par les soins de Desnambuc; elle devint même si peuplée, qu'il résolut de former de nouveaux établissemens dans les îles voisines, particulièrement à la Guadeloupe, qu'il trouvait plus à sa convenance. Mais Lolive, son lieutenant, ayant fait sous main visiter la Dominique, la Martinique et la Guadeloupe, que personne n'avait occupées depuis leur découverte, partit pour la France, sur le rapport avantageux qu'on lui avait fait de la Guadeloupe, afin d'aller traiter avec sa Compagnie au détriment de son chef. Arrivé à Dieppe, à la fin de l'année 1634, il s'associa un gentilhomme, 1634.
nommé Duplessis, qui y préparait un petit armement pour les Antilles. Ils réglèrent avec la Compagnie que le cardinal

de Richelieu venait de constituer, le 12 février, qu'ils commanderaient de concert pendant dix ans, dans celle des trois îles où ils s'établiraient, moyennant une redevance du dixième des produits. Arrivés à la Guadeloupe, leurs premiers rapports avec les indigènes furent pacifiques, et même les Caraïbes leur rendirent des services importans. Mais Duplessis étant
1635. mort le 4 décembre 1635, Lolive ne se vit pas plutôt chef unique, qu'il ne se contenta plus de ce que les sauvages voulaient bien lui fournir, il leur fit la guerre pour les dépouiller: et le 26 janvier 1636,

1635 avec cent hommes d'élite bien acclimatés, faits à la fatigue, et pourvus de tout ce qui pouvait être nécessaire à un premier établissement. Arrivé cinq ou six jours après à la Martinique, que les Indiens nommaient *Mardianna*, il en avait pris possession au nom du Roi, sous l'autorité de la Compagnie, et avait construit en toute hâte, sur le bord de la mer, un fort auquel il avait donné le nom de Saint-Pierre (1). Il était retourné à Saint-Christophe, laissant le sieur Dupont en qualité de lieutenant à la Martinique, avec ordre de conserver la paix avec les sauvages. Mais ces insulaires ne tardèrent pas à venir attaquer la colonie naissante. Dupont les battit, leur tua beaucoup de monde, et les obligea de faire un accommodement.

Cependant, malgré l'état assez prospère où se trouvaient les îles françaises, la Compagnie, obérée et pressée par ses

(1) Le fort royal de la Martinique est situé par les 14° 35′ 49″ de latitude nord et par les 63° 26′ de longitude occidentale du méridien de Paris; la ville de Saint-Pierre, par les 14° 14′ de latitude, et par les 63° 32′ 54″ de longitude.

ne trouva pas d'autre remède
ion que la vente des îles dont
presque abandonné la direction.
Boisseret et Houël achetèrent,
, pour la somme de 75 mille li-
yables en argent et en sucre, la
oupe, Marie-Galande, les Saintes
Désirade, y compris bâtimens,
les, instrumens, armes, munitions,
aux, etc., s'obligeant à payer les
es passives de la Compagnie pour ga-
des agens qu'elle employait dans ces
itre îles.

Le gouverneur de la Martinique, Du
arquet, s'étant rendu en France, ache
our le prix de 60 mille livres la Ma
nique, Sainte-Lucie, la Grenade et
dins dont il venait de prendre

Les Anglais l'occupèrent en 1639, et les Caraïbes des îles voisines s'étant réunis fondirent sur eux au mois d'août 1640, en tuèrent le plus grand nombre, et ruinèrent tous les établissemens; ce qui put échapper à leur vengeance se réfugia à Mont-Serrat.

Quelque temps après, Duparquet, con- 1650.
vaincu que la frayeur ne leur permettrait plus de retourner à Sainte-Lucie, envoya un détachement pour s'y établir.

La même année, une autre expédition partit de la Martinique par ses ordres, pour fonder une colonie à la Grenade.

La Compagnie, qui s'était déjà défait de la plus grande partie de ses établissemens dans les Antilles, vendit à *la Religion de Malte*, le 24 mai 1651, pour la 1651.
somme de 120,000 livres, la partie française de Saint-Christophe, celle de Saint-Martin, l'île de Saint-Barthélemy, ainsi que celles de Sainte-Croix (1) et de la Tortue, dont les établissemens avaient été créés en 1648 par le commandeur de

(1) L'île de Sainte-Croix appartient aux Danois, qui ne possèdent avec elle que Saint-Thomas et Saint-Jean; elle est très-malsaine.

Poinci, qui fut confirmé par le grand-maître de Malte dans sa charge de commandant général.

Après la vente, les acquéreurs des colonies en devinrent les souverains absolus sous le titre de *seigneurs-propriétaires*, ne reconnaissant d'autorité supérieure que celle du roi.

54. Vers cette époque (1654), les Hollandais, forcés par les Portugais d'évacuer les côtes du Brésil, s'étaient retirés à la Guadeloupe, à la Martinique et dans les îles voisines, où ils avaient formé plusieurs établissemens. Les Caraïbes voyant multiplier les usurpateurs entreprenans, voulurent tenter de nouveaux efforts pour

suivante il les contraignit à lui demander la paix.

La même année, Cromwel, voulant se venger des cruautés commises par les Espagnols contre les Anglais aux îles de Saint-Christophe, de la Tortue et de Sainte-Croix, envoya dans ces mers une escadre forte de soixante-dix voiles et de dix mille combattans pour les attaquer et faire respecter le pavillon britannique dans le Nouveau-Monde. Cet armement ayant échoué dans les deux tentatives faites contre la Véra-Cruz et la Havane, se présenta devant la Guadeloupe où il n'eut pas un plus heureux succès. Enfin cette flotte, pour se dédommager de l'inutilité de ses efforts, se dirigea vers la Jamaïque, qu'elle attaqua en mai 1655, et 1655.
où elle trouva à peine quinze cents Espagnols. Le Protecteur, par cette conquête, prépara à sa nation une source abondante de richesses. Cette île, qui sous le gouvernement espagnol n'avait fait que languir, devint bientôt florissante par la sage administration de Dodley. Mais sa prospérité fut assurée lorsque Charles II ayant été appelé au trône par

la nation qui en avait précipité son père, il s'établit à la Jamaïque un gouvernement civil, modelé comme dans les autres îles sur celui de la métropole. Cependant ce ne fut qu'en 1682 que se forma ce corps de lois qui tient aujourd'hui la colonie en vigueur.

Avant qu'aucune de ces lois eût été établie, la colonie avait acquis une assez grande célébrité. Quelques aventuriers, autant par haine ou jalousie nationale que par inquiétude d'esprit et besoin de fortune, attaquèrent les vaisseaux espagnols, et dévastèrent les côtes du Nouveau-

un commerce interlope avec les possessions espagnoles. Cette veine de richesses, qu'on avait ouverte vers 1672, s'accrut successivement et très-rapidement dans les dernières années du siècle.

Mais enfin, la civilisation faisant de plus grands progrès, on sentit la honte d'un tel commerce, et la Jamaïque commença à s'occuper de cultures. La première à laquelle elle se livra fut celle du cacao, que les Anglais avaient trouvée bien établie parmi les Espagnols; elle prospéra pendant long-temps, mais les arbres étant morts pour la plupart, on leur substitua l'indigo. Cette plante fut ensuite remplacée par le coton, qui eut un succès rapide et toujours suivi, parce qu'il trouva sans interruption un débouché avantageux en Angleterre. L'art de cultiver le sucre ne fut connu à la Jamaïque qu'en 1668, et y fut porté par quelques habitans de la Barbade. L'un d'entre eux, Thomas Moddifort, par son activité, ses capitaux, son intelligence, fut celui qui donna le plus grand crédit à cette culture. Avec le temps, il sortit de cette possession une grande abondance de

sucre, inférieur à la vérité à celui que l'on fabriquait dans la plupart des autres colonies, mais dont le rhum avait une supériorité marquée. La guerre de 1756 fut une source de fortune pour la Jamaïque. Les négocians anglais, enrichis des dépouilles de la France, enlevées par trahison et sans déclaration de guerre, furent en état de faire de grosses avances et de longs crédits aux cultivateurs. Les colons eux-mêmes, animés par le découragement des colons français, dont les travaux avaient jusqu'alors été si heureux, profitèrent avec chaleur des facilités que des événemens inattendus mettaient dans

Ces montagnes sont occupées, depuis la conquêtes, par des nègres marons qu'on tenta vainement de détruire. En 1759 on fit un traité avec eux, d'après lequel on reconnut leur indépendance; depuis ce temps on leur a toujours fourni des munitions et payé un tribut pour conserver la tranquillité : ils sont fidèles à leur promesse de ne recevoir parmi eux aucun autre nègre maron.

Depuis l'occupation des Antilles, la nation belliqueuse des Caraïbes avait toujours combattu vaillamment pour repousser l'esclavage; souvent vaincue, mais se vengeant quelquefois avec cruauté de sa défaite même ou des injustices qu'elle éprouvait de la part des Européens, elle n'avait cessé de les inquiéter et de leur faire payer chèrement leur usurpation. Enfin le 31 mai 1660, la paix générale, 1660.
traitée par le bailli de Poinci et les Anglais, pour les îles de l'une et l'autre nation, fut conclue avec les sauvages, par l'intermédiaire de M. Houel. Les Caraïbes y accédèrent, en abandonnant à leurs vainqueurs toutes les îles, à l'exception de la Dominique et de Saint-Vincent,

qu'ils se réservèrent pour y concentrer les restes de leur malheureuse population, réduite à environ six mille individus.

Cependant les Antilles françaises devenues la propriété de familles particulières, n'avaient pas cessé d'être victimes de dissensions produites par l'intérêt, la jalousie et l'orgueil. Toutes les intrigues qui avaient été employées avaient dévoilé à la cour mille petits secrets qui la mirent en droit de déposséder, avec justice, tous les seigneurs-propriétaires d'îles. En conséquence, un arrêt du conseil, daté du 17
1664. avril 1664, mais qu'on tint secret jusqu'au

cès; et, pour donner à la noblesse les moyens de s'enrichir, il fut décidé, par ordonnance, que les associés de la Compagnie ne dérogeraient point à leurs titres.

Prouville de Traci, nommé, le 19 novembre 1663, lieutenant général pour le Roi, de tous les établissemens français d'Amérique, fut chargé de prendre possession des Antilles avec les troupes de S. M. Ce général partit le 26 février, alla d'abord occuper Cayenne, qui était entre les mains des Hollandais: il quitta cet établissement le 25 mai, pour venir aux Antilles. A son arrivée à la Martinique, le 1er juin, il y fut parfaitement accueilli et reconnu dans tous ses droits, ainsi qu'à la Guadeloupe, où il arriva la 23 juin. D'après l'estimation faite sur les lieux, il fut remboursé aux propriétaires 120,000 liv. tournois pour l'île de la Martinique et celle de Sainte-Lucie, 100,000 liv. pour la Grenade et les Grenadins, 120,000 liv. pour la moitié de la Guadeloupe et la totalité de celle de Marie-Galande et de la Désirade. Houël fut le seul qui s'obstina à ne pas vendre sa moitié de la Guade-

loupe ; il demeura dans la jouissance de tous ses droits, à l'exception du gouvernement. La Compagnie acheta de l'ordre de Malte, les îles de Saint-Christophe, de Sainte-Croix, de Saint-Martin, de Saint-Barthélemy et de la Tortue, pour la somme de 500,000 liv. tournois. Le ministre Colbert acquit aussi, vers la même
1665. époque, la portion de Saint-Domingue qui devait devenir la plus importante des colonies françaises.

Une partie des Français et des Anglais, chassés de Saint-Christophe, en 1630, par l'escadre espagnole de Frédéric de

de gril nommé boucan, sur lequel ils rôtissaient les viandes dont ils se nourrissaient sans manger de pain. Ils conservaient avec soin tous les cuirs, et les vendaient aux Hollandais. Les Espagnols, qui ne voyaient pas avec plaisir ces aventuriers établis dans leur voisinage et chasser sur leurs terres, firent un armement contre la Tortue. Ils abordèrent dans l'île au moment où ceux qui étaient en état de la défendre se trouvaient occupés de la chasse à Saint-Domingue, et égorgeant les femmes, les enfans, les vieillards, ils détruisirent tous les établissemens. Instruits de ce cruel événement, les boucaniers choisirent pour chef un Anglais nommé Willis, reprirent possession de la Tortue à la fin de 1758 et s'y fortifièrent. Bientôt, poursuivant leur vengeance contre les Espagnols, pour lesquels ils avaient conçu une haine implacable, ils s'associèrent un grand nombre d'Européens, dont le métier était d'attaquer et de dépouiller les galions d'Espagne quand ils revenaient chargés d'or, d'argent ou de denrées précieuses; et, réunis à beaucoup de colons qui fuyaient les priviléges

exclusifs auxquels on les assujettissait, ils firent des incursions chez les Espagnols et réduisirent leurs colonies à un état de détresse extrême. Ayant tous adopté le métier de forban pour leur faire une guerre d'extermination, ils portèrent au loin la terreur du nom de *flibustiers*, qu'ils s'étaient donné sans qu'on en connaisse l'origine. Après une longue suite de succès et de revers, les flibustiers français demeurèrent maîtres de l'île de la Tortue, et s'étendirent sur la côte septentrionale de Saint-Domingue, qu'ils conservèrent toujours depuis, tandis que

presque toujours. Le bruit de leurs exploits et de leur pillage avait attiré parmi eux une foule d'aventuriers de tous les pays, qui les mirent en état de faire des expéditions formidables sur toutes les mers du Sud et du Nord. Les îles de Saint-Domingue, de la Tortue, de la Jamaïque, devinrent les arsenaux de leurs armemens, et l'entrepôt des richesses immenses que leurs crimes et leur rare intrépidité leur procuraient, et qu'ils dissipaient au sein de la débauche la plus effrénée.

La côte nord de Saint-Domingue et l'île de la Tortue ne commencèrent qu'en 1665, comme nous l'avons dit plus haut, à fixer les regards de la France; les aventuriers s'y rencontraient alors en grand nombre; mais on y comptait à peine quatre cents cultivateurs. D'Ogeron fut présenté par la Compagnie et accepté par le ministre Colbert pour gouverner cette colonie. Il avait long-temps vécu avec les flibustiers, qui avaient conçu pour lui le plus profond respect. Il administra son gouvernement avec tant de sagesse qu'il parvint à fixer l'esprit remuant des aven-

turiers, et qu'au bout de quatre ans le nombre des colons surpassait quinze cents. Il avait formé le projet de soumettre l'île entière à la France, et était occupé à faire agréer son plan au ministre lorsque la mort l'enleva en 1675. Cet excellent administrateur peut être regardé à juste titre comme le fondateur de cette précieuse colonie.

Les autres flibustiers continuèrent à remplir l'univers du bruit de leurs exploits; le dernier qu'ils firent, en 1697, fut la prise et le pillage de Carthagène, ville la plus fortifiée de toute l'Amérique; ils y débarquèrent le 15 avril, sous les

de leur pays, les autres leur industrie au commerce ou à la culture.

L'île de Saint-Domingue était alors gouvernée par le comte de Boissy, qui s'acquittait de son emploi avec beaucoup de zèle et d'habileté, et eut plusieurs fois à lutter contre les Anglais et les Espagnols alors leurs alliés. Enfin la paix de Ryswick, conclue en 1697, mit un terme aux différends. Par ce traité, l'Espagne céda pour la première fois aux Français la partie occidentale de Saint-Domingue.

A cette époque, la colonie anglaise de 1666.
Sainte-Lucie, que les maladies, la famine et la guerre des sauvages avaient réduite à quatre-vingt-neuf individus, de quinze cents dont elle était composée, abandonna une seconde fois cette île le 6 janvier, après en avoir détruit tous les établissemens. Les Anglais, pour se dédommager de cette perte, s'emparèrent de l'île de Tabago dont ils dépouillèrent les Hollandais; mais ils la leur restituèrent en 1677.

Les nègres esclaves venaient à peine d'être introduits aux colonies, que, pour augmenter la population noire et favo-

1673. riser la Compagnie, on fit des concessions avantageuses à ceux qui voudraient profiter du droit de faire la traite.

Mais on eut beau combler de faveur cette nouvelle Compagnie, elle fut toujours languissante; la contrebande, la guerre déclarée à la Hollande le 7 avril 1672 et l'infidélité de ses agens lui portèrent les derniers coups.

1674. Au bout de dix ans d'exercice, elle se trouva endettée de 3,523,000 livres tournois, et fut forcée de se dissoudre. Le Roi la révoqua au mois de décembre 1674, se chargea d'éteindre sa dette et de lui rembourser son capital, montant à 1,287,185

terre avait conclu un traité par lequel il était statué qu'en cas de guerre entre les deux états, *la neutralité la plus absolue serait observée à l'égard des colonies du Nouveau-Monde*. Ces conventions, rassurantes pour des pays essentiellement agricoles, ne furent observées qu'autant que les Anglais n'eurent pas intérêt de les violer. En effet, quelques années après ils 1691.
s'emparèrent de Marie-Galande, qu'ils dévastèrent, et vinrent attaquer la Guadeloupe, dont ils se seraient aussi rendus maîtres sans la valeur de la Malmaison, qui, enfermé dans le fort Saint-Charles, fit une vigoureuse résistance et donna le temps au marquis d'Eragny, gouverneur général, d'arriver de la Martinique avec un renfort. Les Anglais, contraints à lever le siége, dévastèrent en se retirant tous les quartiers qu'ils avaient occupés; ils évacuèrent Marie-Galande de la même manière.

Les Antilles françaises commençaient 1702.
à peine à se ressentir des bons effets de la paix de Ryswick, lorsqu'une nouvelle guerre vint encore les mettre à la merci de leur ennemi le plus implacable. Avant

même la déclaration de guerre, les Anglais pillèrent la partie française de Saint-Christophe, qui, ne s'attendant à aucune hostilité, n'était pas sur la défensive. Tout ce qu'il y avait de Français fut transporté à la Martinique, et les Anglais, restés seuls maîtres de l'île, s'en firent assurer la possession par le traité d'Utrecht, en 1713.

703. Dans les premiers jours de mars l'ennemi parut devant Marie-Galande, dont il s'empara le 6. Le 18 du même mois il se présenta devant la Guadeloupe avec une escadre composée de sept vaisseaux, une frégate, plusieurs transports, en tout quarante-cinq voiles. Les Ar-

de se rembarquer; mais selon son barbare usage ce ne fut qu'après avoir mis le feu partout.

Le Roi, pour faire une diversion qu'il pensa devoir être utile à ses armes en Europe, fit passer une escadre aux Antilles. Cette division, forte de douze vaisseaux, une frégate et vingt-et-un bâtimens légers, avait à bord sept cents hommes de troupes de débarquement, auxquels on en joignit douze cents autres tirés des garnisons des colonies. Elle mit à la voile le 2 avril 1706, attaqua et prit par capitulation les îles de Saint-Christophe et de Nièvres, les rançonna, et rentra à la Martinique après cette expédition.

La paix d'Utrecht ayant enlevé à la 1713.
France une grande partie de ses importantes possessions du nord de l'Amérique, Terre-Neuve, l'Acadie et la baie d'Hudson, réveilla sa sollicitude en faveur de celles qui lui restaient. Les Antilles devinrent l'objet plus particulier de sa protection; le commerce, auquel plus de liberté fut accordée, y reçut de nouveaux développemens, aussi ne tardèrent-elles pas à devenir plus florissantes. La culture

du café, qui commença de se propager à
la Martinique dès l'année 1723, et à la-
quelle les Anglais ne se livrèrent que dix
ans plus tard, fut aussi pour nos établis-
semens une source abondante de prospé-
41. rité. Mais la guerre de la succession d'Au-
triche, glorieuse à la France continentale,
devint funeste à ses colonies par la né-
gligence que le cardinal de Fleuri avait
apportée à l'entretien de la marine. Les
Anglais, dont les escadres parcouraient li-
brement les mers, abattirent entièrement
nôtre commerce. Tout tendait à une ruine
48. prochaine, lorsque la paix d'Aix-la-Cha-

battus en Canada furent menacés d'une invasion. Ils perdirent Port-Mahon, et La Galissonnière remporta sur eux cette victoire navale qui fit condamner à mort l'amiral Bing.

Cependant la France était trop sérieusement occupée en Europe pour veiller avec succès à la sûreté de ses colonies. Ses possessions dans l'Inde, en Afrique et sur le continent américain tombèrent au pouvoir des Anglais, qui envoyèrent une escadre avec des troupes de débarquement pour soumettre les Antilles. 1758.

La flotte se présenta devant la Martinique le 15 janvier; elle opéra le lendemain deux débarquemens. Mais les habitans encouragés par le gouverneur général, le marquis de Beauharnais, se portèrent en foule au-devant de l'ennemi, lui firent éprouver une perte considérable et le forcèrent à se rembarquer. L'escadre, après avoir éprouvé des avaries, fit voile pour la Guadeloupe, où elle parut le 20 janvier. 1759.

Le 22, les Anglais bombardèrent et canonnèrent la ville et le fort de la Basse-Terre; ensuite ils opérèrent un débarque-

ment dans la partie de la ville appelée Saint-François, qu'ils incendièrent. Après plusieurs actions dans lesquelles les Français se retirèrent presque sans combattre, la Guadeloupe se rendit par capitulation, au moment où elle recevait de la Martinique un renfort qui s'était fait attendre trop long-temps.

Une nouvelle expédition ennemie, sous les ordres de l'amiral Rodney et du général Monkton, attaqua la Martinique,
1762. s'en empara le 13 février 1762, et toutes les possessions françaises aux îles du Vent se trouvèrent au pouvoir de S. M. Bri-

permettre à la France de céder à sa rivale. Celle-ci obtint encore l'île neutre de Saint-Vincent; et en échange de tant de concessions, ce traité nous rendit la Martinique et la Guadeloupe avec ses dépendances. Les Anglais, avec leur bonne-foi ordinaire, différèrent plus de trois mois la restitution de cette colonie, pour se donner le temps d'enlever tout ce qui était à leur convenance.

Le commerce des Antilles était devenu florissant, la culture faisait des progrès rapides, lorsqu'une guerre qui n'eut que les colonies pour objet, vint paralyser tant de prospérité. Les établissemens anglais dans l'Amérique septentrionale venaient de proclamer leur indépendance. La cour de Versailles, depuis long-temps irritée des perfidies du cabinet britannique et surtout de ces paroles fameuses prononcées en 1764 par lord Chatam en plein parlement : « Que deviendrait « l'Angleterre si elle était toujours juste « envers la France? Craignez, réprimez « la maison de Bourbon! » reconnut l'indépendance des États-Unis, et dès-lors elle dut se préparer à la guerre. 1778.

ntôt les amiraux d'Estaing,
net, de Grasse et de Vau-
otter dans l'Archipel amé-
villon français triomphant.
le Bouillé, gouvernerneur de
nique; mais l'escadre de
e put empêcher les Anglais de
maîtres de Sainte-Lucie le 12
Destaing prit sa revanche bien-
il s'empara de Saint-Vincent
, et de la Grenade le 4 juillet.
e était tombée au pouvoir des
e 2 juin, quand l'amiral Rodney
ta le 5 février devant Saint-Eus
gouverneur hollandais, qui igno
sa nation fût en guerre avec l'A
, pris au dépourvu et sans troupe
é de se rendre à discrétion. I

terre, avec les plus grandes difficultés, les troupes qu'il avait à bord sous le commandement du colonel Dillon. Ce brave général gravit à leur tête le roc qui domine la côte, au milieu de précipices affreux, et à la pointe du jour il fut maître du fort et de la ville. Sept cents Anglais se rendirent à trois cent cinquante français, et le pavillon des états-généraux fut 1782.
de nouveau arboré à Saint-Eustache, à Saba, et dans la partie hollandaise de Saint-Martin.

La chute de Saint-Christophe, de Nièvres, de Mont-Serrat, tombées les 12 et 22 février sous les coups de M. de Bouillé, et les succès des escadres françaises dans toutes ces mers, avaient mis en attente de voir succomber le boulevard de la puissance des Anglais aux Antilles, la Jamaïque, dont la prise aurait consolidé la suprématie maritime que la France avait déjà conquise; mais le fameux combat naval livré entre le comte de Grasse et l'amiral Rodney, le 12 avril 1782, détruisit cet espoir et fit reprendre à l'Angleterre sa prépondérance maritime.

La paix avec la Grande-Bretagne mit 1783.

enfin un terme au fléau destructeur qui ravageait le monde, et consolida l'indépendance des États-Unis d'Amérique. Le cabinet de Versailles acquit en Afrique, le Sénégal; dans l'Inde, on lui restitua toutes les prises qui avaient été faites; en Amérique, il fut admis aux pêcheries de Terre-Neuve, et obtint les deux îles de Saint-Pierre et de Miquelon; dans les Antilles, l'île de Tabago lui fut cédée, et il y eut promesse réciproque de conclure, dans l'espace de deux années, un traité de commerce.

84. Le 20 octobre, MM. de Clugny et de

de ses relations d'amitié avec sa rivale. La diplomatie, marchant dans les voies tortueuses que suivent toujours les gouvernemens faibles, semblait vouloir hâter la ruine du royaume. Son *succès* fut remarquable dans l'onéreux pacte de commerce conclu avec l'Angleterre. Les ministres cependant ne devaient pas ignorer que Colbert avait refusé ce traité en 1669, que ce refus s'était renouvelé en 1715, et que Montesquieu, ce penseur éclairé, avait dit : *Que la France ne devait jamais faire de traité de commerce avec l'Angleterre qu'à coups de canon.*

CHAPITRE VII.

Effets que produisent aux Antilles les premières nouvelles de la révolution française. — Révolte des noirs à Saint-Domingue. — Guerre avec l'Angleterre. — Les Anglais reconnaissent la neutralité de Saint-Domingue. — Expédition du général Leclerc. — Saint-Domingue, sous le nom d'Haïti, se déclare indépendante. — Suite de l'histoire des Antilles.

789. CEPENDANT les colonies jouissaient d'une paix profonde : leurs habitans de

des droits qu'on déclarait être l'attribut essentiel de tous les hommes. Les nègres libres firent valoir les mêmes prétentions. Cette différence de vues et d'intérêts produisit des haines et des discordes qui bientôt déchirèrent les colonies, et firent éclater à la Martinique et à Saint-Domingue une déplorable guerre civile.

Dès qu'on fut informé à Paris du désordre qui régnait dans les Antilles, l'assemblée nationale, craignant qu'elles ne se déclarassent indépendantes, prononça, par un décret du 8 mars, que dans ses dé- 1790.
clarations sur l'égalité des droits des citoyens français, elle n'avait jamais eu l'intention de comprendre les colonies. Mais la commotion était donnée, il ne fut plus possible d'en arrêter les effets; les troubles continuèrent. Ce fut en vain que l'assemblée nationale envoya des commissaires pacificateurs; ils furent obligés de se retirer sans avoir pu remplir le but de leur mission.

L'assemblée nationale, séduite par l'espoir de ramener les colons à la soumission en rabaissant leur vanité et leur crédit, voulant d'ailleurs consacrer les

principes du droit naturel qu'elle avait reconnus, publia un décret, dans le cou-
1. rant du mois de mai, portant que tous les gens de couleur, résidant dans les colonies françaises et nés de parens libres, auraient droit aux mêmes priviléges que les citoyens français. Cet arrêté porta l'effroi dans les Antilles, et produisit à Saint-Domingue un embrasement universel. Dans la ville du Cap, on résolut à l'unanimité de refuser le serment civique, et la cocarde nationale fut foulée aux pieds. Les mulâtres alarmés se mirent sous les armes. Le 23 août, avant la pointe du

rable de mulâtres libres qui étaient dans
ville, craignant la fureur de la popu-
e, se joignit aux blancs; tous les marins
port se réunirent aux habitans, et on les
mit à une espèce de discipline militaire.
Touzard, qui s'était distingué dans le
d, à la tête des Américains, prit le
mmandement de la milice et des trou-
de ligne, et attaqua un corps de qua-
mille nègres. Il en fit un carnage af-
ux; mais comme ils reparaissaient
jours avec de nouvelles forces, il se
enfin obligé de battre en retraite. Mal-
toutes les précautions que l'on prit
ar défendre les approches de la ville,
aurait été détruite infailliblement, si
noirs avaient eu quelque connaissance
s l'art militaire.
On avait transmis au plus vite la nou-
le de la révolte aux différentes pa-
sses, et dans plusieurs les colons étaient
venus à se mettre en état de défense;
is les nègres, réunis aux mulâtres,
montèrent tous les obstacles. Toute la
he et vaste plaine du Cap et des mon-
nes voisines furent abandonnées à l'en-
mi, qui exerça les plus horribles cruau-

tés sur les blancs tombés entre ses mains.

Dans cette terrible guerre, le sang humain coula par torrens : deux mille blancs de tout âge et de tout sexe furent massacrés. Plus de dix mille insurgés périrent soit par le fer soit par la famine, et quelque centaines reçurent la mort de la main du bourreau.

La révolte, qui jusque-là ne s'était guère manifestée que dans le nord, éclata bientôt dans les provinces de l'ouest. Les détachemens qu'on envoya contre les rebelles furent repoussés, et le pays, dans un espace de plus de trente milles, fut

des droits politiques, envoyait dans les îles Antilles, sept commissaires pour faire exécuter ses ordres. Le général de division Rochambeau, fils du maréchal de ce nom, fut nommé commandant général des îles du Vent, à la Martinique; le général Collot fut appelé au gouvernement de la Martinique, et le général Ricar à celui de Sainte-Lucie.

La frégate *la Sémillante*, capitaine Bruix, eut la mission d'escorter à la Martinique le convoi qui portait, avec les trois généraux, quatre commissaires civils nouvellement nommés, mille hommes de troupes de ligne et mille gardes nationaux. L'expédition partit de Lorient le jour même de la catastrophe du 10 août.

Dans les premiers jours de septembre, une lettre venue de l'île anglaise de Mont-Serrat, annonça à la Basse-Terre que les Prussiens et les Autrichiens étaient entrés à Paris, et que la contre-révolution était faite en France. Au milieu de l'agitation qu'excita cette nouvelle, le capitaine de la frégate *la Calypso*, arrivant de la Martinique, demanda au commandant de la Guadeloupe, M. Darros, la permission

d'arborer le drapeau blanc. Après beaucoup de difficultés de la part du gouverneur, le pavillon blanc fut hissé à bord de la frégate, et appuyé de vingt-et-un coups de canon. Cet exemple séduisit la population ; le gouverneur fut entraîné, et les anciennes couleurs de la France furent arborées à la Guadeloupe.

La Calypso remit aussitôt à la voile pour porter ces nouvelles à la Martinique, où M. de Behague et tous les commandans des bâtimens de la station s'empressèrent de reprendre le pavillon blanc.

Sainte-Lucie et Marie-Galande furent les seules îles qui restèrent fidèles aux

chambeau gouverneur de la colonie, en attendant les ordres de la métropole. Plusieurs actes de rigueur, et l'autorité illimitée à laquelle prétendaient les commissaires, répandirent la terreur dans toute la colonie. On soupçonnait l'assemblée nationale de projeter, comme elle le fit depuis, l'affranchissement général des nègres. Tous les partis laissèrent alors éclater leur mécontentement.

Les commissaires s'étant rendus dans la 1793.
partie de l'ouest, pour apaiser une insurrection assez alarmante, étaient parvenus à réduire à l'obéissance Port-au-Prince et Jacmel. Ils s'étaient retirés à Santo-Dominguo, lorsqu'une scène d'horreur vint glacer d'effroi tous les blancs de l'île. Le 21 juin, un corps de trois mille noirs révoltés entra dans la ville du Cap, fit un massacre général des hommes, des femmes et des enfans : tous les colons blancs qu'on put découvrir reçurent la mort, et plus de la moitié de la ville fut détruite par les flammes.

Pendant que ces choses se passaient à Saint-Domingue, les îles de la Guadeloupe et de la Martinique, détrompées

sur la nouvelle de la contre-révolution, rentraient sous la domination de la république, reconnaissaient ses agens, et faisaient de nouveau flotter le pavillon tricolore. Les généraux Ricard et Collot prenaient possession de leurs gouvernemens respectifs; et Rochambeau, que les horreurs commises à Saint-Domingue avaient déterminé à s'en éloigner, s'était rendu à la Martinique, où il remplit de suite ses fonctions de gouverneur général.

Les affaires de Saint-Domingue étaient loin de présenter un coup-d'œil aussi satisfaisant.

Depuis la révolte des nègres de la pro-

fut accueillie favorablement, et le gouverneur de la Jamaïque reçut ordre d'envoyer à Saint-Domingue des forces suffisantes pour occuper toutes les places qui viendraient à se rendre.

Les commissaires français Santhonax et Polverel, avaient reçu de France six mille hommes d'élite, qui, joints aux troupes nationales qui se trouvèrent déjà dans la colonie et à la milice de l'île, formaient un corps effectif de quatorze ou quinze mille blancs. Ils avaient en outre, de leur côté, la plus grande partie des nègres libres et des mulâtres, et une troupe mélangée de nègres tirés des prisons, ce qui formait en tout vingt-cinq mille hommes armés et acclimatés. Les commissaires, dans l'intention d'augmenter leurs forces, proclamèrent l'entière abolition de l'esclavage, déclarant que les nègres seraient désormais assimilés aux citoyens.

L'armement fait à la Jamaïque se composait d'environ huit cent soixante-dix soldats de troupes de ligne; et la première division, qui contenait six cent soixante-dix-sept hommes, partit de Port-Royal

e 9 septembre 1793, et arriva à J
e 19. Les articles de la capitulatio
té réglés d'avance, les anglais
ossession de la ville et du port s
un obstacle. Le 22 on occupa la
esse et le hâvre du cap Saint-
Cependant la ville continua de r
a plupart des habitans joignirent
épublicaine. L'ennemi fit une te
ur Tiburon, dont la possession l
ssuré la domination de la grand
nais ils échouèrent complétement
ent obligés de battre en retraite.
nement découragea les Anglais
ayant reçus un renfort, les paro
Jean-Babel, de Saint-Marc, d'A
et de Boucassin, se rendirent aux
conditions que Jérémie. Les hab
Léogane suivirent bientôt cet exe

forme la baie de Léogane, et la prise de Port-au-Prince paraissait inévitable. Le colonel Whitelocke, jugeant nécessaire de se rendre maître de Port-de-Paix, ville avantageusement située à l'est du cap Saint-Nicolas, voulut l'acheter à prix d'argent; mais le brave général Laveaux, qui commandait dans la place, reçut sa proposition avec l'indignation et le mépris qu'elle méritait. Plusieurs combats insignifians furent livrés de part et d'autre. Cependant les Anglais, qui ne recevaient aucun secours d'Angleterre, commençaient à éprouver un grand découragement, lorsque le 19 mai les vaisseaux *le Belliqueux*, *l'Irrésistible* et *la Mouche*, ayant à bord deux régimens sous les ordres du général White, mirent à l'ancre dans le hâvre du cap Saint-Nicolas. Leur arrivée causa la plus grande joie parmi leurs compatriotes : on conçut alors l'espoir de s'emparer de Port-au-Prince. Dans la soirée du 30, l'escadre mouilla devant cette ville; elle était composée de quatre vaisseaux de ligne, de trois frégates et de quatre ou cinq petits bâtimens, sous le commandement immé-

diat du commodore Ford; quatorze cent soixante-cinq soldats de ligne, bien disciplinés, sous les ordres du général Whyte, formaient toutes les forces de terre.

Le lendemain l'ennemi fit une sommation à la ville pour l'engager à se rendre; mais n'ayant pas reçu de réponse il commença l'attaque. Le sort de Port-au-Prince fut promptement décidé; la place fut évacuée le 5 juin. On préserva de l'incendie les maisons de la ville et la marine du port, bien que les commissaires républicains eussent donné l'ordre d'y mettre le feu. Ces commissaires se

nègre nommé Toussaint Louverture, quittèrent bientôt la colonie et s'embarquèrent pour la France, où leur conduite fut approuvée du gouvernement. Cependant les hostilités continuèrent entre les Anglais réunis aux troupes coloniales royalistes, et les républicains joints aux hommes de couleur; mais aucune action ne fut assez remarquable pour mériter de trouver place ici.

En 1795 la guerre ayant cessé entre la France et l'Espagne, toute la partie espagnole de Saint-Domingue fut cédée à la république française, conformément au traité de paix. 1795.

Vers la fin de l'année, le gouvernement anglais voulant tirer l'armée de Saint-Domingue de l'espèce de léthargie où elle était plongée, lui envoya un renfort de sept mille hommes, sous le commandement du général de brigade Howe. Des forces semblables envoyées au commencement de la guerre eussent probablement suffi pour soumettre toute l'île; mais l'expérience et la discipline des hommes de couleur et des noirs leur donnaient une puissance qu'il était difficile

de renverser. La guerre ne devint donc pas plus active qu'auparavant, et les maladies ayant contribué à diminuer considérablement les troupes britanniques, le général Maitland, qui les commandait, sentit bientôt qu'il ne lui restait plus d'autre parti que de se retirer. En consé-
1798. quence, il conclut un traité avec Toussaint, par lequel les Anglais s'engageaient à évacuer toutes les places qu'ils possédaient dans l'île, et à reconnaître Saint-Domingue comme puissance indépendante et neutre.

La guerre, que la France avait déclarée le 1er février 1793 à l'Angleterre et à la

La Martinique n'était guère plus tranquille que la Guadeloupe; l'expérience et les efforts du général Rochambeau n'avaient pu l'arracher aux crises qui la désolaient depuis près de quatre ans. Divers rassemblemens s'étaient formés sous la bannière blanche. Les deux partis se faisaient une guerre à mort que souillaient les plus affreuses barbaries, lorsqu'une escadre anglaise, commandée par l'amiral Gardner, forte de huit vaisseaux et de plusieurs frégates, se présenta le 11 juin devant le Fort-Royal et Case-Navire.

Le général Rochambeau mettant à profit cet instant d'alarme, rallia à lui tout ce qu'il y avait de Français, attaqua les ennemis de l'état, et s'empara de trois postes importans. Le général Bruce, commandant les troupes anglaises, débarqua le 16 juin, à Case-Navire, quinze cents hommes, auxquels se joignirent un millier d'habitans. Formées sur deux colonnes, ces forces se mirent en marche le 18, avant le jour, pour aller attaquer Saint-Pierre. Rochambeau se porta contre elles avec rapidité, les chargea impétueusement et les mit dans une déroute com-

plète. Les Anglais, épouvantés, se réfugièrent sous le feu de leurs vaisseaux : ils employèrent les deux jours suivans à se rembarquer avec la foule d'émigrés et de planteurs qui s'étaient battus dans leurs rangs.

Cependant la république, pressée par l'Europe coalisée contre elle, se trouvait dans l'impuissance d'envoyer aucune espèce de secours à ses colonies. L'Angleterre, humiliée de l'échec que l'honneur de ses armes venait d'éprouver, résolut d'employer des forces assez imposantes pour s'emparer de toutes les îles françaises du Vent.

Un armement considérable aux ordres de l'amiral Jervis (lord Saint-Vincent), du général sir Charles Grey, partit de Portsmouth le 26 novembre 1793, et ar-

beau, réduit à six cents hommes, s'enferma dans le fort Bourbon, où tout manquait : néanmoins, il soutint un siége mémorable. Enfin, après trente-deux jours d'attaque ou de bombardement, il fut forcé, le 23 mars, de capituler. La garnison fut prisonnière, le général et son état-major obtinrent la permission de se retirer aux États-Unis d'Amérique.

Les Anglais, sans perdre de temps, laissèrent le général Prescott avec cinq régimens à la Martinique, et partirent le 31 mars pour Sainte-Lucie. Le général Ricard, réduit à une très-faible garnison, ne put faire une grande résistance ; après quatorze heures d'attaque, il capitula aux mêmes conditions que Rochambeau.

Le général Gordon, désigné pour commander à Sainte-Lucie, y resta avec quelques troupes, et l'expédition retourna à la Martinique.

Le 8 avril, elle fit voile pour la Guadeloupe, qu'elle trouva sans défense.

Un détachement de la flotte fut envoyé contre les Saintes, dont il s'empara. Le 10, l'expédition jeta l'ancre à l'entrée du petit cul-de-sac ; le 11, elle opéra un

débarquement considérable au Gosier;
12, le petit fort Fleur-d'Epée fut enl
d'assaut, et la majeure partie de la
nison fut passée au fil de l'épée. Le
Saint-Louis, l'Ilet-à-Cochon et la Po
à-Pitre ayant été abandonnés par sui
cette cruauté, les Anglais furent m
de toute la Grande-Terre. La ville
Basse-Terre se trouvant alors dans
sordre complet, et le général C
pouvant plus se défendre, capitu
avril pour la Guadeloupe et to
dépendances. Ainsi, dans l'esp
mois les Anglais se rendirent m
toutes nos colonies aux Antilles

Le comité de salut public, i
sort de nos îles du Vent, s'éta
...ver au moins la Gua
...lle ne tomb

ayant à bord les deux *commissaires civils*, Chrétien et Victor Hugues, et un total de onze cent cinquante-trois hommes de troupes.

Après une traversée de quarante jours qui lui valut deux prises anglaises, l'expédition attérit à la côte du Vent de la Grande-Terre, où elle prit langue le 2 juin.

Les commissaires civils, instruits que l'escadre anglaise s'était momentanément éloignée de la Guadeloupe, se déterminèrent à tenter une attaque subite sur la Grande-Terre, et firent aussitôt débarquer, avec les troupes, un corps de matelots à la pointe des Salines, au-dessus du Gosier. L'ennemi surpris ne s'opposa pas au débarquement, fut ensuite attaqué et repoussé, et les Français prirent des positions où ils se retranchèrent. Le 6 juin, le fort Fleur-d'Épée, défendu par neuf cents hommes, seize pièces de canon et un obusier, fut enlevé d'assaut, à minuit, par les généraux Cartier et Rouger. L'ennemi étonné de tant d'audace, abandonna ses positions en arrière du fort et se retira au-delà de la rivière Salée.

e retirer dans leur camp de Berville, se
rouvèrent complétement cernés. Bientôt
les troupes anglaises, que les maladies
n'avaient point épargnées, furent forcées
de capituler, laissant au pouvoir des
Français trente-huit bouches à feu, deux
mille fusils et une quantité considérable
de munitions et de vivres.

Les Anglais occupaient encore une par-
tie de la Basse-Terre; le général Pelardy
les ayant forcés de se retirer dans le fort
Saint-Charles, les y bloqua, et se préparait
à une attaque générale lorsque le 11 dé-
l'ennemi profitant de l'obscurité
par la

Après l'expulsion des troupes britanniques, un nouvel ordre de choses s'établit à la Guadeloupe; cette île n'offrit plus l'aspect d'une colonie française, elle devint une sorte de puissance, isolée au milieu des mers, ne conservant le nom français que pour le faire redouter; toute distinction fut proscrite parmi ses habitans, et tous furent appelés à la défense de l'intégrité de son territoire. Une armée de près de dix mille soldats de diverses couleurs, exercés et aguerris, ôta aux Anglais jusqu'à l'idée d'une invasion. Les côtes furent hérissées de batteries qui assurèrent le cabotage; de nombreux corsaires, bravant les quarante vaisseaux, frégates et corvettes britanniques qui les poursuivaient dans toutes ces mers, désolèrent le commerce anglais et enlevèrent ou brûlèrent plus de cent cinquante bâtimens.

Les Français avaient conservé à Sainte-Lucie un parti qui s'était maintenu contre les Anglais au moyen de la guerre des Bois. Il était prêt à succomber, lorsque la nouvelle en vint à la Guadeloupe (1795). Aussitôt le commissaire Goyrand part

avec des troupes, trompe la vigilance des croiseurs ennemis, parvient à débarquer dans l'île, se réunit au parti français, attaque les Anglais malgré leur supériorité numérique, leur met près de sept cents hommes hors de combat, et bientôt les force à se réfugier sur leur escadre, abandonnant tout, jusqu'à leurs femmes et leurs enfans qu'ils laissèrent dans l'île, et qui leur furent renvoyés trois jours après. Le commissaire Goyrand, maître de Sainte-Lucie, y établit une administration bienfaisante qui le fit chérir et estimer des colons.

D'autres armemens partis de la Gua-

nestes, s'occupa de réunir à la Barbade des armemens considérables qu'il destinait à expulser une seconde fois les Français des îles du Vent.

Une expédition menaçante, forte de vingt mille hommes, sous les ordres du général Abercombrie, parut devant Sainte-Lucie au mois d'avril 1796, et commença l'attaque sur-le-champ. Le général Goyrand, à la tête de quinze cents Français, se défendit si courageusement et disputa le terrain pied-à-pied avec tant d'opiniâtreté, qu'il retint pendant un mois les Anglais dans les parages malsains de Sainte-Lucie, où la fièvre jaune exerçait ses ravages, et qu'il leur fit éprouver des pertes énormes. L'expédition anglaise, trop affaiblie, n'osa plus courir les hasards d'une tentative sur la Guadeloupe, et fut obligée de se contenter de la conquête de Sainte-Lucie.

Cependant l'Angleterre, toujours avide de prétextes qui puissent colorer ses entreprises, saisit l'instant où les cabinets de Stockholm et de Copenhague, dans la vue de soutenir les principes d'une neu*tralité armée*, venaient de se confédérer

Une expedition, [illegible]
sous les ordres de l'amiral Du
du lieutenant général Trigge,
1801. le 20 mars devant Saint-B
Cette île, n'ayant que vingt-c
mes de garnison, capitula san
Les Anglais allèrent débar
mars, deux divisions de
hommes à Saint-Martin : tro
Français ou Hollandais en
garnison; ils étaient soutenu
pages de plusieurs corsaire
une action vive, ces ma
contraints de regagner le
prendre le large, la garni
même jour.
Saint-Thomas et Sain
[illegible]nt à la première sc

tralité en 1798, Toussaint Louverture, délivré des soins de la guerre, s'était appliqué à encourager les arts et à faire fleurir la justice parmi les peuples qu'il était appelé à gouverner. Ces nègres, que l'on s'est plu pendant un si grand nombre d'années à regarder comme des êtres stupides et d'une espèce voisine de la bête, firent alors des progrès si rapides dans la culture et dans toutes les branches de l'industrie, que les succès qu'ils obtinrent seraient incroyables s'ils n'étaient attestés par plusieurs historiens.

L'ancien système d'administration coloniale ne convenant plus dans les circonstances présentes, Toussaint crut nécessaire de donner une constitution régulière à sa république. Elle fut soumise à l'assemblée générale des représentans des districts, et adoptée à l'unanimité. On la publia au nom du peuple, et l'île fut déclarée indépendante le 1er juillet.

Saint-Domingue jouissait de la plus parfaite tranquillité, lorsque la cessation des hostilités entre la France et l'Angleterre, au mois d'octobre de la même année, donna de nouveau à la marine

Saint-Domingue et le monop
commerce; mais cédant aux sc
des anciens colons, il forma l
conquérir l'île et de réduire l
l'obéissance. Conformément à
tions, on rassembla dans le
Brest, de Lorient et de Roc
flotte composée de vingt-six
guerre et d'un grand nombre
de transport. On y embarqu
de vingt-cinq mille homme
troupes françaises. Le géné
beau-frère du premier cons
commandement en chef, e
ordres plusieurs généraux
plus expérimentés. L'amiral
manda la flotte; il eut sous
et le capit

ıa trois divisions de son armée pour
er en même temps les trois prin-
s places de l'île, Santo-Domingo,
ıu-Prince et le Fort-Dauphin; Le-
se rendit en personne au Cap-Fran-
vec le reste de son armée.

général Rochambeau, après avoir
cré les noirs qui venaient en foule,
méfiance et sans armes, au-devant
division qu'il commandait, surprit
t-Dauphin et s'en empara. Mais le
al noir Christophe refusa de ren-
ı ville du Cap aux Français, et
ıt qu'il ne pourrait résister aux for-
nsidérables qui le menaçaient, il
dia la ville et se retira en bon ordre,
enant avec lui deux mille blancs
lui servir d'ôtages.

pendant une trêve de plusieurs jours
onclue entre le général en chef
saint Louverture, qui se trouvait
l'intérieur de l'île lors de ces pre-
s opérations, et le général Leclerc;
urs propositions furent faites de
et d'autre, mais les négociations
ınt en longueur, la trève expira
que l'on n'eût rien terminé. Sur ces

entrefaites, Leclerc ayant reçu un renfort de deux mille trois cents hommes, sous les ordres de l'amiral Ganteaume, résolut de recommencer les hostilités.

1802. Il publia une proclamation, dans laquelle il mettait hors de la loi les généraux Toussaint et Christophe, et employait tous les moyens pour exciter à la défection les troupes de Toussaint et les habitans en général. Il ne changea d'abord rien à la condition des nègres dans les districts occupés par ses troupes, il déclara même solennellement, en son nom et en celui de la république, qu'on

de faire face à ses ennemis. Cependant Toussaint ne se décourageait pas, profitant de la parfaite connaissance qu'il avait du pays, il fatiguait les Français par des marches forcées, les obligeait à combattre pour des positions inutiles, sans se laisser jamais couper dans ses retraites ou forcer dans sa marche.

Au commencement de mars, Leclerc arriva au Port-au-Prince, dont le général Bouvet s'était emparé sans difficulté. Il trouva la place en bon état, et y ayant fixé son quartier-général, il se disposa à pousser les opérations avec une nouvelle vigueur.

L'attention du général se porta d'abord sur la Crête-à-Pierrot, poste situé assez loin de Port-au-Prince et à l'ouest de Saint-Marc, dont il est éloigné de huit lieues; la forteresse était en bon état et servait de dépôt à l'armée des nègres. Presque toutes les troupes françaises furent employées à faire le siége de cette place et à occuper les positions voisines, parce qu'on voulait empêcher la retraite de la garnison, qui était commandée par Dessalines, l'un des généraux noirs les

qu'au dernier momen
siégeans, Dessaline fit
nuit avec une de ses
tira. Trois nuits après
de la garnison firent
tative; mais il n'y en
qui réussit, le reste f
siégeans et passé au
les Français furent e
forteresse; mais apr
perte de quelques-un
généraux et d'une gr
plus belles troupes.

Fier des succès qu
persuadé qu'il n'avai
de la part des noirs
qu'il était temps de

près une égale surprise aux colons et aux noirs ; mais ceux-ci résolurent au fond de leur cœur de se soustraire à une pareille tyrannie.

Toussaint profita habilement de l'imprudence que Leclerc venait de commettre, et remarquant que les Français, en concentrant leurs forces dans les environs de la Crête-à-Pierrot, avaient laissé sans défense les provinces du nord, il effectua sa jonction avec Christophe, qui avait environ trois cents soldats, et, se hâtant de gagner la côte septentrionale de l'île, il appela partout sur sa route les cultivateurs aux armes. Ces braves noirs, qui jusque-là étaient restés paisiblement attachés à leurs cultures, voyant leur liberté compromise, se rangèrent avec empressement sous les drapeaux de leur indépendance. Grossièrement armés des instrumens propres à leurs travaux, mais sous la conduite de chefs intrépides et déterminés, ils se précipitèrent comme un torrent dans la plaine du nord, et s'emparèrent de tous les postes des Français, qui vinrent se retrancher au Cap.

Toussaint n'avait plus d'artillerie ; ce-

Ces changemens s'opér
jours. Leclerc se repent
trop tôt levé le masque,
lui serait impossible de
de sa mission s'il n'invent
piéges. En conséquence,
tromper les noirs encore u
posa une nouvelle proc
veur de la liberté, et
fondée sur l'égalité de t
de la colonie, sans aucun
couleur; mais il avait a
qui rendait cette assur
tout-à-fait illusoire, c'es
tion ne devait être déj
qu'elle aurait été appro
vernement français. Le

noirs, et on la répandit promptement dans toutes les provinces de l'île. Elle eut tout l'effet que son auteur pouvait désirer, et produisit une défection presque générale dans l'armée; les chefs eux-mêmes, entraînés par le torrent, entrèrent en négociation, et la paix fut conclue dans les premiers jours de mai. Tous les habitans de Saint-Domingue reconnurent la souveraineté de la France. Par un article du traité, Toussaint conservait son grade de général, et il lui fut accordé la liberté de se retirer dans celle de ses propriétés qu'il lui plairait de choisir. Il se rendit à une petite plantation qui portait le nom de Louverture, située aux Gonaïves, à peu de distance de la ville de Saint-Marc. Dès que Leclerc vit le chef des noirs en son pouvoir et la tranquillité rétablie dans la colonie, il médita de nouvelles hostilités.

Vers le milieu de mai, il fit enlever Toussaint, qui, sans défiance du danger qui le menaçait, reposait tranquillement avec sa famille, et le fit conduire, avec sa femme et ses enfans, à bord du *Héros*, vaisseau de 74 canons; ce bâtiment fit

teau de Joux sur les
che-Comté et de la Suisse.
ses enfans furent, deux moi
duits de Brest à Bayonne, o
entendu parler depuis.

A l'approche de l'hiver,
Toussaint du château de Jou
où il fut renfermé dans un
humide et obscur; il y mo
temps de l'année suivante.
français annoncèrent sa m
1803.

Sitôt après la déportatio
Louverture, Leclerc prit l
ral en chef qu'il ajouta à ce
général, et le 22 juin il r
par lequel il organisa un n
vernement colonia

collègue, parurent bientôt à la tête d'un corps d'armée formidable, prêts à combattre de nouveau pour la liberté, et décidés à vaincre ou à mourir les armes à la main.

La désertion devint bientôt générale, et l'armée française, déjà affaiblie par la maladie, était réduite presque à rien. Leclerc, voyant qu'il ne parviendrait jamais à soumettre les noirs, résolut de les exterminer tous. Il ne leur accorda plus de quartier, et tous les noirs ou les hommes de couleur qui tombaient entre les mains des Français, de quelque âge ou de quelque sexe qu'ils fussent, étaient fusillés ou jetés à la mer. Ces atrocités ne faisaient qu'accroître l'ardeur des nègres. Dans le courant d'octobre, les Français avaient perdu le fort Dauphin, le Port-de-Paix, et plusieurs autres positions importantes; et la peste produite par les miasmes putrides qu'exhalait le grand nombre des cadavres, répandait aussi ses ravages parmi eux. Le général en chef, dont la santé s'était affaiblie de jour en jour, mourut dans la nuit du 1er novembre, et son corps fut transporté en France.

Après la mort de Leclerc, le co
nent en chef échut au général
eau, qui était alors à Port-au-Pri
l se transporta sur-le-champ au C
ais. Son arrivée influa très-peu
les affaires. L'armée française s
ait continuellement, tandis que
renaient tous les jours une nouv
t un nouveau courage. Il y eut
lusieurs petits combats entre
armées ; le plus important eut
a plaine du Môle Saint-Nicola
Français, malgré une vive r
'eurent aucun avantage. Ils f
eureux au Fort-Dauphin, qui
u général Clauzel ; mais ce suc
lernière étincelle d'un feu qui n
plus se rallumer. Dessalines rass
forces considérables dans la plain

des Français ; Dessalines, par représailles, fit pendre cinq cents Français que le sort des armes lui avait livrés. Ensuite les noirs levèrent leur camp, et, fondant avec une fureur incroyable sur les Français, ils les forcèrent à se retrancher dans la ville du Cap.

Dans le courant de mai, les hostilités recommencèrent entre la Grande-Bretagne et la France ; et au mois de juillet, une escadre parut sur les côtes de Saint-Domingue. A cette époque, les Français, renfermés dans la ville du Cap, étaient bloqués de près par Dessalines. Ce général noir, à l'arrivée des Anglais, envoya un parlementaire pour inviter le commandant à agir de concert avec lui contre les Français. L'amiral anglais bloqua aussitôt le hâvre du Cap, et intercepta toute communication avec la partie espagnole de l'île : alors les Français ne purent recevoir ni renforts, ni secours du côté de la mer. Cependant, le général Rochambeau continuait de se défendre avec un courage héroïque, au milieu des privations de tout genre.

Vers le milieu de novembre, les assié-

eans, ayant forcé quelques ouv
érieurs, se disposèrent à prendr
'assaut. Alors le commandan
pargner le sang des habitans,
ne capitulation. Dessalines jug
os de l'accepter, et elle fut sig
ovembre. Les Français évacu
ille et les forts, et la flotte qui é
e port, composée de trois fréga
ix-sept autres bâtimens plus p
endit aux Anglais avec les tro
taient à bord, au nombre d'env
aille hommes.

Ainsi finit l'expédition de Sa
ningue, qui, sans l'imprude
erfidie du général français,
oute assuré à la France une ric
ie, bien pourvue de cultivat

pour le gouvernement intérieur, et Dessalines, réunissant tous les suffrages, fut nommé gouverneur à perpétuité, avec le pouvoir de rendre des décrets, de faire la paix et la guerre, et de choisir son successeur.

Lors de l'évacuation du Cap, on avait permis aux habitans francais de partir avec leurs compatriotes; mais la difficulté de transporter leur argent et leurs meubles, les avait déterminés presque tous à rester dans la colonie. A peine Dessalines eut-il reçu le gouvernement à vie, qu'il prit des mesures pour faire massacrer tous les blancs qui étaient restés, sans avoir égard à l'amnistie qu'il avait publiée. Au mois de février, il visita l'une après l'autre toutes 1804.
les villes dans lesquelles il restait des Français, et fit égorger sous ses yeux ces infortunés par des soldats qu'il avait chargés de cette mission horrible. On épargna les prêtres, les chirurgiens, et quelques autres personnes qui, pendant la guerre, avaient traité les nègres avec humanité; tout le reste fut massacré, sans égard ni pour l'âge ni pour le sexe.

Le 14 mai, Dessalines partit du Cap-

doute reussi dans son e
l'arrivée d'une escadre fr
barqua de nouvelles forc
le siége et battit en retrai

Après la mort de Dess
phe, dont nous avons d
de parler, s'empara du p
et prit le titre de Roi sa
sition; mais cette tranq
pas à être troublée par
nouveau chef nommé l
disputer la souveraine
Les deux commandans
pour soutenir leurs pr
lutte devint bientôt trè
cessa enfin par la fatigu
Christophe et Pétion se
districts soumis à leur

tie espagnole de l'île ; les troupes françaises furent faites prisonnières, et la place fut livrée aux Espagnols. En juillet 1810, une flotte anglaise, partie de la Jamaïque, vint attaquer la ville de Santo-Domingo, le dernier des postes que les Français conservassent dans l'île. Le gouverneur, nommé Barquier, capitula bientôt, et la garnison se retira avec les honneurs de la guerre, mais demeura prisonnière de guerre, et les Espagnols rentrèrent en possession de leur capitale. 1810.

Lorsque l'expédition aux ordres du général Leclerc partit pour Saint-Domingue, il n'était question, aux îles du Vent, que de celle qu'on préparait pour la Guadeloupe, sous le commandement du général Richepanse. Tandis que le gouvernement, trompé par des rapports exagérés, se disposait à traiter cette colonie avec rigueur, les habitans, sous les ordres de Pélage, faisaient toutes sortes d'apprêts pour accueillir les Français comme des libérateurs ardemment désirés. En effet, l'escadre parut devant la Guadeloupe, et au moment où elle se disposait à forcer la passe de la Pointe-à-Pitre,

du ...
tous les esprits à la plus ...
sion ; ils se donnèrent même
Le général en chef céda à leu
et malgré les obsessions des
ties de la Dominique, qui
tâche de le porter à des
gueur contre la Guadelo
l'ordre du débarquement.
rent accueillies au milieu
gresse par toute la popu
mandait comme une fav
Tout allait bien jusque-l
vant les différens postes ;
furent insultés : Ignace,
taines, fut sur le point
la troupe qu'il comman
le temps de se sauver d

ce ne fut qu'après différens combats et beaucoup de sang répandu, que le général Richepanse parvint à faire triompher le parti des blancs. Les noirs révoltés, pressés de toutes parts, succombèrent avec leur commandant Ignace, en combattant vaillamment. Un autre de leurs chefs, nommé Desgrès, se fit sauter avec les siens. Le reste des insurgés, découragé par tant de revers, profita de l'amnistie qui avait été publiée, déposa les armes et rentra dans le devoir.

Cette paix de 1802, après laquelle les Antilles avaient tant soupiré, et qui avait causé tant de désastres à la Guadeloupe, ne put luire que quelques instans. La perte de Saint-Domingue, comme nous l'avons dit plus haut, suivit de près la rupture du traité : les Anglais coururent aussi attaquer à l'improviste Sainte-Lucie, qu'ils enlevèrent d'assaut le 22 juin 1803. Ils prirent aussi Tabago, rocher sans défense, où commandait le général César Berthier; mais l'attitude imposante qu'offraient la Martinique et la Guadeloupe, ôta aux Anglais l'envie de *les attaquer*. Ils se contentèrent d'inter-

breuses cr

Les choses étaien

le 20 février, on vit arriver

que une escadre française, sous

du contre-amiral Burgues de

Cette flotte, composée d'un

trois ponts, de quatre vaissea

nons, de trois frégates et d

vettes, ayant à bord des tr

barquement, commandées

de division Joseph Lagran

voile le 21, et fit route po

la Dominique, que l'on

dre. Mais l'escadre ay

pour française, les A

assez belle défense, se

fort du prince Rupers

cile de se mettre à

par la positi

se trouvaient au mouillage du Roseau. Les Français abandonnèrent la Dominique le 28 février.

L'escadre se rendit le même jour à la Guadeloupe, pour y débarquer les troupes et les munitions destinées à cette colonie ; elle se porta ensuite sur les îles anglaises de Nièvres et de Mont-Serrat, qui furent prises sans resistance, et abandonnées après avoir été rançonnées et désarmées. Saint-Christophe fut ensuite traité comme l'avait été la Dominique.

Des calmes de plusieurs jours ayant empêché l'escadre de se porter contre d'autres colonies ennemies, elle regagna la Martinique, où elle mouilla le 16 mars, pour y déposer les troupes et les munitions dont elle était chargée pour cette île.

L'amiral ayant reçu des ordres pour retourner en Europe, leva l'ancre et se porta sur Santo-Domingo, alors assiégé par Dessalines, pour offrir quelques secours à cette poignée de Français qui, sous les ordres du brave général Ferrand, se défendait avec un courage héroïque contre les noirs et contre les Anglais leurs

sa présence la su-
chasse et les nègres levèrent le s
miral Missiessy et le général
envoyèrent au général Ferrand
bataillon qui leur restait, de
des munitions, des vivres, d
et firent route pour France.

Après le départ de l'escadr
la croisière anglaise reparut
les côtes de la Guadeloupe et
que. Le vice-amiral Cochran
mandait, vint, dans le cour
1808, déposer ses malade
îlots dits la Petite-Terre, a
il établit son mouillage. Di
cupa, à la Guadeloupe,
contre une attaque, dont
...issait pas devoir être

senta devant la Désirade ; les onze hommes qui en formaient la garnison firent un feu très-vif pendant deux heures. Enfin ils capitulèrent, et cette île, entre les mains de l'ennemi, lui servit à resserrer davantage le blocus de la Guadeloupe.

Cependant un armement considérable se préparait à la Barbade contre la Martinique, où les Anglais avaient des intelligences. Le débarquement de l'expédition se fit au quartier Robert, le 29 janvier 1809, à dix heures du soir. Les forces britanniques étaient de douze mille hommes de troupes, de plus de trois mille matelots, soutenus par une artillerie formidable.

Le capitaine-général Villaret leur fit éprouver de grandes pertes avant de s'enfermer dans le fort Bourbon. Tous les établissemens de ce fort furent détruits par un bombardement ; la poudrière allait sauter et renverser la ville du Fort-Royal, au moment où, pressé par les officiers de toutes les armes, il consentit à capituler après vingt-sept jours de résistance.

Par la prise de la Martinique, les Saintes devenaient plus importantes : c'é-

des Saintes avait été porté
soixante-dix hommes soldés.
française parut le 29 mars,
la nuit, dans le canal de Ma
et vint mouiller le lendemai
des Saintes. Elle portait cinc
vingt-quatorze conscrits, et
sionnemens; mais malgré to
réunies, les croiseurs ennem
liés autour des Saintes, y
des troupes nombreuses, qu
pas à en prendre possessi
vaisseaux français coupèren
et appareillèrent, laissant l
au mouillage. Tous les bâtim
ennemis se mirent à leur p
les flûtes profitèrent de leur

manière positive à la Guadeloupe, que l'attaque de la colonie était fixée par l'ennemi au 25 du même mois.

En effet, le vice-amiral Cochrane et le lieutenant général Georges Beckwith, commandant l'expédition britannique, firent voile le 22 de la Martinique, et réunirent ce jour-là leurs forces dans l'anse du prince Rupers, à la Dominique.

La seconde division, commandée par le général Harcourt, partit de la Dominique le 26, et alla mouiller aux Saintes. La première et la réserve se présentèrent le 27 devant la Grande-Terre, et jetèrent l'ancre au Gosier. L'amiral et le lieutenant général sommèrent la ville de la Pointe-à-Pitre de se rendre : il fut répondu que la ville et les forts se défendraient. Cependant une si noble résolution était loin d'être générale, et les Anglais, après quelques combats, dus plutôt à la bravoure particulière des chefs qu'à des dispositions combinées de la part du commandant, se rendirent maîtres de la Guadeloupe par capitulation.

Après un succès si peu disputé, le général Harcourt, partit de l'île le 12 fé-

tait que la Martinique
seraient remises à la
après la ratification de
dire dans les premiers
La surprise et la cons
rent bientôt à l'allégr
les Anglais refuser de
sous prétexte qu'ils n
d'instructions à cet
de leur gouverneme
quaient de bâtime
leurs troupes.

L'espoir d'être pl
deloupe détermina
second de cette île
rendre, son départ
gouverneur anglai
les com

core été pris. Enfin, après une infinité de difficultés, les autorités anglaises convinrent de remettre l'île le 7 décembre, à 9 heures du matin; mais de nouvelles chicanes s'opposèrent encore à l'exécution des conventions de la veille, et l'on ne parvint à faire arborer et saluer le pavillon blanc que le soir fort tard.

Ce ne fut que le 11 décembre que les Anglais permirent la prise de possession de la Pointe-à-Pitre, et cette partie avait été tellement spoliée qu'il ne se trouva pas dans les forts et les batteries un seul canon en état de faire feu, ni un grain de poudre pour saluer le pavillon blanc; on fut obligé d'emprunter deux petites pièces et d'acheter la poudre nécessaire d'un navire de commerce du Hâvre, qui se trouvait dans le port.

La Martinique et la Guadeloupe jouissaient d'une heureuse tranquillité qui commençait à leur faire oublier tous les maux qu'elles avaient eus à souffrir sous la domination anglaise, lorsqu'on y reçut le premier avis du retour de Napoléon. Dès les premiers jours, la Martinique, suivant l'impulsion de son commandant, 1815.

détachemen
glais furent appelés dan
et en occupèrent les
d'auxiliaires.

La Guadeloupe ne
l'idée d'être soumise à
et sa haine contre les
au désir ardent de rest
pole, elle préféra arbo
portait la France, et re
de secours que lui fit

Cependant les Ar
paisibles spectateurs
la Guadeloupe, déb
hommes aux Sainte
6 juillet, et, tout e
vaient point d'ord
hostilités, ils en a

Cependant la Guadeloupe, dont les communications se trouvaient de plus en plus gênées par la rigueur du blocus, s'attendait à chaque instant à être attaquée par l'ennemi, et faisait ses préparatifs de défense. Mais l'union, qui seule aurait pu la sauver, était loin de régner parmi ses habitans.

Le 8 août, dès sept heures du matin, le canon se fit entendre, et les Anglais, qui étaient débarqués sur plusieurs points, manœuvraient pour s'emparer des principales positions.

Le 9 au soir, le gouverneur, déterminé par tous les officiers qui reconnaissaient l'impossibilité de la résistance, fit faire au commandant anglais des ouvertures pour la reddition de la colonie. Les conditions de la capitulation furent acceptées le 10, et le pavillon britannique flotta sur les forts.

Les destinées de la France avaient été 1816.
fixées à Paris le 20 novembre 1815; la nation venait de recouvrer pour la seconde fois l'ancienne dynastie des Bourbons. L'angleterre s'était engagée envers la France à la restitution de ses îles

8[illegible]
elle fit payer bien [illegible]
Il fut stipulé que 3,500,[illegible]
seraient inscrits sur le gr[illegible]
dette publique de Franc[illegible]
de garantie pour certai[illegible]
glaises qu'on vit appara[illegible]

A l'avénement de S[illegible]
des négociations ava[illegible]
avec Pétion et Christ[illegible]
Saint-Domingue sou[illegible]
la France ; mais tou[illegible]
l'île rejetèrent d'un c[illegible]
proposition tendan[illegible]
pendance de l'île e[illegible]
d'Haïty.

1818. Le président Pé[illegible]
néral Boyer fut [illegible]
le remplac[illegible]

fut proclamée la réunion des royaume et république d'Haïty en une seule et même république, sous la présidence du général Boyer.

Dès que le cabinet français fut instruit 1821.
de la révolution qui venait de s'opérer à Saint-Domingue, il voulut s'assurer des dispositions du gouvernement haïtien à l'égard de la France. Le ministère chargea M. Esmangart d'entamer de nouvelles négociations avec la république d'Haïty; mais comme toutes les propositions que l'on fit eurent pour base ou la souveraineté absolue, ou la souveraineté constitutionnelle, ou la suzeraineté de la France, 1823.
rien ne put être conclu, l'obstacle invincible résidant uniquement dans cette sanction pleine et entière de son indépendance que réclamait le gouvernement haïtien, et à laquelle ne pouvait se déterminer le ministère français.

Enfin les sentimens libéraux de S. M. 1825.
Charles x et de Mgr le Dauphin, joints à la force des circonstances, l'emportèrent sur des vues politiques plus étroites, et l'indépendance pleine et entière de Saint-Domingue, sous le nom d'Haïty, fut re-

obtint les con-
ses au commerce, et une
150 millions à répartir
propriétaires. L'ordonnan
entérinée par le sénat
juillet, en présence du pr
de M. de Mackau et des p
ciers des vaisseaux en st
mers d'Amérique et réun
du Port-au-Prince, au b
d'artillerie haïtienne et
milieu des acclamations
et les plus fraternelles.
perdant une colonie de
possession eût coûté de
aucun avantage réel,
un allié qui sera long-
poids dans la balance d

CHAPITRE VIII.

Établissement des Français dans le Canada ou la Nouvelle-France. — La Compagnie de Londres forme la colonie dite du Sud dans la Virginie, et fonde la ville de James-Town.

La France avait laissé les Espagnols et les Portugais s'établir dans le Nouveau-Monde, et avait négligé de donner des lois à des nations inconnues. Un seul homme lui ouvrit enfin les yeux, ce fut l'amiral de Coligny. Il envoya, en 1562, 1562.
Jean Ribaud dans la Floride : cette immense contrée de l'Amérique septentrionale s'étendait alors depuis le Mexique jusqu'au pays que les Anglais ont depuis cultivé sous le nom de Caroline. Les Espagnols l'avaient parcourue en 1512, mais sans s'y établir. Les Français, au lieu de cultiver les terres et de rester soumis aux lois de la subordination, prodiguèrent les vivres, laissèrent les terres incultes, insultèrent les indigènes, et ne

des sujets d'une [illegible]
jamais arrêté ses vues.

La cour d'Espagne
de l'Inquisition, et ac
buer la possession ex
que, instruite des t
ques Français protes
pour s'y établir, et
laissait leur gouvern
Cadix une flotte p
Menendez, qui la c
la Floride; il y trou
cherchait établis au
attaque tous leurs
emporte l'épée à la
sacre horrible; tou
s'y soustraire fure
[illegible]ription : *Non c*

Marsan en Gascogne, ennemi des Espagnols, dont il avait reçu des outrages personnels, et passionné pour sa patrie, vend son bien, construit des vaisseaux, choisit des compagnons capables de le seconder, va attaquer les meurtriers dans la Floride, les bat dans toutes les rencontres, et les fait pendre à des arbres sur lesquels on écrit : *Non comme Espagnols, mais comme assassins.*

L'expédition du brave de Gourgue 1567.
n'eut pas d'autres suites, et il évacua la Floride en 1567. De ce moment, les Français, agités par la discorde et les guerres civiles, oublièrent le Nouveau-Monde jusqu'au règne de Henri-le-Grand.

Alors la nation, tranquille et libre sous un roi qui avait su gagner sa confiance, conçut des projets utiles. On s'occupa de la formation des colonies. Les premières idées devaient naturellement se porter vers la Floride; mais le danger qu'il y avait à provoquer les Espagnols inspira la résolution de s'éloigner d'eux le plus qu'il serait possible. Les contrées plus septentrionales de l'Amérique obtinrent par cette raison la préférence. La route

tait déjà tracée. François 1er
yé, en 1523, le Florentin
, qui ne fit qu'observer l'île de
ve et quelques côtes du co
s'y arrêter.
nze ans après, Jacques Carti
navigateur de Saint-Malo, re
ets de Verazzani et alla plus lo
prédécesseur. Il entra dans le
t-Laurent; mais après avoir
ques marchandises d'Europe
pelleteries, il se rembarqua
ce où l'on oublia promptem
eprise.
pendant les Normands, les B
basques continuèrent à faire l
morue sur le grand banc,
côtes de Terre-Neuve, dans

Champlain remonta bien avant le fleuve Saint-Laurent, et jeta sur ses bords, en 1608, les fondemens de Québec, qui devint le berceau, le centre, la capitale de la Nouvelle-France ou du Canada. 1608.

Les peuplades de ces contrées se faisaient une guerre acharnée lorsque les Français arrivèrent. Dans l'espoir de trouver une ressource dans leurs hôtes, les sauvages voisins du fleuve favorisèrent l'établissement de ces étrangers. Champlain épousant en effet les intérêts de ses nouveaux alliés, marcha avec eux contre leurs ennemis. Par son secours et celui des Français qui l'accompagnaient, les sauvages furent vainqueurs, et les Iroquois eussent été probablement détruits ou forcés de vivre en paix, si les Hollandais, qui en 1610 avaient fondé à leur voisinage la colonie de la Nouvelle-Belge, ne leur eussent pas fourni des armes et des munitions, ce qui rétablit l'égalité et perpétua la guerre et les massacres.

Cependant les Français ne s'élevaient pas sur tant de débris : en 1627, ils n'avaient encore que trois misérables établissemens entourés de palissades. Cette 1627.

nationale au Ca

par le commerce des pelleteri

vernement, au lieu de donner au c

merce une liberté qui eût bientôt re

la colonie florissante, se contenta de

stituer à l'ancienne compagnie une

ciation plus nombreuse et compo

gens plus riches, à laquelle on a

tous les encouragemens et les f

possibles.

1628. Pour répondre à tant de pre

prédilection, la compagnie s'en

porter dans le Canada, dès la

année de son privilége, deux

cents ouvriers des professions

convenables, et jusqu'à seize c

mes avant 1643. Elle devait les

urrir, les entretenir pendan

ensuite une

qu'on expédia furent pris par les Anglais, que le siége de La Rochelle venait de brouiller avec la France. La nation anglaise eut l'avantage sur les Français. Ceux-ci perdirent le Canada en 1629; 1629.
mais il fut restitué par le traité de Saint-Germain-en-Laye, en 1631.

La situation de la colonie ne fut pas meilleure pour cela, ce fut toujours la même ignorance, la même négligence. Les Français avaient mal formé leurs établissemens; pour paraître régner sur d'immenses contrées, pour se rapprocher des pelleteries, ils avaient placé leurs habitations à une telle distance les unes des autres qu'elles n'avaient presque point de communication et qu'elles étaient hors d'état de se secourir. Les Iroquois ne tardèrent pas à démêler le vice de cette disposition, et se mirent en mouvement pour en profiter. Les Français se virent réduits à élever dans chacun des districts qu'ils occupaient, une espèce de fort où ils se réfugiaient, où ils retiraient leurs vivres et leurs troupeaux à l'approche de ces ennemis irréconciliables. Enfin, en 1662, le ministère sortant de sa léthargie, 1662.

vaient regler leur condu
paix lui convenait alors,
prendrait les armes contre
ennemis qui commencera
Cela n'empêcha pas qu'e
terre ayant réussi à sédı
cinq nations iroquoises,
troupes soutenues par un
de guerriers sauvages.

Un danger plus grand
la colonie française. Ur
breuse, destinée contre
portait cinq ou six mille l
barquement, entra l'anne
le fleuve Saint-Laurent; r
tion de son amiral, et le c
mens la firent périr dans

Cependant Louis XIV

avec le Canada, l'immense pays connu sous le nom de Nouvelle-France. Les peuples épuisés cherchèrent dans le Nouveau-Monde les moyens de réparer leurs pertes; l'île du cap Breton fixa d'abord leur attention.

Les Anglais, regardant cette possession comme l'équivalent de tout ce que les Français avaient perdu par le traité d'Utrecht, s'opposèrent d'abord à ce qu'il leur fût permis de peupler cette île et de la fortifier; mais la France obtint enfin de faire au cap Breton tous les arrangemens qui lui conviendraient.

Quoique cette île attirât depuis longtemps quelques pêcheurs qui y venaient tous les étés, elle n'en avait jamais fixé vingt ou trente. Les Français, qui en prirent possession au mois d'août 1713, furent proprement ses premiers habitans. Ils changèrent son nom en celui de l'Ile-Royale, et jetèrent les yeux sur le Fort-Dauphin, pour former leur principal établissement; mais la difficulté d'y arriver le fit bientôt abandonner, et les vues se tournèrent vers Louisbourg dont l'abord était plus facile, et que cependant l'on ne

sèche.

Indépendamment des
dans l'île, il en arrivait
France qui séchaient le
dans les habitations, où i
avec les propriétaires, s
dont l'usage leur était

Malgré cette circulat
tout entière à Louisb
des colons languissaien
affreuse. Cependant to
la Nouvelle-France n'é
tinées, dès leur origine
langueur. Plus heureu
l'île de Saint-Jean tra
tans. C'est un pays
sens de petits ruisseau

mille cent cinquante-quatre. Comme ils étaient la plupart cultivateurs et surtout habitués à élever des troupeaux, le gouvernement crut devoir les fixer à ce genre d'occupation. Ainsi la pêche ne fut permise qu'à ceux qui s'établirent à la Tracadie et à Saint-Pierre.

L'île ne recevait annuellement d'Europe qu'un ou deux petits bâtimens qui abordaient au port La Joie. C'est Louisbourg qui fournissait à ses besoins ; elle les payait avec ses productions territoriales. Un détachement de cinquante hommes veillait à sa police plutôt qu'à sa sûreté : celui qui était à leur tête dépendait de l'Ile-Royale, qui relevait elle-même du gouverneur du Canada. Cet administrateur commandait au loin sur un vaste continent, dont la Louisiane formait la portion la plus intéressante.

C'est une vaste contrée, bornée au midi par la mer, au levant par la Floride et la Caroline, au couchant par le Nouveau-Mexique, au nord par le Canada et par des terres peu connues.

Le Mississipi qui la traverse, fut reconnu par Lasalle en 1682. Plusieurs des-

1717. qu'en 1717 que
l'Écossais Law, réussit,
odieux, à y attirer que
1719. 1719 et 1720, la Fra
résolution de rendre
plus important, fonda
Mississipi, la Nouvelle
la capitale du pays; m
gênée par les spéculati
ne put jamais atteindre
prospérité. Elle fut cé
1763. L'attachement
la France retarda la p
mais elle eut lieu
1767.

Le cabinet de Vers
1747. vernement du Canad
homme qu

serrer dans la péninsule ces colons ambitieux. L'avidité qui les poussait dans l'intérieur des terres, singulièrement du côté de l'Ohio, ne lui paraissait pas moins outrée. Les Apalaches, à son avis, devaient être les limites de leurs possessions, et il se promit de ne leur pas laisser franchir ces montagnes. Le successeur qu'on lui donna pendant qu'il rassemblait les moyens de soutenir ce vaste dessein, embrassa ses vues avec toute la chaleur qu'elles pouvaient inspirer. On vit élever de tous côtés des forts, qui devaient donner de la solidité à un système que la cour avait adopté peut-être légèrement.

Alors commencèrent, entre les Anglais et les Français de l'Amérique septentrionale, des hostilités plutôt autorisées qu'avouées par leurs métropoles; mais bientôt le pavillon anglais reçut ordre d'insulter le pavillon français sur toutes les mers. Il avait pris ou dispersé tous les vaisseaux qu'il avait rencontrés, lorsqu'en 1758 il cingla vers l'Ile-Royale. 1758.

Cette porte du Canada avait déjà été *attaquée en* 1745, et Louisbourg ayant

et par les lords Arundel et So
donna lieu à la formation d
tion ayant pour but de colo
1603. rique du nord. Jacques 1er
deux portions les terres don
teurs anglais avaient pris p
puis le 34e jusqu'au 45e deg
1606. Deux Compagnies furent
faire des établissemens. L
portions reçut le nom de p
nie ou de colonie du sud ;
seconde colonie ou de colo
première échut en partage
de Londres ; la seconde à
Plymouth et autres villes
l'Angleterre. Comme c
gnies agirent séparément

Newport, qui la commandait, ayant été poussé par une tempête au nord de l'île de *Roanoke*, sa destination, pénétra dans la 1607.
baie de *Chesapeak*. Il se fixa sur les bords de la belle rivière de *Powhatan*, qu'il appela *James*, du nom du roi Jacques, y fonda la ville de James-Town, et le pays environnant fut appelé *Virginie*.

A peine les Anglais furent-ils débarqués, que la jalousie du commandement jeta la discorde parmi eux. Bientôt la guerre avec les Indiens et les maladies décimèrent les colons. On entoura la nouvelle ville de fortifications; mais l'anarchie, et les désordres qui en sont la suite, avaient réduit les colons à trente-huit individus qui se préparaient à s'embarquer dans une chaloupe, afin de fuir une contrée où ils ne prévoyaient que la mort, lorsque Newport arriva d'Europe avec un renfort de cent vingt nouveaux colons, et des provisions de bouche.

Cependant, la Compagnie qui avait 1609.
fondée la colonie n'en retirait aucun avantage. Jacques 1er, voulant améliorer sa situation, lui accorda des priviléges plus amples, et le droit de se gouverner elle-

à vie ;
immédiatemen
Georges Summers fur
9 vaisseaux et environ
L'ancien gouverne
le malheur d'être bl
l'explosion d'un pa
amis l'embarquer
A son départ, to
périté de la color
s'évanouirent de
et d'insubordin
mine firent pé
colons, qu'en
soixante pers
qu'avait lai
pendant, s
de Thoma

peu près vers ce même temps, la 1619.
npagnie envoya à la Virginie une car-
on de jeunes filles prises dans les fa-
es du peuple, mais de bonnes mœurs.
s d'heureux mariages, en fixant les
teurs, contribuèrent à l'état floris-
de la colonie.
a prospérité de la Virginie allait tou-
s croissant; la puissance législative,
u'alors exercée d'abord par les rois,
ite par la Compagnie en Angleterre,
ar ses agens en Virginie, passa entre
nains des habitans.
es onze bourgs alors existans élurent
s députés, et l'assemblée se tint à
es-Town. Sous un tel gouvernement,
olonie étendit au loin ses établisse-
s; mais au milieu de cet accroisse-
t se préparait en secret un événement
menaça de tout détruire. Les Indiens,
naissant le danger du voisinage des
opéens, et prévoyant la destruction
eur nation, résolurent de la prévenir.
ramèrent un complot dont le secret
gardé pendant quatre ans.
u jour qu'ils avaient fixé, ils se pré- 1622.
tèrent tous à la fois dans les habitations

voisins ...
Indien qui avait reçu le ...
guerre sanglante suivit cette
tous les moyens, même la perf
trahison furent employés par le
et la destruction presque totale d
de cette contrée assura le re
colonie.

Dans cet état de choses,
avait besoin d'un renfort; ma
pagnie de Londres n'était plu
faire de nouvelles expédition
tions du droit divin et des dr
ples occupaient alors tous l
Angleterre. La Compagni
en grande partie d'hommes
pencha du côté populaire
Jacques II résolut de la dét
... du banc du R

gouvernée directement par la couronne, Jacques s'occupait de donner une nouvelle organisation à la colonie lorsqu'il mourut.

Charles 1er continua l'œuvre de son père. Il adjoignit au gouverneur un conseil de douze membres; des taxes furent imposées arbitrairement, et le roi s'empara du monopole du tabac. Sir John Harvey, nommé aux fonctions de gouver- 1627.
neur, opprima les colons de la manière la plus violente: les habitans, indignés, se soulevèrent contre lui et l'envoyèrent pri- 1636.
sonnier en Angleterre; mais le roi refusa de leur rendre justice, et renvoya le gouverneur à son poste. Il le remplaça 1639.
cependant bientôt par William Berkeley, dont les talens et les vertus firent, pendant près de quarante années, le bonheur de la colonie. Elle ne fut point ingrate, et demeura fidèle à Charles 1er, même après l'abolition de la monarchie. Le parlement ne tarda pas à armer une flotte, qui força la Virginie à reconnaître la république; mais à la mort de Mathews, dernier gouverneur pour Cromwel, la Virginie leva l'étendard royal et proclama

lement angu[illegible], —
portable ; les gênes imp
merce. L'acte de navigatio
le Protecteur, fut rendu
remplacèrent. Les plaintes
1675. écoutées. A ces maux se
du prix du tabac, par su
royal : ces motifs facilit
tion de Nathaniel Bacon
lion. A la tête des mécont
le prétexte de combatt
nait en fuite le gouve
mais seulement mit fin à
clémence acheva d'assu
1678. des mécontens.

Depuis cette époque
tion de 1688, l'histoir
fut encore événement

Lors de la révolution de 1688, le nombre des habitans de la Virginie était déjà de soixante mille.

Henri VIII ayant enlevé à la Virginie 1632.
le terrain immense compris entre la baie de Chesapeak et les limites de la Nouvelle-Angleterre, lui donna le nom de *Maryland*, en l'honneur de Marie de France, reine d'Angleterre, et l'accorda en toute propriété à lord Baltimore. Le propriétaire, assisté du corps de ses tenanciers libres, ou de leurs délégués, fut investi du pouvoir de faire des lois pour la colonie, et aucun contrôle ne fut réservé à la couronne sur l'administration de Maryland.

Environ cent émigrans catholiques, presque tous d'une condition distinguée, quittèrent une patrie dans laquelle tous les droits politiques leur étaient ravis. Calvert, frère de lord Baltimore, était à leur tête. Ils descendirent sur les bords de la Potomack, et achetèrent des indigènes le territoire où ils bâtirent la ville de Sainte-Marie.

La première assemblée législative du 1637.
Maryland, après plusieurs discussions

tion des ...

Les persécutions religi
rent un rapide accroissem
lation du Maryland, à ca
ration qui portait les ha
colonie à accorder à tout
mêmes priviléges.

1641. A l'époque des trouble
la guerre civile éclata entr
1651. romains et les partisans d
Ceux-ci triomphèrent; r
Charles II, l'assemblée l
dans tous ses droits, et l
entièrement rétablie.

La terre sur laquelle le
çais avaient voulu se cré
le fanatisme religieux d
arrosée de leur sang, n

pour la concession du Maryland, ne soumettant pas les actes de la colonie à l'approbation de la couronne.

Des émigrans de Virginie se fixèrent près du détroit d'Abermale, sous la protection du gouverneur Berkeley, et formèrent une première colonie en Caroline.

Un nombre considérable d'habitans de la Barbade peupla le reste du pays, situé au sud du cap Fear. Depuis long-temps des émigrans du Massachusset s'étaient fixés auprès de ce cap; mais aucune émigration considérable n'eut lieu de l'Angleterre. Telle fut l'origine des deux Carolines, qui étaient soumises à un gouvernement séparé.

Les propriétaires du comté d'Alber- 1669.
male eurent recours au célèbre Locke, pour leur donner une constitution; mais elle n'eut aucun succès et excita un mécontentement général. Les propriétaires 1693.
se virent forcés de renoncer à la faire exécuter. Alors la Caroline, affranchie des entraves qui s'opposaient à son développement, parvint rapidement à un haut degré de prospérité.

fondere
suivante celle de Char
Malgré l'intolérance
la colonie s'accrut ra
nombreuses émigratio
Dix-sept vaisseaux
colons, partirent pou
gleterre et les villes
ter, Roxborough et
rent fondées.
Ces émigrations
que Charles les déf
mation; mais ma
grations continuèr
trois mille persc
colonie. Bientôt
çais dans l'Aca
établissement q

vres et sur *l'alliance de la grâce*, s'éloignèrent avec leurs partisans, et fondèrent Rhode-Island et les plantations de la Providence; d'autres peuplèrent le Connecticut; d'autres enfin le New-Hampshire et le Maine.

L'émigration vers les colonies continua à la convocation du long parlement. Les maximes des puritains triomphaient, la 1642.
chambre des communes les exempta de tout droit d'importation et d'exportation.

La liberté laissée à la Nouvelle-Angle- 1643.
terre fut si grande que les quatre colonies de Massachusset, de Plymouth, de Connecticut et de New-Haven purent prendre une mesure qui était presque une déclaration d'indépendance; elles s'unirent entre elles par un pacte fédératif, et elles établirent une monnaie à Boston. Cette confédération subsista quarante ans, c'est-à-dire jusqu'à la révocation des chartes des Compagnies de Londres et de Plymouth par Jacques II.

Le Rode-Island fut exclu de la confédération parce que les habitans, quoique puritains, se refusaient à persécuter ceux

Après le rétablissemen
le Massachusset évita so
se déclarer pour le nouv
ses, et s'efforça de cons
pendance sous la protect
pole, en obtenant une
Rode-Island, qui avait
ligue des colonies du n
du rétablissement de l
obtint en 1662 une cha
sait l'assemblée général
Connecticut apprit av
retour de Charles II ; l
une charte royale qui
lonie celle de New-Ha

Les Hollandais ava
lonies sur les rives d

toire occupé par les Hollandais. Leur colonie fut attaquée à l'improviste, et le gouverneur fut obligé de capituler. Les vainqueurs donnèrent à New-Amsterdam le nom de New-Yorck, et à l'île de Manhattans celui de Yorck-Island; la partie voisine de la Nouvelle-Angleterre prit le nom de New-Jersey, et la colonie sur le Hudson celui d'Albay.

Le traité de Breda assura aux Anglais la possession paisible des nouveaux Pays-Bas; mais la guerre s'étant rallumée en 1673, les Hollandais reprirent New-Yorck et tout le territoire qui en dépendait. La paix remit, un an après, ce pays en la possession des Anglais. 1673.

Le duc d'Yorck envoya pour gouverner ses possessions d'Amérique, sir Emond Andross, qui se conduisit de manière à exciter les plaintes les plus vives. Le mécontentement fut même poussé jusqu'à faire naître des désordres qui entraînèrent la guerre civile. 1674.

Guillaume-Penn avait eu le projet de former une colonie dans le New-Jersey; mais ayant pris connaissance de la vaste contrée à l'ouest de la rivière de Dela- 1681.

provinces. Il envoya
Amérique un nombre
d'émigrans, tous de la
à laquelle il appartenai
la concession qui lui é
tant le terrain aux sau
possesseurs, qui devin
colonie naissante.

Penn ayant ensui
d'Yorck la cession de l
avec le territoire au s
laware jusqu'au cap
barqua pour l'Amé
mille émigrans. Il tro
outre les colons qu'il
peu près trois mille
rentes religions, mai
pacifique, et qui cadr

1688, les diverses colonies de l'Amérique septentrionale ne formèrent que des établissemens séparés; mais alors plusieurs causes contribuèrent à faire de plusieurs d'entre elles une nation compacte et parfaitement unie.

Guillaume III avait refusé au Massachusset de lui restituer son ancienne charte, il lui en donna une nouvelle, et par cet acte le New-Plymouth et la Nouvelle-Écosse furent réunis au Massachusset, à l'exclusion du New-Hampshire. Dans le même temps, les colonies de la Nouvelle-Angleterre eurent à lutter contre les Français et contre les Indiens. Les hostilités cessèrent au traité de Riswick, mais la guerre éclata de nouveau en 1702, et les colonies furent le théâtre de scènes sanglantes. La paix d'Utrecht livra l'Acadie à l'Angleterre. 1692. 1702.

Le long repos dont la France jouit sous la minorité de Louis XV, et l'Angleterre sous Robert Walpole contribua puissamment à accroître la richesse et la population de toutes les colonies d'Amérique.

La Caroline devint province royale en 1728, par la révolte des colons contre les 1728.

de l'Amérique ...
en peu de temps un dév
digieux, et, d'après le
elle fut divisée en deux
roline méridionale et la
trionale.

1732. Quatre ans plus ta
province fut formée d
fois compris sous le n
contrée entre le Sav
n'étant pas encore
nement anglais en a
une Compagnie, fo
en Amérique les p
chercher un meil
l'Atlantique. Cett
appelée Georgie,
... en partie aux

toutes ses possessions dans l'Amérique septentrionale, est rempli par la lutte infructueuse de la France et de l'Espagne contre l'Angleterre; nous n'entrerons pas dans de nouveaux détails à ce sujet, en ayant suffisamment parlé plus haut.

Les colonies anglaises de l'Amérique septentrionale, répandues sur un sol immense, avaient acquis en peu d'années un développement prodigieux; elles comptaient déjà une population de trois millions d'habitans. Par la nature des choses, le caractère du peuple devait être indépendant. Leurs traditions historiques leur rappelaient que leurs ancêtres s'étaient réfugiés dans le Nouveau-Monde pour fuir l'intolérance des lois de la métropole; lois contre lesquelles ils avaient lutté ensuite avec succès pendant plusieurs générations.

L'Angleterre, écrasée sous le fardeau que lui avait imposé la guerre, résolut de tirer un revenu de l'Amérique septentrionale. Dans cette intention, les droits sur les importations et les exportations des colonies furent augmentés, des mesures sévères furent prises contre le com-

en Amerique, fut a
chambres par une g
colonies réclamèrent
mesures nouvelles;
le timbre, elles décla
sentans des Anglais
pas le droit de les ir
tion d'opposans au
bres prirent le nom
berté, répandit par
principes. Les villes
théâtre de plusieurs
les notaires décidère
ne pas se servir de
leurs actes. Tous les
de renoncer à l'usage
dustrie anglaise. Le
l'émission du papier

ce moyen. Le ministère fut de nouveau culbuté, et un nouvel impôt sur le verre, les couleurs et le thé que les colonies recevaient d'Angléterre, fut proposé. Quoique ce nouvel impôt parut être un simple réglement de commerce, les assemblées 1768.
provinciales protestèrent avec énergie contre cette mesure. Un tumulte eut lieu à Boston; les bourgeois s'armèrent, les magistrats refusèrent de fournir le lógement à des troupes qui avaient été mandées par le gouverneur, elles occupèrent la ville militairement; l'irritation fut extrême.

Le parlement d'Angleterre ayant blâ- 1769.
mé en termes sévères la conduite des colonies, et approuvé que le roi employât la force pour les réduire, l'exaspération des colons fut à son comble. Les membres de l'assemblée de Virginie, réunis comme individus privés, proposèrent une nouvelle association pour repousser l'introduction des marchandises anglaises. Cette mesure fut successivement adoptée par les diverses colonies.

L'impôt sur le thé avait seul été maintenu par le parlement; mais les colonies

la concession du
minua en rien l'animosité du
ricain.

La Compagnie des Indes
plus de commandes de thé
que, y envoya plusieurs c
cette denrée. On força ses f
retirer, et ses commissaires à
dépôt à Boston. Plusieurs c
furent même jetées à la r
d'un peuple immense, sar
sans opposition.

Le parlement britanniq
nir la ville de Boston de c
lence, ferma le port pou
changea la forme du gou
1774. province; en même tem
Canada. Cette provin

de Massachusset et de Virginie, avant d'être dissoutes de nouveau, convoquèrent un congrès général à Philadelphie : toutes les assemblées provinciales adhérèrent à cette décision. Ce fut le 4 septembre que les délégués des onze provinces, au nombre de cinquante-cinq, ouvrirent leur mémorable session, dans laquelle fut fondée l'indépendance de leur patrie.

Cependant tout prenait un aspect hos- 1775.
tile en Amérique; les citoyens faisaient des amas d'armes : il y en avait un grand dépôt à Concord, ville située à dix-huit milles de Boston. Le général Gage voulut s'en emparer au nom de la métropole; des miliciens américains s'y opposèrent; cependant les armes recherchées furent détruites : mais les troupes anglaises, harcelées sur la route, furent bientôt bloquées dans Boston, où elles s'étaient retirées. L'assemblée provinciale de Massachusset décréta une levée de treize mille six cents hommes, qu'elle mit sous les ordres du colonel Ward. L'enthousiasme était si général, que les chefs des corps furent obligés de refuser des milliers d'enrôlemens volontaires. Près de trente mille

tie [illegible] cette position, ils po[illegible] bombes dans la ville. Les Ang[illegible] rent de les en chasser. A cet ef[illegible] barquèrent à Charles-Town q[illegible] dièrent, et s'avancèrent, so[illegible] du général Howe, vers les ret[illegible] des Américains. Après des s[illegible] ceux-ci ayant perdu leur gén[illegible] munitions étant épuisées, [illegible] retraite sans compromettre [illegible] avantages.

Pendant que ces choses [illegible] Boston, les colonels Arnold [illegible] paraient, presque sans [illegible] forts anglais sur le lac Ch[illegible]

Dans ces circonstances [illegible] réunissait pour la secon[illegible] il nomma pour

Boston par William Howe, qui avait abandonné la presqu'île de Charles-Towu, désespérant de s'y maintenir. Le blocus de la ville se continuait avec une telle rigueur, que bientôt les Anglais, manquant de vivres, furent obligés de capituler; et le général Howe alla faire reposer son armée, et réparer ses échecs à Halifax.

Une expédition, sous les ordres de Montgommery, partie de Boston pour soumettre le Canada, après avoir remporté plusieurs avantages, échoua devant Québec. Le général y fut tué au moment où il allait s'emparer d'une batterie importante, et où les Américains étaient déjà maîtres d'une partie de la basse-ville. Le siége fut alors converti en simple blocus: et Arnold, dont le courage et l'habileté étaient connus, prit le commandement des troupes. Mais la mort de Montgommery avait compromis toute l'expédition; les Américains se replièrent de toutes parts jusqu'à la pointe de la Couronne, et les Anglais n'osèrent les poursuivre.

Cependant le congrès s'occupait à ré- 1776.
parer les pertes de l'armée, et s'efforçait de mettre les côtes en sûreté, en armant

succès, sous le com
taine général Hopki

Pendant que ces
Lee, député de la Vi
tion de déclarer l'in
position fut accueil
juillet, sur le rapp
son, B. Franklin et
claration d'indépen
la république const
Treize États-Uni

Cet acte fut p
des transports d'
pour la défense co
tivité.

Toutefois la n
encore environné

Washington avait inutilement réuni tous les moyens de défense. Ses troupes, mal équipées, étaient d'ailleurs d'une infériorité numérique qui l'empêchait de prendre l'offensive sur aucun point.

La flotte anglaise ayant pénétré dans l'Hudson, les hostilités commencèrent par la prise de Long-Island, qui fut bientôt suivie de l'évacuation de la ville de New-Yorck.

Le général en chef ne se découragea pas : il plaça ses troupes dans une position fortifiée, et chercha à ranimer leur conconfiance dans des escarmouches et des engagemens partiels ; mais il ne tarda pas à être forcé d'opérer une retraite générale à travers la province de New-Jersey. Dans cette retraite, Washington eut la douleur de se voir abandonner par les soldats, dont l'engagement était expiré, et par une partie des miliciens. Cependant, secondé par le général Lee, il défendit pied-à-pied le terrain jusqu'à la Delaware, où il s'occupa des moyens d'arrêter l'ennemi et de l'empêcher de marcher sur Philadelphie. Toute la province de New-Yorck, celle de New-Jersey

les Anglais.

Depuis long-temp
de ses vœux la ca
Deux vaisseaux, cha
mille fusils, arrivè
le moment le plus
Kosciusko, son
comte Pulawski, l
vinrent s'enrôler
caines. Lafayette
la cause de la libe
bâtiment, le ch
nitions, et mal
il s'embarqua d
Trompant la v
glais qui avai
l'intercepter,
Le congrès l

uniquement occupée à observer celle des ennemis. Tout-à-coup Washington passe le fleuve, surprend les Anglais, et force trois régimens allemands à mettre bas les armes. Ensuite, profitant de son avantage, il quitte les bords de la Delaware, et, par ses manœuvres adroites, il oblige les ennemis à le suivre, et dégage ainsi Philadelphie sans avoir été contraint de livrer une bataille dangereuse.

Sur ces entrefaites, l'armée anglaise du Canada, alors sous les ordres de Burgoyne, s'était mise en mouvement. Les Américains plièrent d'abord et perdirent plusieurs forts sur les bords des lacs; mais ayant reçu un renfort de milices envoyé par Washingthon, ils reprirent l'offensive, et après quelques combats où ils eurent l'avantage, le général Gates qui les commandait serra de si près l'armée ennemie, qu'elle fut forcée de capituler avec son commandant.

Pendant que ces choses se passaient 1777.
dans le nord, l'armée du général Howe, débarquée dans le Maryland, menaçait Philadelphie. Washington voulait couvrir cette ville : une grande bataille eut lieu,

cues ; Lafay
lier, fut blessé à la j
rendit les Anglais maîtres de
partie de la Pensylvanie inférieure; leu
armée prit ses cantonnemens d'hiver
Philadelphie, et celle des Américai
dans la contrée déserte de Walley-For
1778. Des deux côtés on se préparait à
commencer les opérations militaires,
qu'une nouvelle importante vint d
de puissans encouragemens aux A
cains. Le 3 mai, le congrès reçut
pêches de Paris, contenant les trai
mitié et de commerce que le go
ment français venait de conclur
États-Unis. Le congrès ratifia
avec empressement, et le peu
cain se livra à une joie extr
leterre, la nouvelle
lement u

de ligne et de quatre frégates, sous les ordres du comte d'Estaing, quitta Toulon le 19 avril, et se dirigea vers l'Amérique. Une flotte anglaise, de la même force, fut envoyée à sa poursuite.

L'intervention de la France força les Anglais de changer leur plan de campagne en Amérique. La ville de Philadelphie fut évacuée ainsi que la Pensylvanie, et sir H. Clinton, qui avait remplacé lord Howe dans le commandement de l'armée, opéra sa retraite vers New-Yorck, à travers le Jersey. Washington se mit immédiatement à sa poursuite; un seul combat eut lieu, dans lequel les Américains eurent l'avantage.

La première opération qui fut concertée entre le comte d'Estaing et les Américains, fut le siége de New-Port, capitale de Rhode-Island; les généraux Lafayette, Guène et Sullivan, passèrent dans cette île à la tête de dix mille hommes qui investirent la place par terre, tandis que la flotte française l'attaqua par mer. Mais bientôt une succession de mauvais temps ayant maltraité l'escadre, qui avait remis en mer pour attaquer celle des An-

de succès, et le siége
levé.

1779. La campagne de 177
décisive que celle de l'
Dans la Caroline méri
Prévost, après un com
vantage, mit le siége
Town; mais le général
sur les derrières de l'a
força de se retirer e
vannah.

La guerre sur mer
l'année d'une grande
saires américains se d
audace, et souvent
mens anglais dans la
Grande-Bretagne, d
... se radouber d

sa flotte à celle du comte d'Orvillier, et les deux escadres menacaient les côtes d'Angleterre. Dans cette grande crise, la nation anglaise montra la plus grande énergie et fit tous les sacrifices possibles.

Le général Clinton, pensant que les 1780.
provinces du midi, où les royalistes étaient nombreux, se rangeraient plus aisément sous l'étendard royal, arriva de New-Yorck en Géorgie dans les premiers jours de l'année, et s'étant joint avec les troupes de Savannah, il entreprit la conquête de la Caroline du sud. Il embarqua une partie de son armée, et se dirigea vers Charles-Town, place dont la possession était d'une grande importance. Lincoln s'y était renfermé avec trois où quatre mille hommes; il fit une vigoureuse résistance, mais enfin il capitula à des conditions honorables. L'armée de Washington, manquant de vivres, était dans une position tellement déplorable, qu'elle n'avait rien pu entreprendre. Heureusement pour le congrès, Lafayette revint dans ce moment critique. Pendant son séjour en France, il avait négocié des emprunts pour les Américains, et avait obtenu de la cour

faites, arrivèrent à ...
seaux de guerre fran
hommes commandé
Rochambeau. Ce co
obéir aux ordres du
hington.

1781. Bientôt les Angla
l'avantage dans plus
lières, furent obli
Charles-Town. L'i
était alors de se por
Clinton envoyait de
eût assuré le succès
corps avancés de C
tus en plusieurs re
rer son mouveme
colonies du sud
... sur leque

sur la Caroline méridionale, et Cornwalis sur la Virginie. En Caroline, les Américains eurent à essuyer des pertes assez considérables; mais ils se battirent avec tant d'acharnement, que les Anglais, épuisés, furent contraints de se retirer de poste en poste jusque dans les murs de Charles-Town. En Virginie, Lafayette et Cornwalis, toujours en présence, se livrèrent plusieurs combats, parmi lesquels on remarque celui de James-Town. Le résultat de cette campagne fut la délivrance presque totale de la Virginie, et la concentration de l'armée de Cornwalis dans Yorck-Town.

Les finances étaient dans le plus mauvais état et le crédit presque nul; le congrès mit à la tête des finances Robert Morris, patriote riche, puissant et estimé: son talent et sa fermeté rétablirent l'ordre, la confiance renaquit. Les événemens, en Amérique, prenaient une marche décisive. Washington, retranché dans son camp de New-Windsor, sur les bords de l'Hudson, vit que le moment d'agir était arrivé. Il eut une entrevue avec Rochambeau, après laquelle les troupes

Grasse se dirigeait avec
seaux de ligne vers la ba
alors Washington, trav
le New-Jersey et la Pe
inopinément en Virgini
avec Lafayette. Le siég
diatement devant la vil
activité. Les assiégés fir
ties ; mais repoussés de
demandèrent une armi
de la reddition de la pla
tula, et Cornwalis, à la
hommes, déposa les ar
tés navales des Anglais
çais, les autres furent le
ricains. Washington en
à l'armée de Green, qu

États-Unis était désormais assurée. Lafayette se retira alors, emportant les regrets et l'amour du Nouveau-Monde.

Les négociations commencèrent immédiatement à Paris, et le gouvernement anglais donna aux commandans des garnisons de Savannah et de Charles-Town, l'ordre d'évacuer ces places et de se réunir à l'armée de New-Yorck. Rochambeau et ses soldats retournèrent en France, emportant avec eux les bénédictions d'une nation dont l'affranchissement était en partie leur ouvrage. Le 30 novembre, les articles provisoires furent signés à Paris entre les plénipotentiaires des deux pays. Le 3 février 1783, le traité définitif fut également signé, et l'indépendance des États-Unis fut universellement reconnue.

1782.

1783.

Le généralissime Washington ne tarda point à donner l'exemple d'un désintéressement bien rare. Il rendit compte des deniers publics dont il avait eu l'administration pendant la durée de la guerre, déposa le commandement, et rentra dans la vie privée.

Du moment que l'existence nationale des États-Unis fut assurée par la paix de

de régler le commer
des mesures générales
bles. Le congrès n'av
et n'était pas obéi. Le
par se séparer en deu
réclamait la révision
afin de remplacer l
nom par un pouvoi
faire respecter les É
de faire exécuter les
garantir tous les in
dette publique. Ce
raliste. Le parti *dé*
que chaque état d
dans les limites de so
une banqueronte g
1785. nécessité d'établir d
de certains

convoqua pour le 15 mai, une convention 1787.
qui devait s'assembler à Philadelphie. Tous les États se rendirent à cet appel. La province de Rhode-Island seule refusa de consentir à la modification des lois existantes.

La convention se réunit à Philadelphie à l'époque indiquée; elle élut Washington président à l'unanimité, commença son travail à huis-clos, et donna une constitution qui fut acceptée avec la condition de pouvoir l'amender dans un temps voisin.

Jusqu'ici l'union n'avait été qu'une simple alliance entre des nations indépendantes entre elles; elle devint par la constitution un tout homogène dont chaque état ne fut plus qu'une partie. Douze provinces prirent part à cet acte, promulgué le 17 septembre et complété plus tard.

Le nouveau gouvernement fut institué 1789.
le 6 avril; Washington fut unanimement élu président des États-Unis pour quatre ans, et John Adams vice-président.

Dans les dispositions où se trouvait le 1808.
peuple américain en 1808, les élections

par la haine contre
l'Union avait essuyé de nombreux
trages; elles furent entièrement
1809. mocratiques. Madisson fut donc élu
grande majorité des suffrages, et so
stallation eut lieu dans le mois de
1809.

Les Indiens de l'ouest commire
ravages sur les frontières. Harris
attaqua et les vainquit dans deu
bats; mais l'opinion générale
États-Unis étant que les Anglai
les instigateurs de cette guerre,
ration contre eux en fut considér
augmentée. Un accident de peu
tance détermina tout d'un cou
ture entre les deux peuples. U
américain rencontra la nuit
des États-Unis, une
le

injuste provocation, le refus de la Grande-Bretagne de renoncer à la presse sur les vaisseaux américains, et de révoquer les ordres du conseil, engagèrent le congrès à se déterminer à la guerre. Elle fut déclarée le 19 juin 1812.

Les hostilités commencèrent dans le nord. Hull pénétra dans le Canada, mais ses opérations furent si mal conduites, qu'après quelques actions insignifiantes, il fut obligé de battre en retraite et définitivement de capituler dans la ville de Détroit, en abandonnant plusieurs forts importans aux Anglais et aux Indiens. 1812.

Ce revers inattendu livra toute la frontière de l'ouest aux incursions des Indiens et aux entreprises des Anglais. Des succès dans la marine vinrent consoler les États-Unis de la capitulation de Détroit. La frégate *la Constitution*, commandée par Isaac Hull, attaqua *la Guerrière*, frégate anglaise du premier rang, et en quinze minutes il la força d'amener son pavillon. La frégate *l'Essex* et le brick *l'Argus* s'emparèrent d'un grand nombre de bâtimens de guerre. La frégate *les États-Unis* prit une frégate anglaise de 50 ca-

[illegible]

leur cruauté. Sur ces entrefaites, l'amiral Cochrane, qui commandait la flotte anglaise, après avoir ravagé les côtes, s'empara de la ville de Washington qu'il incendia. Les habitans de Baltimore, plus heureux, parvinrent à repousser l'ennemi. Pendant ce temps, une armée anglaise de quatorze mille hommes, sous les ordres du général Prévost, entrait sur le territoire de l'Union par la frontière du Canada; elle attaqua bientôt Plattsburg, petite ville voisine de Burlington; mais les braves milices de Vermont et la petite flotte de M'Donough battirent complétement les troupes anglaises et les forcèrent à lever le siége de Plattsburg après s'être emparé de la flotille des ennemis.

Dans le sud, Jackson s'était rendu (1817) maître de Pensacola, et ayant appris que lord Cochrane menaçait d'une invasion la Louisiane, qui faisait partie de l'Union (1811) depuis peu de temps (1), se ren-

(1) L'Espagne avait restitué la Louisiane à la France en 1800; cette puissance la vendit aux États-Unis en 1803, pour 15 millions de dollars (75,000,000 de francs).

n'avait que six mi
tit avec un courag
mille Anglais su
reste fut obligé de
ses vaisseaux.

Le congrès ap
victoire éclatante
la détermination
sentait enfin à la
clue à Gand le 2
fut proclamée en
1815, et reçue a
Par le traité de p
servèrent la limi
lac supérieur.

Depuis cette é
de l'Amérique se

l'Espagne aux États-Unis, ont été organisées en territoire en 1821. Cette posses- 1821.
sion étend la frontière de l'Union jusqu'au canal de Bahama, et lui donne sur le golfe une ligne de côtes qui se joignent avec celles du Mexique.

C'est ainsi que la république gagne in- 1823.
cessamment en étendue et en puissance. Comme la population s'accroît continuellement et que le nombre des députés se multiplierait trop, le congrès a décidé, par un acte du 3 mars, que chaque député devrait représenter désormais une population de quarante mille hommes.

Le voyage du général Lafayette, en 1825.
le considérant sous le rapport politique, ne sera pas inutile aux Américains. En offrant à leurs yeux un des héros de leur indépendance, il a rappelé à leur souvenir les efforts que leurs pères ont faits pour la conquérir; il a excité dans le cœur de la génération nouvelle cet enthousiasme de la liberté, que l'habitude d'en jouir semble affaiblir, et qui est devenu nécessaire dans les circonstances où se trouve l'Amérique entière. Les

APPENDICE

POUR LA PAGE 170.

PÉROU.

Quelques officiers de l'armée royale, qui par esprit d'insubordination avaient abandonné les drapeaux de La Serna, de Valdès et de Canterac, s'étaient retirés avec les troupes à leurs ordres dans les provinces du Haut-Pérou. Là, secondés par les amis de la métropole, ils comprimaient les partisans de l'indépendance, et exerçaient toute la tyrannie de l'arbitraire; mais bientôt, forcés de céder à l'armée victorieuse, ils mirent bas les armes, et les nombreux habitans de ces riches contrées purent exprimer librement leurs vœux pour l'indépendance.

Au moment où nous terminons l'impression de notre ouvrage, nous apprenons par les journaux (1) que, dans la

(1) *Voyez* le Constitutionnel du 20 décembre 1825.

vinces a été décrété, et
qu'à l'avenir elles forr
blique du *Haut-Pérou*.
la liberté qu'elles en
républiques du Bas-Pé
Plata par leurs décret
février, ces deux éta
plus grand désintéress
née future du Haut-P
à sa disposition la dé
tanée de ce qui conv
félicité et à son gouv

Il est probable qu
Moxos et de Chiqui
province de Véra-C
de la nouvelle répul
lation est au moins

TABLE DES MATIÈRES

PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Voyages. — Découvertes. — Établissemens. — Conquête du Mexique.

Événemens.

1492. Premier voyage de Christophe Colomb. 3
1493. Retour de Colomb en Europe. 7
Établissement à Saint-Domingue. 8
1506. Mort de Colomb. 18
1517. Découverte de l'Yucatan. 20
1519. Cortès s'embarque pour la conquête du Mexique, et s'empare de ce vaste empire. 23 et suiv.

CHAPITRE II.

Découverte et conquête du Pérou. — Guerres civiles.

1513. Balboa
et prend posse
cifique au nom du Roi d
1524. François Pizarre reconnaît les côtes
du Pérou.
1532. Pizarre s'avance dans le pays avec sa
petite armée.
1533. Les Espagnols, maîtres du Pérou
font périr l'inca Atahualpa.
1538. Commencement des guerres civil
1550. Fin des guerres civiles.

CHAPITRE III.

Établissemens des Espagnols dans le
provinces de l'Amérique. — Co
colonies avec la métropole.

Événemens.

1526 Les Espagnols s'emparent
rentes provinces de l'A
des colonies

Plata, Chili, Pérou, Mexique, Guatimala, se rendent indépendantes de l'Espagne, et se constituent en république.

Événemens.

1810. État des colonies espagnoles du continent avant la révolution de 1810. 100
1811. Révolution à Caracas, etc. 104
1819. Réunion de la Nouvelle-Grenade à la république de Venezuela, qui prend alors le nom de Colombie. 124
1823. Les troupes espagnoles évacuent entièrement la Colombie. 128
1824 La nouvelle république est reconnue
et 1825. par les États-Unis et l'Angleterre. *ib.*
1810. Révolution dans la vice-royauté de la Plata. 129
1816. La province de la Plata se déclare indépendante. 141
1819. La guerre civile agite la nouvelle république. 151
1821. Fin de la guerre civile sous l'administration de Rodriguez. 152
1810. Le Chili et le Pérou suivent l'exemple des autres provinces. 153
Abascal, vice-roi du Pérou, contient les insurgés par sa sévérité; mais le Chili secoue le joug de l'Espagne. *ib.*
1820. Le général Saint-Martin s'embarque avec des troupes sur la flotte de

Pérou

1810. Insurrection au

1813. Guerre civile.

1822. Le général Iturl
empereur.

1823. Révolte d'une p
Iturbide abdiq

1824. L'ex-empereur
Marina.
Révolution de
mala.
Cette provinc
publique d
rique du ce

1825. Un congrès g
de l'Améri
nama.

CH

Événemens.

1500. Découverte du Brésil et établissement des Portugais dans ce pays. 190
1623. Les Hollandais s'emparent d'une partie de cette colonie. 196
1654. Ils en sont chassés par Fernandez Vicira. 205
1711. Expédition de Dugay-Trouin contre le Brésil. 208
1729. Découverte des mines de diamans. 211
1815. Le Brésil est élevé au rang de royaume. 213
1822. Il forme un État indépendant avec le titre d'empire. 218
1825. Le Roi de Portugal reconnaît l'indépendance du Brésil. 222
1624. La Guyane défrichée par les Français. 223
1667. — par les Hollandais. 232
1804. La Guyane hollandaise passe sous la domination anglaise. 234
La Guyane espagnole suit l'impulsion de la Colombie. *ib.*

CHAPITRE VI.

Établissemens des Européens aux Antilles. — Guerres qu'ils ont à soutenir entre eux et contre les Caraïbes. — Acquisition de la partie française de Saint-Domingue, par Colbert. —

1525. Établissement des Fran
Anglais à Saint-Cristo

1634. Les Français s'établissen
deloupe.

1635. —— à la Martinique.

1655. Les Anglais s'emparent
maïque.

1665. Les aventuriers nomm
niers, s'établissent
et sur la côte nord-
mingue.

1738. Les boucaniers prenn
Flibustiers.—Leurs

1697. A la paix de Ryswic
1697, l'Espagne c
cais la partie occide
Domingue.

1713. La France ayant perd
Utrecht. Terre-

1778. La France reconnaît l'indépendance des colonies anglaises de l'Amérique septentrionale, et se prépare à la guerre. 265

1783. Paix de 1783, suivie d'un traité de commerce avec l'Angleterre. 267

CHAPITRE VII.

Effets que produisent aux Antilles les premières nouvelles de la révolution française. — Révolte des noirs à Saint-Domingue. — Guerre avec l'Angleterre. — Les Anglais reconnaissent la neutralité de Saint-Domingue. — Expédition du général Leclerc. — Saint-Domingue, sous le nom d'Haïty, se déclare indépendante. — Suite de l'histoire des Antilles.

Événemens.

1789. Effets que produisent aux Antilles les premières nouvelles de la révolution française. 270

1791. Révolte des noirs à Saint-Domingue. 272

1792. Le général Rochambeau, fils du maréchal de ce nom, est nommé commandant général des îles du Vent, et met à la voile sur la frégate *la Sémillante*, avec un convoi chargé de troupes. 275

manque pour
Saint-Domin
Les colons, qu
Angleterre, fa
qui occupent

1794. Les commissair
l'île.

1795. L'Espagne cèd
de Saint-I
était maître

1798. Les Anglais
Domingue
dépendante
torité de T

1801. Expédition d
tre Saint-I
Guerre anim
les noirs.

1803. La guerre ayant recommencé entre la France et l'Angleterre, cette puissance, de concert avec les noirs de Saint-Domingue, bloque les Français dans la ville du Cap, pendant que Dessalines les assiége par terre. 309

Les troupes françaises évacuent la ville du Cap par capitulation, et se rendent à l'escadre anglaise. 310

1804. Dessalines fait massacrer tous les blancs qui étaient restés dans l'île. 311

Après la mort de Dessalines, Christophe et Pétion se disputent l'autorité suprême. 312

1810. Les Français livrent aux Anglais, par capitulation, la ville de Santo-Domingo, ceux-ci la rendent aux Espagnols. 313

Suite de l'histoire des Antilles. *ib.* et suiv.

1814. Paix conclue entre la France et l'Angleterre. 322

1815. Situation des Antilles françaises pendant les 100 jours. 325

1818. Mort du président Pétion. Le général Boyer est nommé à l'unanimité pour le remplacer dans le commandement de la république d'Haïty. 328

1825. S. M. Charles X reconnaît l'indépendance de la république d'Haïty. 329

Établissement des r
Nouvelle-France.
dres forme la col
ginie, et fonde la

É

1562. L'amiral de
Ribaud p
dans la Fl
1567. Expédition
1608. Samuel de (
de Québe
1629. Les Françai
1631. Il leur est
Saint-Ge
1713. Louis XIV
d'Hudso
cadie.
1747. Les Franç
la Galis

1606. Deux Compagnies sont autorisées à faire des établissemens en Amérique. 348

1607. Première expédition de la Compagnie de Londres ; elle fonde la ville de James-Town dans la Virginie. 349

1625. La Virginie devient une province, gouvernée directement par la couronne. 353

1663. Charles II fait passer des colons dans la Caroline. 356

CHAPITRE IX.

La Compagnie de Plymouth, propriétaire de la colonie du Nord, forme plusieurs établissemens qui prennent le nom de Nouvelle-Angleterre. — Causes de la révolution des colonies anglaises. — Elles se déclarent indépendantes et forment une république fédérative. — La France reconnaît l'indépendance des États-Unis, et prend une part active à la guerre. — Paix de 1783. — Les États-Unis déclarent la guerre à l'Angleterre en 1812. — La paix est conclue à Gand. — État actuel de l'union américaine.

Événemens.

1620. Cent vingt Brownistes fondent la ville de New-Plymouth. 359

rives de l'Hudson
et de Manhados.

1681. Guillaume Penn ach
et colonise la va
l'ouest de la Dela

1728. La Caroline devient

1732. Colonisation de la
gouvernement an

1765. Causes de l'insurrec
anglaises.

1775. Les hostilités comm
milice américain
anglaises.

1776. Les provinces amér
rent indépendan
pole, et se cons
blique, sous le